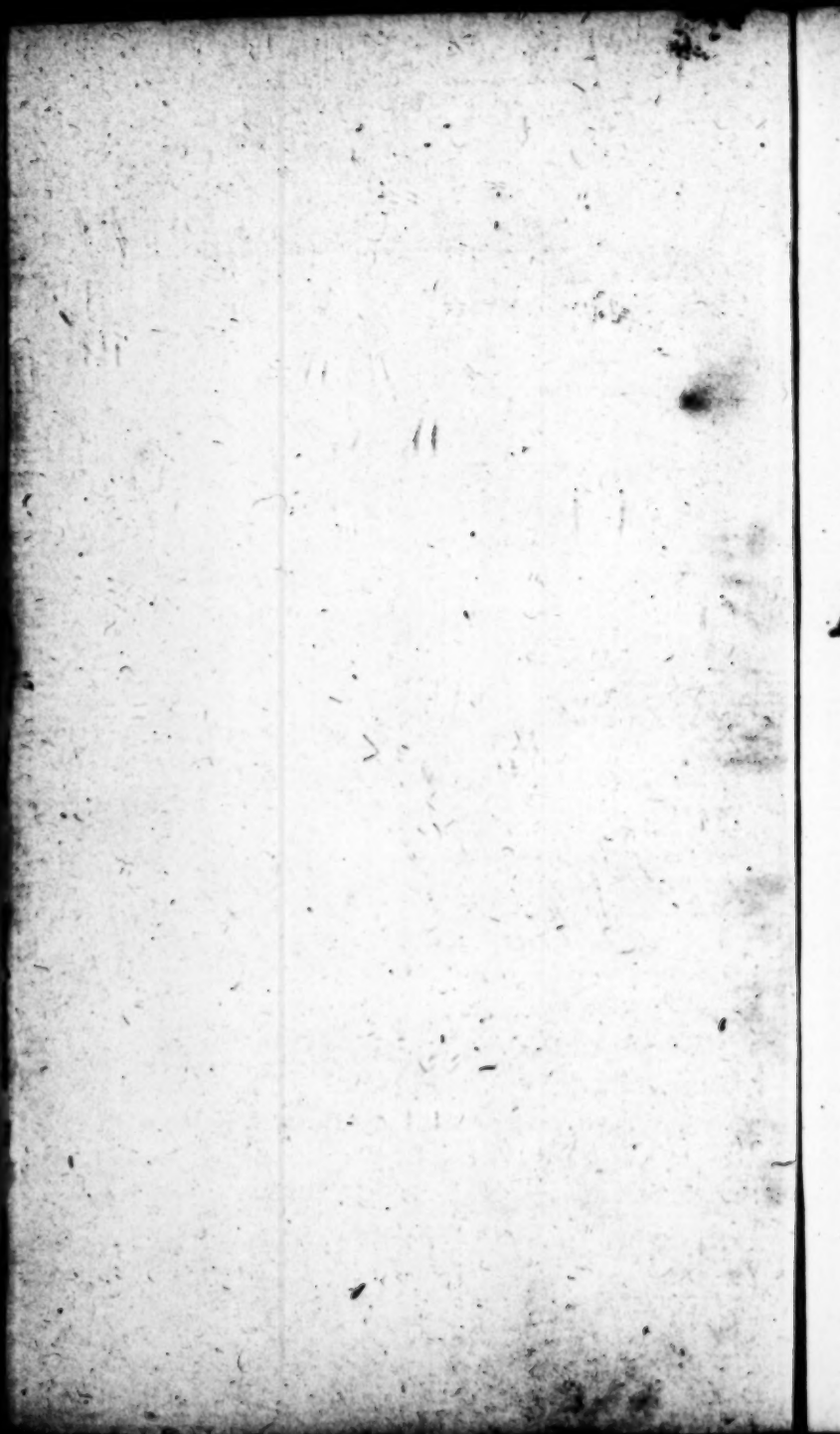




*Du Cabinet
De M^r. Josse.*



RECUEIL

DE ROMANS.

244 b21



RECUEIL
DE ROMANS
HISTORIQUES.

TOME CINQUIÈME.



A L O N D R E S.

M. DCC. XLVII.

RECU
DE
WISCONSIN



P
L
4
8
4
f
r
4
8
c
4
c
P
d
n
9

AVERTISSEMENT.

ON ne se lasse point depuis quelques années ; de produire un grand nombre de mauvais petits Romans , où l'on s'attache à deshonor l'amour. Seroit-ce donc que nous manquerions d'habiles & sages Maîtres en ce genre ? ou le goût de la Nation seroit-il devenu tout-à-coup assez dépravé , pour ne plus connoître cette passion que du mauvais côté ? En ce cas , nous serions fort à plaindre : mais je crois qu'on peut y apporter quelque remède. C'est ce qui m'a engagé à donner d'abord & ensuite à continuer cette collection des Romans les plus estimés que nous ayions en notre Langue , où sans rien retrancher des prérogatives de l'amour , on ne laisse pas de lui conserver cet air de modération qu'il doit avoir parmi tout ce qu'il y a de personnes qui veulent observer les bienséances requises.

Je commence cette suite par un événement

ij A V E R T I S S E M E N T.

du moyen âge de la Monarchie. Qui ne connoîtroit pas les temps de Louis le Jeune & d'Eléonore de Guienne, dont M. de Larrey nous a donné une histoire particuliere, où l'on voit la faute que fit ce Roi de France, de joindre à une dévotion populaire & mal entendue la simple répudiation d'une épouse infidelle, qui transporta depuis à une Puissance étrangere des fiefs & des domaines de la Couronne, qui ont été la source des guerres les plus cruelles entre deux grandes Nations.

Henri II. Roi d'Angleterre, fut plus sage; dès qu'il eut assuré la succession au Trône par une postérité qu'il ne fit pas difficulté d'avouer & de reconnoître généreusement, il eut la précaution de faire enfermer Eléonore de Guienne son épouse, pour mettre fin aux égaremens d'une Princesse qui continuoit à renoncer à toutes les bienséances. Mais Henri de son côté n'étoit pas plus sage; après bien des traverses & de guerre & d'amour, il eut la folie de donner dans un autre excès, & prétendit séduire la Princesse qui étoit destinée pour son fils Richard qui de-

A V E R T I S S E M E N T. iii

puis fut Roi d'Angleterre. Cette Princesse fut Alix de France, fille de Louis le Jeune. Tel est l'événement que l'on trouve décrit dans ce premier Volume, qui ne tient pas moins de l'Histoire que du Roman.

Mais ce qu'il y a du Roman ne représente dans Alix qu'une sage & vertueuse résistance qui s'expose à tout souffrir, pour ne pas manquer aux devoirs essentiels de son sexe & de sa naissance; & l'Histoire y est assez bien ménagée, en faisant voir Henri II. qui ne quitte les desordres où il étoit plongé, que pour se précipiter dans de plus grands excès. Les événemens en sont ici touchés avec délicatesse, mais cependant avec les couleurs qu'on ne sçauroit refuser à la vertu d'Alix, & aux vices d'Henri. Tout frappe, tout satisfait dans la Princesse: tout irrite, tout révolte dans le Prince. Je souhaite que l'on soit aussi content de la réimpression que j'en fais aujourd'hui, que l'ont été les connoisseurs, au temps que ce Livre parut, c'est-à-dire en 1686.

Et comme soixante ans n'ont pas laissé d'ap-

▼ AVERTISSEMENT.

porter quelques changemens à notre Langue , j'ai prié une personne intelligente d'y jeter les yeux , & d'en ôter quelques manieres de parler provinciales qu'on y avoit semées. Il est juste , quand on publie les Livres d'amusement , de n'y rien laisser qui puisse blesser l'imagination & le goût des personnes les plus délicates. Je me flatte que le bon accueil que l'on a fait aux premiers Volumes de ce Recueil , m'encouragera à le continuer , & me donnera lieu de faire renaître certains morceaux presque oubliés , & que l'on est ravi de revoir , & sur-tout de les revoir un peu mieux décorés qu'ils n'étoient dans leur origine.



ALIX



A L I X DE FRANCE.



LES liaisons trop familières qu'Eleonore de Guienne, femme de Louis le Jeune, Roi de France, avoit dans le Levant avec Saladin Sultan d'Egypte, à la vue de toute l'armée, ne laissant point de repos à son mari qu'il ne se fût défait d'une femme qui se ménageoit si peu elle-même ; il ne fut pas plutôt de retour de ce long voyage, que la dévotion du temps lui avoit fait entreprendre pour la défense des autels, qu'il résolut de la répudier. Il voulut que les choses se fissent dans les formes ; il fit donc assembler un Concile à Baugency : chacun y dit ses raisons ;

*

A

mais le Roi , qui craignoit que l'infidélité de la Reine ne fût pas un moyen suffisant pour faire rompre son mariage , y exposa que cette Princesse étoit sa parente dans un degré qui n'avoit pu permettre de les marier ensemble sans dispense. Ce défaut de formalité fut une raison plausible pour les Evêques ; la Reine y demeura sans réplique ; & ces Prélats accorderent au Roi tout ce qu'il souhaitoit. Ce Prince néanmoins par une bonté que nos Historiens ont blâmée , remit Eleonore en possession des belles Provinces qu'elle lui avoit apportées en dot ; & ces riches domaines qui avoient servi à lui faire trouver Louis pour mari, la firent rechercher encore par plusieurs grands Princes qui n'avoient pas autant de délicatesse que le Roi.

Henri Duc de Normandie , qui regna depuis en Angleterre sous le nom d'Henri II. fut celui à qui Eleonore se donna ; mais ce Prince n'ayant aspiré à son mariage que pour joindre à ses Etats les grandes Provinces qui étoient attachées à sa personne , ne l'eut pas plutôt épousée qu'il commença à la mépriser. Du peu d'estime qu'il avoit pour elle , il en vint jusqu'aux mépris qu'il lui témoigna. Elle les souffrit quelque temps sans aucune plainte ; mais enfin sa patience ne se trouva pas à l'épreuve de mille petites intrigues dont ce Prince faisoit trophée devant elle.

D'abord sa jalousie éclata par sa mauvaise humeur ; mais ne voyant pas que son mari fit cas de son ressentiment , elle se porta bientôt à toutes les

ALIX DE FRANCE.

extrémités qu'on peut attendre d'une femme qu'on offense par ce qui lui est le plus sensible. Le desir de se venger d'un époux infidèle , l'occupa entierement ; & elle trouva tant de plaisir dans cette pensée , qu'elle renonça dans peu de temps aux sentimens de la nature. Elle ne fit point enfin difficulté d'armer ses enfans contre leur pere ; & ce fut dans la guerre que ce Prince se vit obligé d'avoir contre son propre sang, qu'il reconnut, mais trop tard, combien l'alliance qu'il avoit faite , lui étoit dangereuse.

Il se passa beaucoup d'occasions entre les armées de ces Princes , avant que la raison fit rentrer les enfans dans leur devoir. Le second, qui s'appelloit Richard , eut horreur des mouvemens qui lui avoient mis les armes à la main ; & se confiant entierement en la bonté de son pere , il abandonna son armée , & vint le chercher jusqu'au milieu de son camp. Il se jeta d'abord à ses pieds ; & lui fit voir tant de marques de repentir, qu'il n'eut pas grande peine à desarmer sa colere. Henri surpris d'un changement si peu attendu , l'embrassa tendrement , & l'accabla de caresses. La nature parla dans toutes ses actions ; & après lui avoir fait connoître qu'il se ressouvenoit moins de sa faute que de ce qu'il lui étoit , il lui fit une entiere confiance de l'empressement qu'il avoit de conclure la paix avec ses freres. Ce ne furent pas là les seules marques de bonté que ce pere lui témoigna ; car ayant résolu d'envoyer quelqu'un vers le

4 ALIX DE FRANCE.

Roi de France , que la politique avoit armé contre lui en faveur de ses enfans rebelles ; comme il fut question de faire choix d'une personne digne de cet emploi , il jeta les yeux sur ce même fils ; & sans songer à ses fautes passées , il voulut le charger d'une affaire de cette importance.

Quelques jours après , il lui donna les instructions nécessaires pour pouvoir réussir dans un dessein si avantageux à sa couronne. Richard les reçut avec respect ; & il sçut s'en servir si à propos , qu'il mérita qu'on ne se ressouvînt plus de tout ce qu'il avoit fait. Il mania donc cette affaire avec tant de dextérité & de succès , qu'il ménagea une entrevue à Tours entre les deux Rois. Ces Monarques y parlerent de leurs intérêts ; & après quelques conférences , la paix se conclut entr'eux. Une des conditions fut que Richard épouserait Alix de France , fille du Roi Louis & d'Alix de Champagne sa troisième femme. Ce traité sembloit avoir rendu la paix à Henri ; ses enfans rebelles y avoient été compris ; & l'on ne croyoit pas qu'il y eût apparence que personne osât entreprendre de troubler son repos : mais les Rois ont leurs passions comme les autres ; & ce Prince étoit d'une complexion trop sensible ; l'amour prit plaisir plus d'une fois à mettre la confusion dans ses Etats , après avoir jeté le desordre dans son cœur. Il y avoit peu de temps que cette fatale passion lui avoit fait des affaires. Il n'avoit pu s'empêcher de regarder avec trop

Alix de France. 5

de tendresse Marguerite de France, femme de son fils aîné; ce qui avoit occasionné une guerre civile dans son Royaume, qui l'avoit mis à deux doigts de sa perte. Quoique le souvenir en dût être encore présent à sa mémoire, il ne fit aucune réflexion à la vue d'Alix. Il lui trouva des charmes qu'il croyoit manquer à Marguerite sa sœur; & sans penser aux suites fâcheuses qu'alloit avoir un engagement de cette nature, il ne songea qu'à contenter inconsidérément les mouvemens de son cœur.

L'Histoire, qui remarque la faute que fit Louis le Jeune, en rendant la Guienne & les autres Provinces à Eleonore, après l'avoir repudiée, fait connoître encore celle que fit ce Prince depuis le traité de Tours, dont je viens de parler: car après ce qu'avoit fait Henri à l'égard de Marguerite, il falloit tout craindre d'un Prince qui se laissoit maîtriser entièrement par ses passions. Ce qu'on peut dire néanmoins pour justifier le Roi Louis, est que sa fille Alix étoit encore si jeune, qu'il n'y avoit point d'apparence que Henri dût jeter les yeux sur elle. Ce n'étoit qu'un enfant; & avant qu'elle pût épouser le fils du Roi d'Angleterre, il étoit à présumer qu'il se rendroit maître de ses passions, & que le temps diminueroit cette ardeur qui le rendoit si sensible pour les belles personnes. Le Roi d'ailleurs étoit las de la guerre; & comme il en vouloit ôter jusqu'aux moindres prétextes, il aimoit mieux lui confier la Prin-

6 ALIX DE FRANCE.

cesse , que de se jeter dans de nouveaux troubles. Elle fut donc remise entre ses mains , pour en avoir soin jusqu'à qu'elle fût tout-à-fait nubile.

Henri , qui commençoit à trouver du plaisir dans la conversation de cette jeune Princesse , fut bien-aise que l'on eût passé par-dessus tout ce qu'on devoit craindre de son caractère. Il s'embarqua avec elle pour retourner en Angleterre ; & n'y fut pas plutôt , qu'il donna des marques visibles de la complaisance qu'il avoit pour elle. Il recherchoit avec application tout ce qui la pouvoit divertir , & n'y épargnoit ni soins ni dépenses. Il étoit toujours auprès d'elle ; son entretien faisoit sa plus grande satisfaction ; & lorsqu'il étoit obligé de s'en éloigner , on ne lui pouvoit mieux faire sa cour que de lui en parler avantageusement. On lui voyoit prendre un air serein & content dans une si charmante conversation ; & sa foiblesse devint enfin si grande , que pour se mieux attacher à cette Princesse , il se détacha entièrement de tout ce qui l'avoit engagé jusques-là.

Ceux qui ne jugent jamais des choses criminellement , crurent qu'il y avoit un changement considérable dans la conduite de ce Prince , & qu'il se retiroit des desordres de sa vie passée , pour prendre des plaisirs plus réglés , & où il n'y eût aucun crime. Entre ceux-là , quelques-uns étoient attachés au service de la Reine ou par une inclination particuliere , ou par des bienfaits qui les engageoient à la reconnoissance ,

Ils crurent donc qu'ils devoient lui témoigner la part qu'ils prenoient dans ce changement ; & ne voulant pas tarder davantage à lui en faire leurs complimens, ils furent bien surpris de reconnoître par la réponse qu'elle leur fit , qu'elle ne prenoit point la chose comme eux ; & qu'au contraire elle avoit bien une toute autre pensée de l'attachement que le Roi faisoit paroître pour la jeune Alix.

En effet cette Princesse en étoit extrêmement alarmée ; elle se ressouvenoit encore de ce que son amour pour Marguerite de France lui avoit fait faire ; & comme on est toujours plus clair-voyant que les autres sur ses propres affaires , quelque intérêt qui les y puisse attacher , elle ne prévoyoit pas moins de douleur & de peine de cette nouvelle affection , que de celle qu'il avoit eue pour Marguerite. Ainsi au lieu d'entrer dans le sentiment de ses Courtisans , elle leur fit connoître le plus succinctement qu'elle put , qu'il y avoit moins d'espérance pour elle que jamais de gagner l'amitié du Roi , puisqu'il étoit plus aisé de se rendre maître d'un cœur qui se partage entre plusieurs inclinations , que de celui qui ne se donne qu'à une seule personne , & du mérite encore de celle qui commençoit à l'occuper.

Ces personnes qui étoient entièrement dévouées à ses intérêts , voulurent lui repliquer , & lui ôter de l'esprit des impressions si contraires à son repos ; mais elle ne put souffrir leur aveuglement. Elle les

interrompit dès le commencement de leur discours.

» Croyez (leur dit la Reine) qu'il est difficile de me
» tromper ; je connois trop les effets de l'amour
» pour m'y laisser surprendre ; je sçais par où il com-
» mence , & par où il a coutume de finir. Il s'infir-
» nue d'abord sous prétexte de nous faire admirer
» ce que la nature a formé de plus beau ; mais il
» n'en demeure pas-là ; & bientôt il fait agir l'a-
» mour propre qui sert à perdre tout le monde. C'est
» une bonne opinion que chacun a de soi , nous re-
» présente à tous momens que nous avons autant
» de mérite qu'aucun autre , & nous persuade enfin
» que puisque celui qui doit posséder un si bel objet ,
» doit être heureux , nous devons par conséquent
» tout entreprendre pour en faire la conquête. De
» l'admiration on en vient aux desirs , mais à des
» desirs tendres & pressans , qui font bientôt voir
» que ce qui ne paroïssoit qu'un simple amusement ,
» est devenu une passion violente. Hélas ! (conti-
» nuoit-elle) que je ne devine que trop ce qui m'ar-
» rivera ; & je ne prévois que trop les maux de cet
» engagement , dont vous croyez néanmoins que je
» dois être satisfaite » !

« Mais , Madame (lui répondit une de ces per-
» sonnes qui portoit la parole pour les autres) Alix
» n'est pas plus belle qu'étoit sa sœur , le Roi l'ai-
» moit tendrement : cependant nous sçavons tous
» que vous avez trouvé moyen de l'éloigner de son

» cœur ; que devez-vous donc craindre de celle-ci
 » dont la beauté n'est point comparable à celle de
 » Marguerite , & par conséquent beaucoup moins
 » capable de produire un engagement sérieux ? Vous
 » sçavez d'ailleurs que cette aînée lui avoit été con-
 » fiée dès l'âge de quatre ans ; que la longue habitu-
 » de que le Roi avoit contractée avec elle, avoit pé-
 » nétré jusques au fond de son cœur. Il s'étoit fait
 » une loi indispensable de l'aimer ; & cette amitié
 » d'habitude s'enracine beaucoup plus fortement que
 » celles qui ne sont que passagères. Celles-ci naissent
 » & meurent presque en un même jour , au lieu que
 » les autres ne finissent ordinairement qu'avec la
 » vie ».

La Reine écouta paisiblement ce discours ; mais
 elle n'en fut pas plus persuadée pour cela ; elle vou-
 lut même témoigner qu'inutilement on s'efforçoit de
 la consoler. « Ne cherchez point (dit-elle) tant de
 » raisons pour appuyer une si méchante cause ; vous
 » ne m'avez rien dit que je puisse goûter ; & je suis
 » sûre que vous-mêmes ne le goûtez pas. Votre at-
 » tachment pour moi vous fait chercher seulement
 » à me cacher ce que je dois craindre ; mais parlez
 » une autre fois de meilleure foi , ou connoissez
 » mieux ce que c'est qu'un amour naissant , s'il est
 » vrai que vous en ayez si mauvaise opinion que de
 » le croire incapable d'un grand fracas. Ces anciens
 » engagemens que vous venez de tant vanter , ont

10 *ALIX DE FRANCE.*

» ils rien d'aussi agréable qu'une inclination nou-
 » velle ? Se dit-on jamais rien de touchant d'une
 » beauté dont on connoit les charmes de longue
 » main ; & n'est-ce pas dans une nouvelle connois-
 » sance qu'on ressent ces ardeurs qui ne nous lais-
 » sent point de repos ? Ne croyez pas (continua-
 » t-elle) que ceci arrive par une bizarrerie de l'a-
 » mour ; l'amour en cette rencontre a la raison de
 » son côté. N'est-il pas juste de ne plus estimer for-
 » tement ce qui nous a donné mille marques de sa
 » foiblesse ? & comment voulez-vous qu'une Dame
 » ait vu soupirer long-temps un Amant , sans avoir
 » fait connoître qu'elle étoit sensible , & par consé-
 » quent sans lui avoir donné des marques de recon-
 » noissance ? N'est-ce pas dans ces lâches complai-
 » sances qu'un ingrat trouve tout sujet de se dégoû-
 » ter ? & voit-on qu'un Amant , après avoir obtenu
 » ce qu'il desire , conserve les mêmes empressements
 » qu'il avoit auparavant ? Je sçais bien (reprit-elle)
 » que Marguerite n'a jamais eu que de la cruauté
 » pour mon infidèle , & que je ne sçaurois lui faire
 » l'application de ce que je viens de dire ici ; mais
 » enfin elle a été exposée trop long-temps à l'écou-
 » ter , pour ne l'avoir pas épuisé de douceurs ; & en
 » matière de galanterie , il est fâcheux même à un
 » Amant de se voir obligé de dire toujours la même
 » chose. Il ne parle plus que par habitude ; & qui ne
 » sçait pas que parler sans empressement , c'est être

Alix de France. 21

» sans tendresse ? L'amour peut-il être sans desirs ?
» & n'est-ce pas rentrer dans sa liberté , que de n'a-
» voir plus ces grandes passions qui approchent plu-
» tôt de la folie que de la raison ? Tombez donc d'ac-
» cord avec moi (continua-t-elle) que ces vieilles ha-
» bitudes n'ont point les agrémens d'une nouvelle ;
» & jugez de-là ce que j'ai à craindre d'un attache-
» ment que le Roi commence à témoigner pour la
» jeune Alix ».

Quand on eut vu que les alarmes de la Reine étoient si bien appuyées , on prit le parti de ne plus répondre ; chacun au contraire entra dans ses sentimens , & lui souhaila une meilleure fortune. Ces vœux néanmoins ne furent faits que du cœur : tout le monde gardoit un triste silence qui sembloit pré-
fager les malheurs qui devoient bientôt éclater. Mais
quoi ! quelque précaution qu'on y apporte , peut-on
éviter sa destinée ? n'est-ce pas proprement faire
ce que font les impuissantes vagues de la mer ,
qui sont obligées de se briser contre les rochers
qu'elles rencontrent ? La prudence humaine a-t-elle
droit de résister à ce qui est si fort au-dessus d'elle ?
& quand la Reine eût mis dans ses intérêts tout
ce qu'il y avoit de plus habile dans les Etats du
Roi son mari , pouvoit-elle empêcher les effets de
la passion du Roi pour la Princesse Alix , puisqu'elle
s'étoit vainement opposée aux sentimens de ce
Prince pour Marguerite ? Elle en sentoit l'impos-
sibilité.

En effet ce Prince, l'un des plus foibles de tous les hommes, commençoit à ne plus regarder qu'Alix; tout ce qu'elle faisoit, étoit toujours bien; nul plaisir pour lui que ceux qu'il trouvoit avec elle; point de conversation agréable que celle de cette Princesse; il n'y avoit de graces à distribuer à ses sujets, que celles qu'elle demandoit; enfin point de complaisance que pour ce qui la regardoit. Une conduite si éloignée de ce que le Roi se devoit à lui-même, augmenta le chagrin de la Reine; tout ce qu'elle voyoit réveilla sa jalousie. Cependant connoissant l'innocence de la Princesse, elle ne lui voulut point de mal; elle sçavoit que cette jeune Princesse ne contribuoit en aucune maniere à son malheur. Son ressentiment fut donc entierement réservé pour le Roi; elle lui fit plus d'une fois la guerre de ce nouvel attachement, & tâchoit de le toucher tantôt par ses prières, & tantôt par des menaces. Mais quoiqu'elle le fit souvent rentrer en lui-même, & qu'il connût le précipice où il s'alloit jeter, son amour fut plus fort que toutes ses réflexions. Il étoit dit qu'il aimeroit la Princesse plus qu'il n'avoit jamais aimé personne; & il ne put venir à bout de se surmonter en cette occasion.

Le Roi & la Reine n'étoient pas seuls à plaindre. Le Prince Richard & la Princesse Alix avoient l'un pour l'autre des sentimens qui faisoient leur malheur. Ce Prince, quoique bien fait de sa personne, d'un

ALIX DE FRANCE. 13

caractère aimable, & d'ailleurs très-honnête homme, déplaçoit extrêmement à la Princesse ; comme la Princesse par un effet de la bizarrerie de la fortune , quoique très-aimable , ne plaçoit nullement au Prince. Le Roi qui les examinait de près , n'eut aucune peine à connoître cette opposition ; il en conçut même de grandes espérances , & tâcha de fomentier leur division. Il insinuoit continuellement à Alix que Richard se rendoit indigne de la posséder par le peu de considération qu'il avoit pour elle ; qu'il ne comprenoit pas son aveuglement ; mais que si elle l'en vouloit croire , elle le puniroit de tout le mal qu'il faisoit ; qu'il sçavoit bien à quoi la qualité de pere l'obligeoit envers son fils ; mais qu'il n'étoit point assez injuste pour ne pas l'avertir d'un mépris qui étoit si visible : que pour lui il étoit résolu d'empêcher son mariage , jusqu'à ce que son fils rentrât dans son devoir , & rendit ce qu'il devoit à une aussi aimable Princesse.

Le Roi tâchoit par ses manières obligeantes de s'insinuer dans l'esprit de la jeune Alix ; & comme l'âge où il étoit , ne lui donnoit pas assez bonne opinion de lui-même , pour oser entreprendre de lui déclarer ses véritables sentimens , il les couvrit longtemps de cette fausse apparence d'honnêteté. Cependant Alix , qui ne lisoit pas dans le cœur du Roi , lui sçavoit bon gré de se déclarer pour elle. Elle faisoit son possible pour surmonter l'indifférence qu'elle avoit

pour le Prince ; & elle espéra que pendant que Henri retarderoit son mariage , son cœur se porteroit peut-être à son devoir , ou du moins que s'il ne pouvoit consentir à aimer son fils , il le recevroit toujours avec moins de repugnance.

C'est ainsi que cette jeune Princesse travailloit pour n'avoir rien à se reprocher ; mais la vertu , qui agissoit si puissamment dans son ame , ne faisoit pas les mêmes impressions sur celle du Roi. Ce Prince ne laissoit pas néanmoins de se reprocher sa foiblesse ; & comme il en envisageoit les suites , il se proposoit de la surmonter ; mais ce n'étoient que des résolutions incertaines ; un regard d'Alix les lui faisoit oublier dans le moment. Ce qui se passoit dans son ame n'étoit pas proprement un combat ; la sensibilité avoit pris le dessus ; soit que son penchant le rendît naturellement foible , & que le temps qu'il avoit passé dans le plaisir , eût étouffé en lui la vertu , il se rendoit bien plutôt aux sentimens qui conduisent à la passion , qu'à ceux qui mènent à la gloire. Mais aussi ne prenoit-il pas le vrai chemin pour se défaire d'un amour qui faisoit tort à sa réputation ; il étoit à tout moment avec la Princesse , à la considérer , à l'entretenir , à l'admirer. Est-il un moyen plus assuré pour augmenter une passion au lieu de l'éteindre ? n'est-ce pas dans ces sortes d'occasions que l'on doit se défier de soi-même ? sans une retraite judicieuse , quelles surprises ne doit-on point craindre ? n'est-ce

pas vouloir tomber dans les pièges , que de prétendre s'en fauver par le seul secours de la raison , ou n'employer qu'un foible raisonnement contre les plus tendres mouvemens de la nature , qui séduisent les sens avec tant d'enchantement & de plaisir ?

Le Roi se trouvoit donc engagé tous les jours de plus en plus ; & ne pouvant plus vivre dans la contrainte où il avoit vécu jusques-là avec la Princesse , il résolut enfin de lui découvrir son amour. Cependant il la vit bien des fois sans oser lui parler ; le respect arrêta plus d'une fois ses paroles ; lorsqu'il avoit déjà la bouche ouverte , il commençoit à faire de nouvelles réflexions. Alors on eût dit , à voir ce qui se passoit dans son ame , qu'il se repentoit d'avoir trop écouté des desirs suborneurs. En effet il envisagea sérieusement qu'il alloit faire prendre les armes au Prince Richard ; que son fils n'auroit pas plus de respect pour lui qu'en avoit eu son aîné dans une pareille rencontre ; qu'il seroit appuyé du Roi de France ancien ennemi de sa couronne , & par la jalousie qu'il y avoit entr'eux , & par l'intérêt qu'il avoit à conserver l'honneur de sa fille. Il vit bien enfin qu'il alloit replonger ses sujets dans les horreurs d'une guerre civile , dont ils ne faisoient que de sortir. Des considérations si puissantes étoient capables sans doute de le remettre dans le bon chemin ; mais Henri avoit dans son amour propre un ennemi d'autant plus dangereux qu'il en étoit obsédé à tout moment. Ce

16 ALIX DE FRANCE.

malheureux Prince l'écouta un peu trop ; & ce fut avec lui qu'il combattit les plus sages réflexions. Il ne put consentir après cela de céder à un autre la possession d'une si charmante Princesse ; & ne voyant point de moyen d'être heureux sans elle , il résolut de la disputer contre toute la terre. Il ne pouvoit guères espérer néanmoins de réussir dans ce dessein ; car la Reine Eleonore apportoit un obstacle invincible à ses prétentions. Il la haïssoit déjà beaucoup ; mais cette opposition la lui fit encore haïr davantage : il ne la put plus voir sans emportement ; & songeant à s'en défaire , il crut que s'il pouvoit y réussir , ce seroit le moyen de parvenir au mariage de la Princesse , dont il commençoit à se flater.

Il prit beaucoup de mesures , comme si le projet en eût été juste & légitime ; & après avoir formé les plus étranges résolutions contre la Reine , il prit le parti de ne plus garder le silence auprès d'Alix , & de lui faire connoître à quelles extrémités il étoit capable de se porter pour l'amour d'elle. Il ne lui étoit pas difficile de prendre son temps ; il la voyoit à toute heure ; & d'ailleurs il en étoit toujours écouté favorablement ; parce que la Princesse ne pénétrant pas ses desseins , étoit ravie de l'avoir de son côté pour s'opposer au mariage du Prince Richard qu'elle avoit, tous les jours de plus en plus en aversion. Un jour donc que le Roi lui étoit allé rendre visite , elle trouva ce Prince plus mélancolique qu'à l'ordinaire. Elle

lui

lui en demanda la cause en même temps ; & le regardant d'une manière toute obligeante : « Qu'y a-t-il , Seigneur (lui dit elle) qui vous puisse donner tant de tristesse ? sçachez que je prens assez de part au changement qui paroît sur votre visage pour m'en alarmer , & que je vous ai assez d'obligation de la manière dont vous vivez avec moi , pour n'en être jamais ingrate ».

Un discours si obligeant pénétra le cœur de ce Prince ; il regarda de tous côtés pour voir si quelqu'un le pouvoit entendre ; & voyant que tout ce qui l'avoit suivi chez la Princesse , s'étoit éloigné par respect : « Vous avez trop de bonté, Madame (lui dit-il) pour un Prince à qui vous n'avez encore aucune obligation qui mérite que vous entriez si fort dans ses intérêts ; & si vous m'êtes redevable de quelque chose , ce n'est que de ce chagrin que vous remarquez maintenant sur mon visage. Oui , Madame , il ne vient que de la part que je prens à votre tristesse , quand je dois vous annoncer qu'il faut vous résoudre au mariage de mon fils. Le temps de sa conclusion approche ; & je ne puis plus me dispenser de vous en avertir , quelque soin que j'aye pris d'éloigner une chose qui ne vous doit pas être fort agréable , puisque je ne vois pas qu'on ait pour vous tous les égards que vous méritez ».

La Princesse ne put entendre ces paroles , sans soupir ; elle pâlit ensuite , & n'eut pas la force de ré-

pondre. Ce Prince l'observoit exactement ; & tâchoit à lire jusqu'au fond de son cœur , pour juger de-là quelles pouvoient être ses espérances. Il lui sembla que tout alloit bien pour lui ; & comme une longue pratique avec les femmes lui avoit acquis une expérience consommée , il ne vit pas plutôt l'état où étoit la Princesse , qu'il jugea combien le mariage lui déplaisoit. Ce lui fut un grand sujet de joie , il s'en promit en même temps une réussite conforme à ses desirs ; & se repaissant d'espérance , il reprit la parole en ces termes : » Le Roi votre pere me fait presser » par son Ambassadeur de vous remettre entre les » mains du Prince Richard , & de vous le faire » épouser. Y consentez-vous , Madame ? je desire » sçavoir ce que vous en pensez , avant que de le » faire , & je veux bien même vous en dire mon » sentiment avant que d'apprendre le vôtre. Vous » connoîtrez par-là ma sincérité ; ce qui vous doit » obliger d'en user de même avec moi , sans vous » amuser à ces déguisemens que la pudeur exige souvent d'une jeune Princesse , quand il s'agit de découvrir au vrai l'état de son cœur ».

» Le bonheur du Prince Richard , (continua le » Roi) seroit grand , s'il sçavoit le connoître : il va » posséder la plus belle Princesse de l'Europe ; & ce » qui mériteroit mille soins & mille assiduités , ne » lui a pas seulement coûté un soupir ; il semble même qu'il a déjà toute la tranquillité d'un époux »

» lorsqu'il ne devoit encore avoir que les inquié-
» des d'un Amant. On ne lui voit point ces com-
» plaisances que produit ordinairement un amour
» tendre. Quand il est éloigné de vous, il ne sçait
» ce que c'est qu'ardeur & qu'empressement ; il n'en-
» tame jamais adroitement un discours qui vous re-
» garde, pour avoir le plaisir d'entendre parler de
» vous ; il ne se trouve jamais de dessein prémédité
» aux endroits où vous allez ordinairement ; & s'il
» arrive qu'il s'y trouve, l'on ne voit point que ses
» yeux se rencontrent avec les vôtres, ou bien c'est
» un effet du hazard, & non pas de sa volonté. Que
» voulez-vous enfin que je vous dise ? ne reconnois-
» sez-vous pas aussi-bien que moi, que ce malheureux
» Prince ne recherche que les occasions de se rendre
» indigne d'une si aimable Princesse, & que le Ciel
» ne vous pouvoit choisir un mari aussi insensible à
» tant de charmes ? C'est lui néanmoins (continua-
» il) à qui vous allez vous lier pour toute votre vie ;
» c'est lui que bientôt vous recevrez entre vos bras ,
» & à qui enfin vous allez faire de tendres caresses
» auxquelles il ne répondra pas comme il le devoit ;
» c'est lui en un mot qui les recevra si froidement ,
» qu'on diroit qu'il ne sçait pas estimer tous les
» charmes que je vois. Ah ! Madame, faut-il qu'un si
» grand mérite soit exposé à tant de mépris , & que
» la crainte qu'une Princesse peut avoir de manquer
» à son devoir , l'oblige d'être sans ressentiment sur
» un si grand outrage » ?

Le Roi accompagna ces paroles d'un soupir ; & ses regards apprirent à Alix dans un moment ce qu'elle avoit ignoré jusques-là. Sa surprise fut extraordinaire, elle n'avoit pas eu seulement le moindre soupçon de ce qu'elle commençoit à connoître ; & la nouveauté de cette démarche l'embarrassa extrêmement. Cependant elle n'eut pas plus de complaisance pour le pere qu'elle en avoit pour le fils ; l'amour de l'un au contraire l'affligea plus cruellement que l'indifférence de l'autre ; & elle s'en trouva si accablée, qu'elle fut prête mille fois de reprocher à ce vieillard amoureux & son crime & sa folie. Mais après bien des combats , la politique prit le dessus chez elle , & considéra qu'elle ne tireroit aucun avantage de son ressentiment ; au lieu qu'elle en pouvoit beaucoup espérer de sa dissimulation : elle résolut donc de ménager ce Prince ; elle s'imagina même que si elle vouloit lui donner quelque espérance , il ne consentiroit jamais à son mariage , & s'y opposeroit au contraire de tout son pouvoir.

Pendant toutes ces réflexions , la Princesse ne put s'empêcher de faire paroître sur son visage combien elle étoit embarrassée ; le Roi de son côté n'étoit pas moins à plaindre ; il craignoit & desiroit une réponse. Il devoit être heureux , si elle lui étoit favorable ; mais il devenoit le plus malheureux de tous les hommes , si elle ne s'accordoit pas avec ses desirs. Il jetoit quelquefois les yeux sur la Princesse ; & tâchoit par

ALIX DE FRANCE. 35

ses regards de lui insinuer de la douceur. Il attendoit avec un batement de cœur extraordinaire cette importante réponse d'où il faisoit dépendre tout le bonheur ou le malheur de sa vie ; mais quelle fut sa surprise de voir la Princesse demeurer dans le silence ! Elle n'eut pas la force de lui dire une seule parole ; & quoiqu'elle fût résolue à le traiter doucement , jamais il ne fut en son pouvoir de lui dire ce qu'elle avoit projeté , tant elle avoit de peine à parler autrement qu'elle ne pensoit. Le Roi ne sçut presque que croire de ce qu'il voyoit , & fut quelque temps incertain de ce qu'il devoit faire , ne sçachant s'il lui seroit plus avantageux d'apprendre sa destinée ou de l'ignorer. Mais enfin le desir de sçavoir ce qu'il devoit espérer , l'emporta sur sa crainte ; il reprit donc la parole , & parla en ces termes : « Hé bien , Ma-
» dame , que veut dire un si long silence , marque-t-
» il votre refus ou votre consentement ? épouserez-
» vous mon fils qui ne vous aime pas ; & faut-il que
» tout ce que je vois de charmes soit réservé à une
» personne qui en connoit si peu le mérite ? Non je
» ne puis me résoudre à vous le laisser épouser ; &
» m'en dussiez-vous haïr , je ne souffrirai pas qu'é-
» tant si indigne de vous , il se puisse vanter de jouir
» de ce qui mérite mille fois plus que lui. Je sçais que
» ce discours vous paroitra de mauvaise grace dans
» la bouche d'un pere qui est obligé d'excuser son
» fils , plutôt que de se déclarer contre lui ; je sçais

51 ALIX DE FRANCE.

» aussi que c'est me l'attirer sur les bras , que de vous
» parler aussi sincèrement , s'il vient jamais à l'ap-
» prendre ; mais sçachez qu'il y a quelque chose de
» plus fort que la nature qui m'oblige à vous parler
» ainsi ; & d'ailleurs que je fais fort peu de cas de
» son ressentiment , pourvu que vous vouliez bien
» ne vous point joindre à lui contre moi. Oui , Ma-
» dame , je ne considère que vous en cette rencon-
» tre ; c'est à vous que je veux plaire , & à qui je
» veux obéir ; car il n'est plus temps de vous dégui-
» ser mes véritables sentimens. Je vous aime , &
» ai aimé dès le premier jour que je vous vis ; vous
» avez apporté la paix entre deux Couronnes ; mais
» vous avez jeté le desordre dans le cœur d'un mi-
» sérable Prince qui , pour juger si le Traité qu'il a
» fait avec le Roi votre pere , lui a été avantageux
» ou non , n'attend que votre réponse. C'est à vous
» maintenant à choisir ou du pere ou du fils : l'un
» vous est destiné par la bizarrerie de la fortune ;
» l'autre par une inclination puissante qui l'attache à
» vous pour toute sa vie. Tout ce que j'ai à vous
» prier , c'est de vouloir faire réflexion sur la diffé-
» rence de nos sentimens , & de ne vous pas laisser
» surprendre à ce qu'il vous témoignera , dès qu'il
» sçaura que je vous aime : car enfin je ne doute pas
» que la jalousie ne lui fasse faire ce que le devoir &
» la raison n'ont pas été capables de lui inspirer.
» Oui , Madame , je prévois qu'il vous assurera bien

ALIX DE FRANCE. 21

» tût d'une forte inclination ; mais il ne la sentira
» pas telle qu'il prendra la peine de vous la dire , &
» son cœur l'en démentira , si vous le voulez bien
» examiner. Quoi qu'il en soit , je me flate que je
» ne vous rends pas un médiocre service en cette
» occasion : vous l'aimez ou vous ne l'aimez pas ; si
» vous l'aimez , vous serez ravie qu'il ne continue
» pas de vivre avec vous aussi froidement qu'il a fait
» jusqu'ici , & je vais être cause de ce changement ;
» si vous ne l'aimez pas , vous ne serez point fa-
» chée que je vous offre ma protection contre lui ,
» & que j'empêche que vous ne deveniez malheureu-
» se en l'épousant ».

Le Roi se tut tout aussi-tôt qu'il eut achevé ces pa-
roles , & attendit quelque temps que la Princesse lui
répondît ; mais voyant qu'elle continuoit à demeurer
dans le silence : « Enfin , Madame (reprit-il) je vois
» bien ce qui vous empêche de parler ; l'amour que
» j'ai pour vous , vous déplaît autant que le mépris
» de mon fils vous embarrasse. Vous voudriez qu'il
» fût sensible , & que je fusse indifférent ; vous trou-
» veriez encore que son âge se rapporte assez bien au
» vôtre , & que mes cheveux gris s'accordent mal
» avec l'ardeur que je vous fais paroître. Hé bien ,
» ingrate Princesse , poussez encore plus avant votre
» cruauté ; dites , si vous voulez , qu'il est aussi digne
» de votre amour que je le suis de votre haine ! tout
» cela ne fera rien sur mon cœur ; Henri tout mé-

» prisé qu'il est , n'en sera pas moins à vous que si
 » vous aviez pour lui quelque reconnoissance ; & il
 » est de sa destinée de vous adorer , quelque rémoi-
 » gnage que vous lui donniez de votre cruauté ».

Le Roi n'en dit pas davantage ; & la Princesse jugeant qu'elle ne pouvoit s'empêcher de lui répondre, le fit conformément à la résolution qu'elle avoit prise de ne point trop le maltraiter. « Je n'ai point , Sire
 » (lui dit-elle) les sentimens que vous me croyez ;
 » je vous avouerai cependant que je suis plus sur-
 » prise de ce que vous venez de m'apprendre , que
 » des froideurs du Prince Richard ; mille défauts
 » qu'il voit en ma personne , autorisent son indiffé-
 » rence ; au lieu que rien ne peut excuser votre aveu-
 » glement. Il est bien malheureux de ne pouvoir
 » m'aimer , puisque je suis destinée à être son épou-
 » se ; mais je suis aussi à plaindre que lui , de me
 » voir obligée de me donner à un mari si indiffé-
 » rent ».

« Votre mari , Madame (repliqua le Roi) : il ne
 » l'est pas encore , & ne le sera même jamais , si
 » vous m'en voulez croire. Je vous dirai de plus que
 » s'il ne vous fait qu'un époux tendre & passionné
 » pour vous rendre heureuse , je vous offre en moi
 » un caractère tout semblable à celui que vous pou-
 » vez desirer. « Vous , Sire , mon mari (répondit la
 » Princesse toute étonnée) qui pourroit croire que
 » vous me fassiez une pareille proposition ? & . . .

» Oui

» Qui moi , Madame (interrompit le Roi) & je ne
 » vois pas pourquoi vous devez être si surprise , à
 » moins que ce ne soit la différence de notre âge qui
 » vous alarme ; mais apprenez que cela ne vous de-
 » vroit faire aucune peine : un veillard récompense
 » ce petit défaut par mille complaisances. Il connoit
 » la grace qu'on lui fait de se donner à lui ; & il en
 » est toujours reconnoissant ; au lieu qu'un jeune
 » cœur méprise bientôt ce qu'il possède. Il n'y a
 » point de sûreté avec ces sortes de gens : ils s'ima-
 » ginent faire grace , au lieu de la recevoir ; & surs
 » de pouvoir faire de nouvelles conquêtes , ils s'éva-
 » porent le plus souvent en desirs pour tout ce qu'ils
 » voient , donnant par leur inconstance mille su-
 » jets de chagrin à ce qu'ils n'aiment plus , & qu'ils
 » devroient cependant aimer toute leur vie ».

La Princesse n'étoit pas encore bien revenue de
 l'étonnement où l'avoit jetée la proposition du Roi ;
 ces dernières paroles acheverent de la confondre :
 elles lui firent comprendre en un moment combien
 il étoit amoureux , & par conséquent ce qu'elle de-
 voit craindre de la violence de ses desirs. Elle eut pi-
 tié néanmoins de sa foiblesse ; & croyant que la dou-
 ceur lui serviroit plus auprès de lui que la cruauté :
 « En quel pays , Sire (lui dit-elle) sommes-nous
 » donc ? n'est-ce pas au Roi d'Angleterre à qui je par-
 » le , & au mari de la Reine Eleonore ? depuis quand
 » est-il permis dans vos Etats d'avoir deux femmes ?

*

C

» songez-vous bien à ce que vous me dites , & ne
 » craignez-vous point que l'on sçache dans le monde
 » une proposition si extraordinaire ? Eleonore & Ri-
 » chard ont-ils sujet d'être contents de vous ; & que
 » diroit mon pere , s'il sçavoit dequoi vous m'entre-
 » tenez ? « Le Roi votre pere (répondit ce Prince)
 » ne fera point fâché que vous deveniez Reine , quand
 » vous ne devez être que la femme d'un Sujet ; &
 » je fais si peu de cas du ressentiment d'Eleonore &
 » du Prince Richard , que je n'en ai pas seulement
 » la moindre inquiétude. Je les sçaurai remettre l'un
 » & l'autre dans le devoir , s'ils s'oublient jamais
 » assez que d'en vouloir sortir ; & pour vous dire
 » quelque chose de plus , sçachez que j'ai de si
 » bonnes raisons de répudier la Reine , que le succès
 » en est indubitable , dès que je l'aurai entrepris ».

« Ah ! Sire (repliqua la Princesse) avez-vous
 » si peu de soin de votre gloire , que d'écouter
 » de pareilles pensées ? ne vous souvient-il plus de
 » ce que votre amour pour ma sœur a fait dire de
 » vous par toute l'Europe ; & les malheurs qu'il a traî-
 » nés après soi , sont-ils tellement effacés de votre
 » mémoire , que vous ne craigniez point de les voir
 » renaître ? n'avez-vous point peur de ces images
 » affreuses qui suivent toujours une guerre civile ?
 » Que diront vos peuples que vous épargnez si peu ;
 » & quand ils se verront les malheureuses victimes
 » de vos passions , ne craignez-vous point que le de-

» fefpoir ne les follicite à fe difpenfer de ce qu'ils
 » vous doivent ? Ils ont excufé votre foibleffe pour
 » Marguerite ; mais j'ofe vous prédire qu'il n'en fe-
 » ra pas de même en cette occafion. Quand ils vous
 » verront retomber dans une faute dont vous ne fai-
 » tes que de fortir , ils taxeront votre paffion de dé-
 » bauche , & en prendront fujet de fe foulever. Eleo-
 » nore perfecutée injuftement ne manquera pas auffi
 » d'appuyer leur rebellion ; & perfonne ne pourra
 » y trouver à redire , fçachant que vous vous ferez
 » attiré fon refsentiment. Le Prince Richard défen-
 » dra fa mere d'un autre côté ; & perfonne ne le blâ-
 » mera non plus qu'elle , fçachant l'intérêt qu'il y
 » a , quand ce ne feroit que pour conferver une Prin-
 » cefle qui lui eft accordée. Alors que deviendra cet
 » amour trompeur parmi tous les troubles de votre
 » Etat ? & que ne voudriez-vous point avoir donné ,
 » pour rendre la paix à vos Sujets , qu'une paffion
 » criminelle leur aura ravie » ?

« Ah ! Madame (répondit le Roi en foupirant) que
 » ne fuis-je comme vous , ou plutôt que n'êtes-vous
 » comme moi ! vous n'envisageriez pas maintenant
 » toutes les fuites fâcheufes de cet amour que vous
 » me reprochez ; & les douceurs qu'il vous montre-
 » roit , vous cacheroient toutes les peines dont vous
 » voulez m'alarmer. Que ma femme fe déchaîne con-
 » tre moi ; que mon fils arme toute la terre pour me
 » faire la guerre ; qu'ils entraînent encore après eux

» la ruine de mes Etats : tout cela ne me fera point
» changer de résolution. La passion que j'ai pour vous,
» est plus forte que toutes les craintes que vous vou-
» lez me donner. Un regard favorable de ma Princesse
» a de quoi me récompenser de toutes les pertes que je
» puis faire ; que je puisse seulement espérer que vous
» pourrez être sensible à mon amour , & vous ver-
» rez , Madame , que je sacrifierai bientôt à de si
» douces espérances tout ce qui attache les autres le
» plus fortement à la vie ».

La Princesse n'avoit pas dessein de répondre favo-
rablement à ce que lui avoit dit le Roi ; mais sçachant
que c'étoit irriter un esprit , que de s'opposer direc-
tement à ce qu'il desiroit, elle s'accommoda au temps,
& lui parla tout autrement qu'elle n'eût fait , si elle
eût pu dire ses véritables sentimens. Elle lui remon-
tra néanmoins combien il y avoit d'injustice dans ses
desirs ; & fit ce qu'elle put pour le tirer de son aveu-
glement. Mais ce vieillard amoureux ne prit pas pour
cela de meilleures résolutions : quand il aimoit une
femme , il n'étoit pas si aisé de le defabufer de
l'amour. Il se sépara donc de la Princesse sans avoir
dessein seulement de faire réflexion sur ce qu'elle lui
avoit dit ; & sa passion fut si forte , qu'il en perdit en-
tièrement la raison.

Cependant Alix , quelque mine qu'elle eût faite ,
étoit dans un chagrin mortel de ce qu'elle venoit
d'apprendre. Elle craignoit également de tomber en-

tre les mains du pere & du fils ; & l'un ne lui sembloit pas plus aimable que l'autre. Dans un état si fâcheux elle ne sçavoit à quoi se résoudre ; mais enfin elle se représenta tant de fois son devoir , que pour empêcher les suites d'un amour si criminel , elle eut dessein d'informer la Reine de ce qui se passoit ; elle s'imagina qu'elle lui en auroit obligation , & qu'elle lui aideroit à prendre la résolution nécessaire dans une occasion si pressante. Elle lui envoya donc une personne fidèle , & en qui elle se pouvoit confier ; elle lui fit demander un rendez-vous assuré , & où elle pût l'entretenir d'une affaire qui leur étoit d'aussi grande conséquence à l'une qu'à l'autre. Comme Eleonore se confirmoit tous les jours de plus en plus dans les soupçons qu'elle avoit de son mari , elle se douta bien à peu-près de ce qu'elle lui vouloit dire. Elle lui sçut bon gré de ce qu'elle faisoit , & lui manda qu'elle se rendroit sur le soir à son appartement ; elle y vint seule , & sans que personne en sçût rien. Ce ne furent que complimens & civilités dans les commencemens de cette entrevue ; mais quand la Princesse lui eut déclaré la conversation qu'elle avoit eue avec le Roi son mari , & ce qu'elle devoit craindre de ses sentimens , la chose changea bientôt de face. Au lieu de ces honnêtetés que la Reine avoit eues pour elle , elle en vint à des reproches , comme si elle avoit été capable de le séduire : ce ne furent qu'injures & emportemens ; mais la Reine enfin connoissant l'injusti-

ce qu'elle faisoit à une Princesse innocente , eut recours aux larmes , & en versa assez pour mériter qu'elle ne se ressouvînt plus d'un si fâcheux traitement. Elles mêlerent leurs pleurs ensemble , & témoignèrent par un long silence que la douleur la plus éloquente n'est pas toujours la plus forte. Mais après avoir passé quelque temps à pleurer amèrement , il en fallut revenir à la conversation, & prendre des mesures sur ce qu'elles avoient à faire. Leur résolution fut qu'Alix écriroit au Roi son pere ce qui s'étoit passé ; & qu'Eleonore de son côté feroit ce qu'elle pourroit auprès de Richard , pour le porter à presser son pere de lui remettre son accordée entre les mains , & de la lui faire épouser sans aucune remise.

Ces deux Princeses se séparèrent ensuite. Alix écrivit la lettre dont elle étoit tombée d'accord avec Eleonore , & la lui fit voir dès qu'elle fut écrite. Elle la trouva bien ; & lui apprit aussi qu'elle avoit parlé à Richard , qu'elle avoit trouvé beaucoup plus amoureux qu'elle ne pensoit ; qu'il avoit témoigné beaucoup de ressentiment de la passion criminelle de son pere ; & qu'il l'avoit enfin assurée qu'il se porteroit à toutes sortes d'extrémités , plutôt que de souffrir qu'on lui enlevât l'épouse qu'on lui avoit promise. Le Roi de France fut étonné des desseins d'Henri , dès qu'il en fut averti. Celui que sa fille lui avoit envoyé, l'entretint long-temps là-dessus ; & comme c'étoit une personne en qui le Roi pouvoit avoir confiance ,

il ne feignit point de lui ouvrir son cœur , & de lui faire voir le ressentiment qu'il avoit du procédé du Roi d'Angleterre. Il le chargea d'assurer la Princesse , qu'il bouleverseroit plutôt son Royaume, que de consentir qu'on lui manquât de parole , & qu'on violât le Traité de Tours. Il le renvoya ensuite vers sa fille , avec des lettres qui l'assuroient de la même chose.

Cependant ce grand Roi ne crut pas à propos d'écouter tout ce que lui inspiroit sa colere. Avant que d'en venir à une rupture ouverte avec un si puissant voisin , il aima mieux y employer la douceur , que de se servir de la force de ses armes. Il avoit déjà fait parler à Henri pour le prier de terminer le mariage de leurs enfans ; il le lui fit redire de nouveau par l'Ambassadeur qu'il avoit auprès de lui , mais avec des instances si pressantes , que l'Anglois n'en fut pas étonné : il connut bien d'où cela venoit ; mais il eut bien encore à songer , quand il vit le Prince Richard à ses pieds , lequel lui demanda la même chose qu'avoit fait l'Ambassadeur , & d'une maniere toute aussi pressante. Il fallut chercher des raisons dans la politique pour autoriser son retardement. Il répondit à son fils que ce n'étoit point à lui à pénétrer dans les secrets de l'Etat : qu'il sçavoit ce qu'il avoit à faire , & qu'il lui donneroit satisfaction , quand il seroit temps ; mais il n'osa pas répondre la même chose à l'Ambassadeur de France : un pareil compliment eût eu des suites trop fâcheuses ; & pour les éviter , il

promit que le Roi son Maître auroit lieu d'être content de lui dans peu de temps.

Après qu'il se fut ainsi défait de cet embarras, il alla trouver la Princesse dans son appartement ; & ne doutant point que tout ce qui venoit de lui arriver , ne vînt d'elle , il l'aborda avec des yeux où l'amour & la colere éclatoient également. Mais se faisant quelque violence sur son ressentiment : « Enfin , Ma-
 » dame (lui dit-il) vous voulez donc épouser mon
 » fils ? l'empressement qu'il vous fait paroître depuis
 » deux jours , vous touche plus que l'amour que je
 » renferme depuis si long-temps dans mon cœur.
 » Je suis vieux , il est vrai , & il a de la jeunesse ; il
 » l'emporte sur moi de ce côté-là : mais il ne vous
 » aime pas , & je vous adore : de plus vous serez su-
 » jette avec lui ; & vous serez Reine avec moi. Un peu
 » de réflexion là-dessus , ma chere Princesse ; & si je
 » ne mérite pas par ma seule personne que vous vous
 » attachiez à moi , qu'une tendresse toute extraordi-
 » naire & des offres si avantageuses fassent sur vous
 » ce que l'amour n'y peut faire ; que l'ambition enfin
 » vous persuade de m'écouter , si la reconnoissance
 » ne le fait pas. Il n'importe par quel endroit je de-
 » vienne heureux ; & si le desir de regner vous jette
 » une fois entre mes bras , ce sera à moi après à
 » faire en sorte qu'une autre passion vous y retienne.
 » Commencez dès aujourd'hui à prendre le gouver-
 » nement de mon Etat , je le remets volontiers en-

» tre vos mains ; c'est par votre canal que vont cou-
» ler toutes les graces qui se distribuent dans mon
» Royaume ; je vous rens maitresse dès à présent
» de mes armées & de mes vaisseaux ; diminuez-les,
» augmentez-les , selon que vous le jugerez à pro-
» pos , je ne m'en mêle plus ; disposez entierement
» de mes finances ; & que ce ne soit qu'à vous qu'on
» en rende compte : je ne veux plus employer mes
» soins qu'à adorer tant de charmes. Hé bien ! Ma-
» dame (continua-t-il) qu'en dites - vous ? tant
» de grandeurs ne récompensent-elles pas bien un
» peu de jeunesse qui me manque ? Quoi donc cette
» jeunesse a-t-elle tant de charmes pour vous que
» vous aimiez mieux passer votre vie comme une per-
» sonne privée avec mon fils , que de vivre Souve-
» raine avec moi » ?

Pendant que le Roi tenoit ces discours , la Princesse
révoit profondément au peu de satisfaction qu'elle
devoit vraisemblablement espérer dans le monde.
Cette réflexion lui avoit attiré des larmes qu'elle ne
put cacher ; & ce Prince s'en étant apperçu , crut ,
comme on croit toujours ce qu'on desire , qu'il l'a-
voit touchée , & qu'elle se rendoit aux marques écla-
tantes que lui donnoit son amour : il sentit dans ce
moment tout ce qu'on a coutume de sentir dans une
extrême joie. L'espérance fit briller ses yeux , quoi-
que l'âge y eût déjà éteint une bonne partie des feux
qui y avoient paru dans le temps de sa jeunesse ; & na-

pouvant cacher son contentement : « Hé bien ! Ma-
 » dame (reprit-il) est-ce enfin à l'ambition que vous
 » vous rendez , ou à l'amour ? si je n'avois égard
 » qu'à moi , je vous dirois que l'un ne m'importeroit
 » pas plus que l'autre , & que ce seroit assez pour
 » être heureux : mais vous aimant aussi tendrement
 » que je fais , je vous cacherois la vérité , si je vous
 » parlois de cette manière. Pour être le plus satisfait
 » de tous les hommes , il faut que l'amour ait un
 » peu de part dans notre foiblesse ; & je ne vous en
 » aurai pas plutôt entendu dire quelque chose , que
 » vous me verrez à vos pieds vous assurer que rien
 » n'approche de mon contentement ».

La Princesse étoit fort embarrassée sur ce qu'elle
 avoit à lui répondre . elle étoit bien éloignée d'avoir
 pour lui les sentimens avantageux dont il se flatoit ;
 & sa présomption augmentant encore la haine qu'elle
 pouvoit avoir pour lui , elle eut la bouche ouverte
 mille fois pour le defabuser. Mais faisant réflexion en
 même temps qu'un pareil aveu le feroit peut-être ré-
 foudre au mariage de son fils , comme elle n'y pou-
 voit songer sans se voir au desespoir , elle aima mieux
 dissimuler avec lui , que de se livrer elle-même entre
 les mains d'un homme qu'elle haïssoit naturellement
 sans pouvoir surmonter l'aversion qu'elle avoit pour
 lui. Elle dit donc au Roi d'une manière à lui faire
 tout espérer , qu'elle avoit beaucoup de reconnoissan-
 ce de tout ce qu'il avoit fait pour elle depuis qu'elle

étoit en Angleterre , qu'elle ne l'oublieroit jamais ; mais qu'elle ne pouvoit répondre à ce qu'il venoit de lui dire , puisqu'une Princesse comme elle ne devoit jamais avoir de volonté ; que ce n'étoit pas à elle à qui il devoit s'adresser , qu'elle avoit le Roi son pere de qui elle dépendoit absolument , & dont le commandement lui serviroit de règle toute sa vie.

Quoique ce discours eût été fait malicieusement , & pour éluder plutôt les prétentions de ce Prince , que pour lui faire plaisir , il en fut charmé néanmoins , & se jeta aux pieds de la Princesse pour l'en remercier ; il lui dit toutes les folies que l'amour peut mettre dans la bouche d'un vieillard amoureux. Mais son fils vint bientôt troubler les douceurs qu'il commençoit à goûter ; il le pressa fortement de lui faire épouser Alix ; & lui en fit de si fortes instances , que ce pere outré de ce procédé , lui répondit que ce seroit quand il lui plairoit ; & que son mariage ne s'acheveroit jamais , s'il étoit encore une fois assez mal avisé pour le fâcher par ses importuniés. Après une réponse si crue , le Prince Richard , qui commençoit à aimer éperduement la Princesse , devint jaloux jusqu'à l'excès ; & cette fatale passion faisant tout le ravage dans son cœur , qu'elle a coutume de faire dans celui des autres , il n'y eut rien qu'il ne dît contre le Roi son pere. D'ailleurs pour lui donner sa part du chagrin qu'il recevoit lui-même , il commença à se montrer fort assidu auprès de la

Princesse , & à lui témoigner qu'il étoit fort éloigné de l'indifférence dont on l'accusoit. Mais il étoit bien tard pour songer à la toucher : elle attribuoit toutes ces marques de tendresse à toute autre chose qu'à l'amour ; & quand on a une pareille pensée , il n'y a guere d'apparence qu'on puisse aimer. C'étoit donc un grand obstacle aux desirs de ce jeune Prince ; mais ce qui est de plus considérable , c'est que le destin s'opposoit à leur union. En effet il la vit bien des fois , & lui parla de même sans tirer d'elle que des paroles de civilité. Elle lui répondit toujours comme une personne qui sçavoit se soumettre à son devoir , & qui ne vouloit point connoître de passion. Richard surpris de tant de froideur , fit ce qu'il put pour lui insinuer de meilleurs sentimens pour lui ; mais voyant que tout ce qu'il faisoit lui étoit assez inutile , il pria la Reine sa mere de se joindre à lui , & ils travaillèrent tous deux de concert à vaincre l'indifférence de la Princesse.

Cependant le Roi de France ennuyé des prétextes que Henri cherchoit tous les jours pour retarder le mariage de sa fille , passa lui-même en Angleterre , pour voir à quoi il tenoit qu'il ne s'achevât. Les deux Monarques eurent ensemble de grandes conférences à ce sujet ; mais Henri trouva encore le secret de se tirer de ce mauvais pas. Il promit néanmoins au Roi de France de le contenter dans peu de-temps ; mais ce Prince n'eut pas plutôt repassé la mer , que le

Monarque Anglois ne songeant plus à sa parole , négligea de l'exécuter. Cependant comme il se doutoit que le Roi de France n'avoit entrepris ce voyage , qu'à la persuasion de la Reine sa femme , & du Prince Richard son fils , il leur en voulut mortellement , & les regarda long-temps comme des victimes , qu'il devoit immoler à sa passion. Il roula long-temps dans son esprit cette fâcheuse résolution ; mais craignant qu'en faisant arrêter son fils , il ne donnât lieu à ses peuples , & même au Roi de France , de prendre les armes contre lui , il modéra sa colere à l'égard de l'un & de l'autre , & fit tomber tout son ressentiment sur la Reine. En effet après mille éclats qui présageoient son malheur , il la fit arrêter , & resserrer dans une étroite prison. Un procédé si violent alarma extrêmement notre jeune Princesse , qui avoit des liaisons très - étroites avec la Reine , dont elle espéroit un grand secours. Au reste sa disgrâce la privant tout à coup de ces espérances , elle ressentit vivement son malheur , & ne sçavoit plus à qui avoir recours dans un lieu où elle prévoyoit mille fâcheuses aventures , lorsque la fortune prit soin de lui envoyer quelque consolation.

Guillaume Comte de Ponthieu , jeune Prince de grande espérance , venoit de faire le tour de l'Europe. Il arriva à Londres incognito , & étant bien-aisé d'y voir toutes les beautés qu'on lui avoit dit qu'il y avoit dans la Ville , il commença par celle

qui faisoit le plus de bruit , & voulut s'éclaircir si Alix répondoit à la réputation qu'elle avoit dans le monde , d'être la plus belle Princesse qu'il y eût. Il alla à Oethal exprès le même jour qu'il fut arrivé ; & se fourrant parmi les autres , comme s'il n'eût été qu'un simple Gentilhomme , il la vit manger à son aise , & lui remarqua encore plus de mérite qu'il n'en avoit ouï publier. Charmé de la vue d'une si belle personne , il lui sembla que le repas n'avoit duré qu'un moment , tant il avoit eu de plaisir à la regarder. Ainsi il la suivit des yeux autant qu'il put ; & la Princesse s'étant retirée dans son cabinet , il se retira lui-même chez lui , l'esprit si rempli de ses perfections , qu'il en avoit chassé toute autre idée.

Comme il voyageoit incognito , son équipage n'étoit pas de ceux qui font reconnoître aisément la grandeur & la magnificence de leur Maître. Il n'étoit composé que de cinq ou six personnes , dont son Gouverneur étoit le chef. C'étoit un Gentilhomme de mérite , qui sçavoit extrêmement bien vivre , & qui à mille bonnes qualités , joignoit celle d'aimer le Comte , plutôt par inclination , que par intérêt. Ce Gentilhomme ne le vit pas plutôt revenir d'Oethal , qu'il reconnut , au trouble où il étoit , qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son ame. Il en voulut sçavoir le sujet ; & sensible à sa tristesse , comme il l'étoit à sa joie , on le vit s'enquérir avec ardeur , d'où pouvoit venir le changement qu'il re-

marquoit sur son visage. Le Comte ne répondit rien d'abord à son Gouverneur, & l' alarma par son silence. Ce Gentilhomme crut qu'il lui étoit survenu quelque accident, ou pour mieux dire, quelque maladie, qui l'empêchoit de parler : Pour voir ce qui en étoit, il lui prit le bras au même temps, & lui tâtant le pouls, qu'il trouva déréglé : » Ah, Seigneur !
 » (s'écria-t-il) que je suis malheureux de vous avoir
 » accompagné par tant de différens Pays, pour vous
 » voir tomber malade à la veille de retourner dans le
 » vôtre ? Pourquoi ne pas croire les conseils que je
 » vous donne si souvent ? Pensez-vous être plus robuste que le reste des hommes, pour vous ménager si peu que vous faites ? & dans quelles alarmes
 » ne vais-je point être, tant que durera une indisposition, dont je crains les suites, comme je pourrois craindre pour ma propre vie » ? Le Comte avoit entendu tout ce discours sans y répliquer ; mais voulant ôter son Gouverneur de peine, qui lui tâtoit toujours le pouls : » Ce n'est point là, Blainville (lui
 » dit-il) qu'il faut chercher mon mal : ma santé n'est
 » point diminuée ; & si vous me croyez atteint de
 » quelque maladie, c'est mon ame bien plus que
 » mon corps, qui en souffre toute la rigueur. C'est
 » sur elle que la Princesse Alix, que je viens de voir
 » pour mon malheur, a porté ses premiers coups.
 » Qu'elle est belle, Blainville, qu'elle est belle, &
 » qu'il est difficile de la voir sans l'aimer » ?

40 ALIX DE FRANCE.

Blainville surpris extraordinairement d'un discours si peu attendu , fut consolé que ce ne fût qu'une fièvre d'amour. Il n'étoit pas ennemi d'une honnête passion , & croyoit même que cela aidait extrêmement à former un jeune Seigneur ; il ne dit donc rien de trop sévère à son Maître , pour le détourner d'être amoureux. Voulant néanmoins lui faire connoître qu'il devoit s'adresser ailleurs pour goûter les douceurs d'un amour réciproque , il lui dit tout ce qu'il put pour lui faire comprendre qu'il ne falloit jamais aimer si inutilement. Pour le lui insinuer mieux , il lui représenta toutes les difficultés qu'il y avoit dans l'amour d'Alix , & au contraire toutes les facilités qu'il trouveroit dans celui d'une autre. Mais le Comte ne l'écouta pas , dans le dessein de régler ses sentimens sur les siens , & désapprouvant au contraire ce qu'il lui avoit dit : » Ah , Blainville ! (reprit-il) que vous parlez ici à votre aise ! voyez » seulement Alix , & dites-moi après cela , si vous » me conseillez de ne la plus aimer ? « Oui vraiment , » Seigneur , (lui répondit Blainville) je vous le dirai de même que je fais à présent. Il n'est pas nécessaire que je la voye , pour croire qu'elle est » belle , & qu'elle a du mérite. Elle en a la réputation par-tout où nous avons passé ; & ce seroit être incrédule , que de ne pas vouloir ajouter » foi à la voix publique. Je ne vous blâme pas aussi » d'aimer ce qui est aimable , mais bien de vous » être

» être adressé à une personne où il y a si peu d'es-
» pérance de réussir ».

» Si c'est là votre manière d'aimer , (répliqua le
» Comte) que vous êtes heureux , Blainville , ou
» plutôt que vous aimez peu ! L'amour n'est-il pas
» toujours un effet du hasard , plutôt que d'une vo-
» lonté déterminée ? & où en voyez-vous qui puisse
» prendre là-dessus avis de leur raison ? Un cœur
» est-il jamais en état de se défendre contre un vé-
» ritable mérite ; & où m'en montrerez-vous qui re-
» fuse de se donner à un objet charmant ? » Ce que
» vous dites , Seigneur (répondit Blainville) est
» difficile à faire , & j'en tombe d'accord avec vous ;
» mais aussi convenez avec moi , qu'avec un peu de
» violence , il n'est pas impossible de résister à une
» douce tentation. Elle ne prend d'empire sur nous ,
» qu'autant que nous lui en voulons donner par nos
» lâches complaisances ; & quand on lui ferme l'en-
» trée de notre cœur , c'est le moyen de nous épar-
» gner souvent bien des déplaisirs. Que n'avez-vous
» (continua-t-il) pratiqué un secret si utile contre
» ce doux ennemi de votre repos , & vous jouiriez
» maintenant d'une grande tranquillité , si vous aviez
» repoussé ces douces tentations que vous avez sen-
» ties à la vue de la Princesse ? Il n'est pas difficile
» d'effacer de son cœur une idée aussi légère , qu'une
» beauté y peut faire en passant , & l'on n'en a rien

*

D

„ à craindre , à moins que de lui donner le temps
 „ de pénétrer „.

“ Vous parlez de l'amour (répondit le Comte)
 „ comme un homme de cinquante ans , à qui il faut
 „ plus d'un jour pour en être échauffé ; mais si
 „ vous le connoissiez comme moi , qui n'ai gueres
 „ que le tiers de votre âge , peut-être changeriez-
 „ vous de sentiment. “ Cé que vous me dites , Sei-
 „ gneur (répliqua Blainville) me donne beaucoup
 „ de consolation. Votre blessure ne sera pas mor-
 „ telle ; & c'est le propre des gens de votre âge ,
 „ de se prendre facilement , & de se guérir de même.
 “ Ah , Blainville ! (reprit sérieusement le Comte)
 „ apprenez que je ne trouve pas bon que vous insultiez
 „ davantage mon amour. Je suis pris pour toute
 „ la vie , & je vois bien que vous ne connoissez pas
 „ encore tous les charmes de la Princesse. Je ne
 „ vous demande aussi que de suspendre votre jugement ,
 „ jusques à ce que vous l'ayez vue ; j'en croi-
 „ rai après ce que vous m'en direz ; & peut-être se-
 „ rez-vous alors le premier à m'avouer , qu'il est
 „ aussi difficile de lui ôter son cœur quand on le lui
 „ a donné une fois , qu'il est impossible de le lui re-
 „ fuser quand on la voit „.

Blainville ne répondit rien à ce jeune Prince ;
 mais il lui fit voir par un branlement de tête , qu'il
 n'étoit pas persuadé de tout ce qu'il lui disoit. Ce-
 pendant le Comte bien loin de profiter des conseils

de son Gouverneur , ne l'eut pas plutôt quitté , qu'il s'en retourna à Oethal. Il chercha un endroit , d'où il pût voir la Princesse sans en être vu , & il acheva là de se perdre. Il se dit mille fois qu'il n'avoit rien vu de si beau de sa vie ; & sans examiner mille obstacles qu'il devoit prévoir dans les suites de sa passion , il résolut de l'aimer. Il la vit encore deux ou trois jours tout à son aise , & une si grande facilité ne lui pouvant être qu'extrêmement préjudiciable , il l'aima si éperduement , qu'il ne voulut point entendre parler de quitter l'Angleterre. Cependant il ressentit bientôt , qu'il n'y a que l'espérance qui rend de l'amour agréable. Il commença donc , mais trop tard , à envisager les suites funestes qu'il devoit attendre de sa passion. Le désespoir le prit à cette réflexion ; sa santé en fut bientôt altérée , & une fièvre lente le consuma peu à peu , qui le réduisit en peu de jours dans un état pitoyable.

Blainville avoit traité d'abord la passion du Comte de bagatelle ; il changea aussi-tôt de sentiment. Sa maladie lui fit peur ; & il crut que prenant les choses à cœur , comme il faisoit , il devoit ne plus tant condamner son amour , s'il vouloit le ramener à la vie. „ Quoi , Seigneur , (lui dit-il) est-ce ainsi que „ vous tenez votre parole ? N'aviez-vous pas promis „ d'aimer fortement la Princesse ? est-ce l'aimer , „ que de se laisser abattre si-tot au chagrin ? Vraiment les services que vous lui rendrez , ne seront

„ pas de longue durée ; & si ce que je vois conti-
„ nue encore quelques jours , votre mort vous met-
„ tra bientôt hors d'état de lui témoigner ce que
„ vous sentez pour elle , & vous privera par
„ conséquent de la reconnoissance que vous en
„ pourriez espérer. « Ah , Blainville ! (répondit le
„ Prince en soupirant) que n'ai-je été insensible ,
„ ou que ne suis-je assez touché à l'heure qu'il est ,
„ pour ne pas survivre à un amour sans espérance ?
„ Vous me le disiez bien , qu'il n'y avoit rien de si
„ cruel , que l'état où je m'allois trouver ; mais il
„ étoit déjà trop tard pour pouvoir profiter de vos
„ conseils. La Princesse étoit trop avant dans mon
„ cœur , pour espérer de l'en chasser , & je vois bien
„ enfin , que n'ayant rien de bon à attendre , je dois
„ me préparer à traîner les misérables restes d'une
„ vie languissante , jusques à ce que mon désespoir
„ l'ait entièrement consumée ,»

„ “ Dites plutôt , Seigneur , (répliqua Blainville)
„ qu'ayant eu l'audace de porter votre amour si haut ,
„ vous devez tout espérer. Un cœur qui ose porter
„ ses vœux jusque sur la fille d'un grand Roi , ne doit
„ jamais se laisser abattre. Les conquêtes qui se font
„ sans peine , n'apportent pas ordinairement grand
„ plaisir ; & ce n'est que dans les grandes difficul-
„ tés , qu'on fait consister souvent la bonne fortune.
„ Si enfin vous veniez un jour à être aimé de la
„ Princesse , le présent qu'elle vous feroit de son

„ cœur , vous seroit bien plus agréable , que s'il ne
 „ vous avoit rien coûté à acquérir. « Et comment ,
 „ Blainville (répliqua le Prince) y pourrois-je ja-
 „ mais prétendre ? Elle va épouser bientôt le Prince
 „ Richard ; & la chose seroit déjà faite , si le Roi
 „ d'Angleterre n'en étoit devenu amoureux lui-même ,
 „ & ne s'opposoit secrètement à son mariage.
 „ Ce vieillard prétend , à ce qu'on dit , supplanter
 „ son fils , & répudier Eleonore ; tellement que de
 „ quelque côté que je me tourne , je vois tout à
 „ craindre , & rien à espérer. « Et que dit la Princesse ?
 „ (répondit Blainville) « Que diroit-elle (répliqua
 „ le Comte) elle attend son sort indifféremment ,
 „ & se remet si bien à ce qu'en ordonnera le Roi
 „ son pere , qu'elle ne témoigne pas plus pencher
 „ d'un côté que de l'autre ? « Ce que vous me dites ;
 „ Seigneur (répartit Blainville) me console infiniment ,
 „ & vous doit donner de grandes espérances.
 „ L'indifférence que la Princesse fait voir en ne se
 „ souciant pas auquel des deux on la destine , marque
 „ que assez qu'elle ne fait cas ni de l'un , ni de l'autre.
 „ Fourrez-vous-là , Seigneur ; vous êtes jeune ,
 „ vous êtes bien-fait , vous avez beaucoup d'esprit.
 „ De si belles qualités , ou je me trompe fort , sont
 „ plus que suffisantes pour faire cette conquête.
 „ Vous n'avez qu'à parler pour être écouté favorablement ;
 „ & après la pratique que je dois avoir du monde , y ayant passé tant d'années , je m'y con-

„ noïtrois bien peu , si je ne vous assurois qu'une
 „ femme qui n'aime point son mari , n'a pas de pei-
 „ ne à écouter un galant qui a du mérite „

“ Mais le Roi d'Angleterre , ou son fils , vont l'é-
 „ pouser (répliqua le Comte) & qu'espérer après un
 „ mariage si funeste ? “ Que vous importe (répartit
 „ Blainville) pourvu que vous en soyez aimé ? N'au-
 „ riez-vous point assez de délicatesse , pour être aussi
 „ jaloux d'un mari , qu'un mari le pourroit être de
 „ vous ? & je voudrois bien que vous fussiez d'hu-
 „ meur à vous tourmenter là-dessus. “ Ah, Blainville !
 „ (répondit le Comte) que je vous veux de mal de
 „ parler ainsi d'une Princesse plus admirable encore
 „ par sa vertu , que par sa beauté. Que c'est mal
 „ connoître le beau feu qui me consume ! & si vous
 „ le connoissiez , que vous seriez éloigné d'une pen-
 „ sée dont je suis du moins aussi offensé qu'elle le
 „ pourroit être , si elle venoit à la sçavoir ! Plût à
 „ Dieu , (continua-t-il) que j'en eusse eu d'abord
 „ les mêmes sentimens que vous en avez : je ne l'au-
 „ rois jamais aimée si fortement que je fais. Sans
 „ une grande estime, il n'est point de violent amour ;
 „ & quelque effet que puisse faire une beauté , la
 „ suite n'en est guere à craindre , quand le manque
 „ de vertu donne prise sur elle. La bonne opinion
 „ que j'ai de celle de la Princesse , me fait l'ado-
 „ rer ; & il faut en un mot , Blainville , que je l'é-
 „ pouse , & que j'en sois aimé , ou que vous vous

„ attendiez à me voir mourir comme le plus mal-
 „ heureux de tous les hommes „

Le Gouverneur fut extrêmement surpris de ces paroles : la résolution avec laquelle le Comte lui parloit , ne lui permit plus de douter de son entêtement ; & il jugea bien enfin , qu'il lui seroit impossible de lui ôter de son cœur l'amour qu'il avoit pour la Princesse. Après plusieurs réflexions qu'il fit inutilement là-dessus : “ Avez-vous bien pensé , Seigneur , (lui
 „ dit-il) à ce que vous venez de me dire , & voyez-
 „ vous quelque jour à pouvoir y réussir ? Je vou-
 „ drois bien que vous voulussiez abandonner un des-
 „ sein , qui me paroît si difficile ; mais enfin si vous
 „ vous l'êtes mis si fort en tête , qu'il soit ab-
 „ solument impossible de vous en détourner , il me
 „ semble que vous devez commencer une si grande
 „ entreprise par la connoissance que vous donne-
 „ rez ici de ce que vous êtes , afin que le rang que
 „ vous tenez dans le monde , vous y fasse rendre ce
 „ que l'on doit aux personnes de votre naissance &
 „ de votre mérite. Le Roi d'Angleterre ne le sçaura
 „ pas plutôt (continua-t-il) que vous aurez les en-
 „ trées libres par-tout. Vous pourrez ainsi parler à
 „ la Princesse , quand vous voudrez , & vous verrez
 „ bientôt dans sa conversation ce que vous aurez à
 „ espérer. “ Ce ne seroit point là mon sentiment ,
 „ (répliqua le Comte) mes regards découvriraient
 „ trop tôt le secret de mon cœur , & je serois le pre-

48 *ALIX DE FRANCE.*

» mier à me trahir , s'il m'étoit permis de voir ainsi
 » la Princesse à toute heure. J'aimerois bien mieux
 » pouvoir l'entretenir , sans qu'elle sçût qui je suis.
 » Il me seroit aisé de découvrir si elle aime le Roi
 » d'Angleterre , ou son fils ; après quoi je lirois en-
 » core dans ses yeux quels sentimens elle a pour
 » moi. S'ils me sont favorables , je prendrai occa-
 » sion de là de me faire connoître , & lui déclare-
 » rai ma passion ».

Blainville. fut quelque temps sans lui répondre ;
 puis reprenant la parole tout à coup. « J'ai deviné ,
 » Seigneur , (lui dit-il) ce qui est propre à votre
 », satisfaction. On m'a dit qu'on faisoit la Maison de
 » la Princesse ces jours-ici ; vous sçavez que Mada-
 » me la Comtesse de Pembroc est de mes parentes ;
 » elle a du crédit en cette Cour , autant que Dame
 » qu'il y ait , elle vous fera bien donner une place
 » d'Ecuyer chez la Princesse , pourvu qu'elle veuille
 » se donner la peine de s'employer pour vous. Je ne
 » l'ai point encore vûe depuis que nous sommes ici ;
 » mais je cours chez elle de ce pas , si vous y con-
 » sentez ; & peut-être qu'elle aura assez de considéra-
 » tion pour moi , pour m'accorder ce que je lui pour-
 » rai demander. Vous serez ainsi auprès d'Alix ,
 » sans qu'elle sçache qui vous êtes ; c'est , ce me
 » semble , tout ce que vous souhaitez maintenant ,
 » & sur quoi vous fondez une partie de vos espé-
 » rances ».

Le Comte embrassa Blainville à ces paroles , & lui fit tant de remerciemens , que le Gouverneur demeura encore plus persuadé qu'il n'étoit , de la grandeur de sa passion. Il fut chez la Comtesse de Pembroc à la même heure ; & le Comte attendit son retour avec une impatience , qu'on ne ressent jamais , à moins que d'être aussi vivement touché qu'il l'étoit du mérite de la Princesse. Cependant il conta déjà sur la chose , comme si elle eût été faite , & s'en faisant une idée aussi présente , que s'il eût été devant la Princesse , il lui sembla qu'il trembloit à son abord. Il lui dit ensuite en lui-même , tout ce qu'il lui eût pu dire , s'il lui eût parlé effectivement ; & il alloit encore lui-même se rendre réponse pour elle , quand son Gouverneur revint de sa visite.

De vous dire qu'en le voyant , il demeura avec le même visage qu'il avoit auparavant , je m'en empêcherai bien , puisque ce seroit parler contre la vérité ; il changea au contraire de couleur , & devint si pâle , & si défait , que Blainville ne voulut pas le laisser plus long-temps dans l'incertitude. » Seigneur, » (lui dit-il) remettez-vous , vos affaires ne vont » point si mal que vous pensez , & tourneront bien- » tôt à votre contentement. Il est vrai , continua-t- » il qu'elles prenoient d'abord un chemin , qui ne » pouvoit guere vous satisfaire ; mais avec un peu » de prudence , si je l'ose dire , nous avons rectifié » toutes choses , & donné un si bon tour à ce que

*

E

„ vous souhaitez , que vous pouvez déjà vous assu-
 „ rer , que vous avez obtenu ce que vous de-
 „ mandez „

Le Comte tressaillit de joie à ces paroles , & fut
 fur le point de se jeter aux pieds de son Gouverneur,
 pour lui témoigner sa reconnoissance ; mais ce qu'il
 devoit à sa haute naissance , lui revenant au même
 temps devant les yeux ; au lieu d'en venir là , ce
 qui eût extrêmement senti sa bassesse , il chercha dans
 les discours les plus obligeans du monde , de quoi
 exprimer son ressentiment. Il n'eût pas enfin discon-
 tinué de long-temps de parler des obligations qu'il
 avoit à Blainville , si ce Gouverneur ne l'eût inter-
 rompu lui-même , “ Vous ne trouverez peut-être pas ,
 „ Seigneur (lui dit-il) tous les sujets que vous
 „ croyez avoir de vous réjouir , quand vous aurez
 „ entendu , ce qui me reste à vous dire. Il faut que
 „ vous sçachiez qu'il y a une condition attachée
 „ au bonheur que je vous ai fait espérer , à quoi je
 „ ne sçais , si vous serez d'humeur à vous soumet-
 „ tre. Vous aurez une place chez la Princesse ; mais
 „ vous ne la sçauriez occuper , si vous ne changez
 „ de sexe , ou du moins si vous ne déguisez le vô-
 „ tre. Il faut paroître fille , pour y entrer. Elle ne
 „ veut maintenant que de ces sortes de personnes ;
 „ & dans l'embarras où me mettoit la nécessité de
 „ rien faire pour vous , ou de changer de mesures ,
 „ je me suis résolu à ce que j'ai cru qu'il vous plai-

„ roit le plus. Je vous ai fait passer pour la fille de
 „ mon frere , & il ne tiendra qu'à vous , d'en-
 „ trer sous son nom chez la Princesse , en qua-
 „ lité d'une de ses filles d'honneur. Vous en avez
 „ la taille , & même quelque chose qui lui ressem-
 „ ble dans le visage ; beaucoup de jeunesse , & rien
 „ à appréhender de ce qui vous pourroit découvrir.
 „ Vous avez la tête aussi belle , que femme du mon-
 „ de , pour vous bien coëffer , le teint admirable ,
 „ le son de la voix comme il faut ; & si enfin vous
 „ aviez de la gorge pour soutenir tant d'agrément ,
 „ je prévois que vous feriez de grandes conquêtes
 „ à la Cour d'Angleterre , jusques à être importuné
 „ de donner remede à des maux que vous auriez
 „ faits sans les pouvoir jamais guérir ,,,

Le Comte modéra sa joie à ces paroles. Ce que
 son Gouverneur lui venoit de dire , ne lui plût pas ;
 & quoique ce fût presque la même chose de dégui-
 ser son sexe , ou de cacher sa naissance , il ne put
 jamais se résoudre à accepter la proposition qui lui
 étoit faite. “ Ah ! Blainville (s'écria-t-il , que mes
 „ plaisirs sont courts , & que mes malheurs ont
 „ l'air de durer long-temps ; ce que vous m'aviez
 „ dit d'abord , me faisoit concevoir quelque espé-
 „ rance ; mais enfin je vois bien que je me flatois
 „ inutilement , puisque le remede que vous me pro-
 „ posez , est pire que le mal. Quoi voudriez-vous
 „ (continua-t-il) que je trahisse ma Princesse , &

32 ALIX DE FRANCE.

„ qu'elle eût un jour à me reprocher , que j'aurois
 „ débuté avec elle par une tromperie de cette na-
 „ ture ? « Je ne veux rien, Seigneur. répliqua Blain-
 „ ville , que ce que vous voulez. J'aime au contrai-
 „ re à vous voir ces beaux sentimens ; & vous m'ap-
 „ prenez en un mot , quel est mon devoir , en me
 „ montrant vous-même tant de vertu. La crainte
 „ que j'avois pour vos jours , m'en avoit fait beau-
 „ coup relâcher malgré moi. Renoncez , Seigneur,
 „ à cet amour qui a séduit votre raison ; il est d'au-
 „ tres Princesses dans le monde : Alix n'est pas la
 „ seule d'un mérite extraordinaire ; & mille autres
 „ seront bien-aises de partager avec vous ces douces
 „ inquiétudes que vous ressentez pour une personne
 „ qui par mille raisons ne peut jamais être favora-
 „ ble à vos desirs ,,,

Le Comte ne répondit à Blainville que par un profond soupir ; & n'ayant aucune envie de le croire , il aimait mieux rompre cette conversation , que de la pousser plus loin. Il se retira donc tout seul dans son cabinet pour s'y entretenir de ses malheurs : cependant ils étoient trop grands , pour ne pas l'abattre entièrement ; & sa fièvre , dont il avoit déjà senti quelques accès , augmenta à tel point, qu'il fut obligé de garder le lit. Ce fut alors que Blainville sensiblement touché de sa maladie , fit ce qu'il put pour lui ôter ce funeste amour de la tête ; mais voyant qu'il irritoit plutôt son mal , qu'il ne le di-

minuoit , il lui proposa de nouveau de se servir de l'expédient qu'il lui avoit donné ; & l'en pressa tellement , qu'il se résolut à la fin d'y avoir recours. Cela contribua beaucoup à le guérir ; & à mesure qu'il s'affermissoit dans son dessein , on vit revenir peu à peu sa santé , qui n'avoit été détruite que par le manque d'espérance. Il se trouva enfin bientôt en état de se lever , & son Gouverneur ne le vit pas plutôt sur pied , qu'il retourna chez la Comtesse de Pembroc , pour la prier de se ressouvenir de la priere qu'il lui avoit faite. Cette Dame avoit déjà eu soin de s'acquitter de sa promesse : elle avoit demandé à la Princesse une place de fille d'honneur chez elle pour une personne de qualité qui lui appartenoit, & elle lui étoit promise ; tellement qu'il n'y avoit plus qu'à lui présenter le Comte , pour le mettre en état de connoître ce qu'il avoit à espérer. Comme il lui falloit des habits de fille pour cela , Blainville donna ordre aussitôt qu'on lui en fit ; & on ne les lui eut pas plutôt apportés , qu'il les fit essayer au Comte , qui se trouva si bien sous ce déguisement , qu'il en conçut des espérances très-avantageuses.

Dès que le temps fut écoulé , qu'il eût fallu à peu près pour passer de France en Angleterre , le Gouverneur conduisit son Maître chez la Comtesse en habit décent , comme s'il n'eût fait que d'arriver. Il le lui présenta en qualité de sa nièce , & il plut ex-

trémement à cette Dame , qui s'épuisa en douceur auprès de lui, ne pouvant se contenir de lui dire tout ce qu'elle voyoit de charmant dans sa personne. Elle ne voulut pas tarder davantage à le mener chez la Princesse , & le fit monter dans le même temps dans son carrosse. Il n'y avoit pas loin de son logis à Océthal ; mais quelque près qu'il y eût , il se passa mille choses dans l'esprit du Comte , avant que d'y arriver. Il trembla plus d'une fois de son déguisement ; & si la chose eût été à recommencer , peut-être qu'il n'y auroit jamais songé , tant il se trouvoit interdit. Mais enfin il n'y avoit plus moyen de s'en dédire, & il fut obligé de faire de nécessité vertu ; tellement que s'armant de résolution , il fit la révérence à la Princesse , sans paroître aucunement étonné , & lui sembla tout aussi agréable qu'il avoit pu faire à la Comtesse. Comme c'est la première chose qu'on demande que le nom , Alix débuta par-là avec elle , lui demandant aussi d'où elle étoit. Cette fille déguisée lui dit qu'elle s'appelloit Blainville ; (nous l'appellerons du même nom tant que durera son déguisement.) Enfin elle sçut si bien s'établir dans son esprit dès cette première entrevue , qu'il est difficile d'exprimer combien la Princesse se sentit de bonne volonté pour elle.

Comme Alix avoit mille choses sur le cœur , qui lui pesoient extrêmement , & qu'elle ne demandoit qu'à s'en décharger , la jeune Blainville après quel

quies jours de connoissance , lui parut toute propre à devenir sa confidente. Cependant jugeant avec beaucoup de prudence , qu'un secret comme le sien , ne devoit pas être confié légèrement , & sans connoître à fond la personne qu'elle en vouloit rendre dépositaire ; elle voulut l'éprouver auparavant , pour n'être pas trompée dans le choix qu'elle en faisoit. Mais elle ne lui connut que ce qu'elle s'étoit promis d'elle , avant que de l'éprouver , c'est-à-dire , une conduite toute judicieuse , & un ferme attachement à ses intérêts. Elle ne balança donc plus à lui avouer la peine où elle étoit. » Ma chere Blainville , (lui » dit-elle) un jour , m'aimeriez-vous bien autant » que vous me le témoignez ? Ce que vous me faites » paroître de bonne volonté , procède-t-il du désir » de faire votre fortune , ou de celui de me plaire , » & puis-je sçavoir s'il y a plus d'inclination pour » moi dans votre procédé , que d'intérêt » ?

Ces paroles surprirent extrêmement la jeune Blainville ; mais ce fut une surprise bien agréable pour elle. Sa joie parut aussi-tôt sur son visage , ne pouvant la contenir au dedans ; de telle sorte que craignant de ne pouvoir modérer ses transports , elle demeura interdite , & parut si long-temps en cet état , que la Princesse alloit lui demander ce qui pouvoit l'empêcher de lui répondre , quand elle rompit enfin un silence si peu de saison. » Il faudroit , Madame , » (lui dit-elle) que vous puissiez lire maintenant

» dans mon cœur , pour en concevoir les véritables
 » sentimens. Ma joie est au-dessus de tout ce que je
 » vous en pourrois dire ; & quelque effort que je
 » veuille faire pour vous la bien représenter , j'y
 » réussirai si mal , que j'aime mieux me taire , que
 » de vous faire voir un foible ressentiment de tant
 » de bontés. Cependant j'ose vous assurer , que je
 » vous ai regardée avec un profond respect dès le
 » moment que je vous ai vue ; que ce qui se fait re-
 » marquer de grand , & de majestueux dans votre
 » Royale Personne , n'a point été la source de tous
 » ces profonds respects ; qu'il y a eu quelque chose
 » de plus sensible encore que tout cela , & c'est ce
 » qui a imprimé en moi des sentimens que je ne puis
 » dire ; mais que je sçais si bien sentir , que je ne
 » ferai point de difficulté de vous jurer , que jamais
 » attachement n'a été si fort que le mien. C'est à
 » vous , Madame , maintenant à juger (continua-
 » t-elle ,) si c'est vous que j'admire , ou l'éclat de
 » vos grandeurs ; étant sûre qu'après ce que j'ai eu
 » l'honneur de vous dire , vous me rendrez assez de
 » justice , pour ne me pas croire l'ame intéressée ».
 » Que vous me donniez de joie , ma chere fille ,
 » (lui dit la Princesse en l'embrassant ;) j'avois peur
 » que vous n'eussiez plus d'ambition , que de ten-
 » dresse ; mais maintenant que vous m'avez instrui-
 » te du contraire , ayez soin seulement de m'aimer ,
 » & reposez-vous sur moi de votre fortune ,» La

jeune Blainville se trouva bien embarrassée de tant de caresses ; & craignant de paroître trop sensible , si elle s'abandonnoit au plaisir qu'elle avoit de les recevoir , elle se fit de grandes violences pour se contenir , & couvrir sa passion d'un air extrêmement respectueux. Cette maniere , quoique la Princesse n'en dût point attendre d'autre , ne lui plut nullement : „ Défaites-vous , Blainville , (lui dit-elle) de ces façons sérieuses , dont je ne m'accoutume point ; vous ne me faites point de plaisir , d'en user avec moi avec tant de cérémonie ; je veux vous aimer , & que vous m'aimiez de même. Sachez donc que la véritable amitié , subsiste rarement parmi tant de contrainte : s'il n'y a de l'égalité , ou du moins de la cordialité , elle ne dure pas long-temps ; elle ne sympathise guere avec la crainte , & il en faut du moins ôter cet extérieur austere , qui est plus propre à faire trembler , qu'à donner des sentimens d'estime , & de tendresse. Enfin (continua-t-elle) je veux que vous soyez libre avec moi , comme si j'étois plutôt votre compagne , que votre Maitresse , que vous me disiez ingénument tout ce que vous aurez sur le cœur , & que j'en use de même avec vous , vous découvrant tout ce qui me donne de la peine & de la tristesse „

Si le commencement de ce discours avoit été agréable à la jeune Blainville , elle ne put en en-

tendre la fin , sans s'en alarmer. Elle eut peur que cette peine & cette tristesse , dont la Princesse parloit , ne fussent des effets de l'amour ; en un mot qu'elle ne lui apprît , qu'elle eut un Rival aimé. On lui vit donc changer au même temps de couleur , en sorte que la Princesse ne sachant ce qui en pouvoit être cause, „ Qu'avez-vous , Blainville , (lui dit-elle) vous trouveriez-vous mal ; & faut-il que je „ remette à un autre jour , le récit que je voulois „ vous faire ici de mes malheurs ? « Non, Madame, „ (répondit Blainville) il n'en est pas besoin : je ne „ sens point de mal , (graces à Dieu ,) qui vous „ doive faire craindre pour ma santé ; & si vous avez „ remarqué quelque changement sur mon visage , „ c'est que je n'ai pu entendre parler que ma Princesse eut de la peine & de la tristesse , sans les „ partager aussi-tôt avec elle. Vous n'avez qu'à prendre la peine de m'apprendre ce qui vous touche , „ sure que j'y serai aussi sensible , que vous-même. „ Vous n'y avez pas cependant tant d'intérêt (répondit la Princesse en soupirant) & il s'agira de „ tous mes plaisirs , quand je me marierai , & non „ pas des vôtres. Qu'une Princesse est à plaindre , „ ma chere Blainville (continua-t-elle) qui devient „ la victime des intérêts de son Pays , & que sert „ une grande & auguste naissance , quand elle oblige de recevoir un mari , qui est entierement désagréable. Voilà ce qui fait aujourd'hui ma peine

„ & mon malheur. Le Prince Richard que mon de-
 „ voir veut que j'épouse malgré moi , n'a pu trou-
 „ ver encore le secret de me plaire quelque soin qu'on
 „ lui voye prendre maintenant pour y réussir ; & je
 „ ne sens pas moins d'aversion pour son pere , qui
 „ fait tout ce qu'il peut de son côté pour me per-
 „ suader qu'il m'aime jusqu'à vouloir répudier Eleo-
 „ nore pour m'épouser „

Elle accompagna ces paroles de quelques larmes
 qu'elle ne put refuser au souvenir de sa fortune ;
 mais la jeune Blainville les expliqua tout autrement :
 elle crut qu'elles n'étoient causées que pour être pré-
 venue de quelque passion violente en faveur de quel-
 qu'inconnu ; & la jalousie se porta si loin , qu'elle
 ouvrit la bouche plus d'une fois pour lui demander
 quelle étoit cette heureuse personne : car pour dire
 le vrai , elle avoit peine à croire que l'aversion qu'elle
 se sentoit pour le Roi d'Angleterre & pour son fils ,
 pût lui causer tant de douleur ; mais à la fin le res-
 pect qu'elle avoit pour elle , l'obligea de se contenir :
 elle renferma en elle tout ce qu'elle avoit à dire , de
 peur qu'il ne lui échapât quelques paroles dont elle
 se pût repentir. En effet tant de curiosité eût peut-
 être déplu à la Princesse ; & pour l'en punir , elle ne
 lui auroit pas sans doute ouvert son cœur avec tant
 de bonté , comme elle fit un moment après.

La Princesse n'eut pas plutôt essuyé ses pleurs , que jet-
 tant les yeux sur la jeune Blainville qui avoit toutes

les marques d'une grande tristesse : « Ma chere fille
 » (lui dit-elle) je vois bien que le Ciel ne m'a pas
 » encore tout-à-fait abandonnée , puisqu'il vous en-
 » voie pour me consoler. Je n'avois aucune attache
 » dans la vie , mais vous avez vaincu mon indiffé-
 » rence ; & plutôt au Ciel que j'eussé autant de ten-
 » dresse pour le mari qu'il me destine , que je m'en
 » sens déjà pour vous ! » Blainville rougit à ces pa-
 roles ; & se jettant aux pieds de la Princesse , elle
 lui embrassa tendrement les genoux. « Madame (lui
 » dit-elle ensuite) que puis-je jamais faire pour re-
 » connoître tant de bonté ; je m'en croyois digne
 » néanmoins il n'y a qu'un moment ; & ce que je
 » pensois sentir pour vous , me faisoit espérer que
 » je n'aurois jamais de reproche à me faire de mon
 » ingratitude ; mais puisque je ne meurs pas main-
 » tenant de joie , c'est une marque que je n'ai pas
 » tout le sentiment que je devrois avoir des graces
 » que vous me faites , & que j'en suis indigne par
 » conséquent. « La maniere dont vous en parlez
 » (repliqua la Princesse) me persuade cependant que
 » vous y êtes assez sensible. J'en suis contente du
 » moins (continua-t-elle) & aimez-moi seulement
 » toujours comme je crois que vous m'aimez ; ce me
 » sera une consolation dans les plus mauvais traite-
 » mens de la fortune. Oui , ma chere Blainville , je
 » vous assure que je noyerai souvent dans vos ca-
 » resses une bonne partie de mes douleurs , & que

» je ne me tiens plus si malheureuse , maintenant
 » que je vous ai auprès de moi , que je faisois au-
 » paravant ».

Notre jeune Demoiselle n'osa faire paroître toute la joie qu'elle recevoit de ce discours : elle fit néanmoins connoître adroitement à la Princesse qu'elle n'étoit pas ingrate de tant de faveurs ; mais ce fut d'une manière à ne lui faire rien soupçonner. Elle réserva donc tous ses transports pour le temps qu'elle seroit seule , & ce ne fut que dans sa chambre qu'elle goûta à longs traits le plaisir qu'il y a de connoître qu'on est aimé de la personne aimée : mais comme il y a une certaine fatalité pour les Amans qui veulent que leurs plus grandes douceurs soient toujours mêlées de quelque peine , elle commença à diminuer beaucoup de la bonne opinion qu'elle avoit de sa fortune , quand elle fit réflexion qu'elle n'avoit obligation de toutes ces caresses qu'à son déguisement ; & que sans lui elle ne pouvoit vraisemblablement espérer de se trouver comme elle faisoit quelquefois entre les bras de la Princesse.

Pendant que la jeune Blainville étoit ainsi ingénieuse à troubler elle-même sa joie , il y en avoit d'autres à la Cour qui se croyoient encore plus malheureux. Outre les reproches secrets que le Roi d'Angleterre ne pouvoit s'empêcher de se faire de sa méchante conduite , il étoit encore persécuté par l'Ambassadeur de France , qui le pressoit de ne se plus op-

62 ALIX DE FRANCE.

poser à la consommation du mariage du Prince son fils. Richard se joignoit même souvent à cet Ambassadeur , & le conjuroit de son côté de donner son consentement à son mariage , en sorte qu'il n'étoit guères en repos ; voyant que c'étoit une nécessité pour lui ou de se brouiller entièrement avec le Roi de France , & même avec une partie de ses Sujets qu'il sçavoit attachés aux intérêts de son fils , ou se priver lui-même de ce qu'il aimoit plus que sa vie. Ce fils même , comme s'il eût été fatal à tout le monde d'avoir de l'horreur pour son procédé , commençoit à n'avoir plus tant de respect pour lui , lui voulant un mal extraordinaire de ce qu'il avoit fait d'ailleurs emprisonner la Reine sa mere sans autre sujet que pour contenter plus facilement sa fantaisie. Mais enfin de quelque passion que Richard fût épris , elle ne fut pas de longue durée , & il oublia bientôt sa mere & sa Maitresse , pour donner commencement à un amour malheureux dont il étoit d'autant plus à plaindre , qu'il n'en pouvoit espérer rien de bon.

La confiance que la Princesse avoit en la jeune Blainville , l'avoit rendue extrêmement considérable à la Cour , & principalement aux personnes qui avoient quelque grace à espérer de la Princesse. Le Prince Richard n'en étant pas traité si favorablement qu'il eût désiré , s'adressa à elle pour le bien établir dans l'esprit de sa Maitresse. Elle ne put s'empêcher de lui promettre , mais ce fut sans dessein de

ALIX DE FRANCE. 63

de lui tenir parole , étant bien éloignée de vouloir s'employer pour un autre que pour elle-même. Ce Prince , qui ne pénétrait pas dans les secrets de cet Amant déguisé , s'assurant sur ses promesses , fut quelque temps à espérer de voir cesser les froideurs que la Princesse avoit pour lui : il en demanda deux ou trois fois des nouvelles à Blainville , comme d'une chose qui lui tenoit fort au cœur ; mais s'étant présenté devant elle une autre fois , & Blainville croyant que ce fût pour l'entretenir toujours de la même chose , comme elle voulut rompre tout d'un coup une conversation qui commençoit à l'embarrasser : « Scieur (lui dit-elle) je vois bien ce qui vous amène » ici ; mais je suis assez malheureuse pour ne vous » avoir pu rendre aucun service : la Princesse ne » trouve pas bon que je lui parle davantage de vous ; » & quand je lui en ai voulu dire un mot aujourd'hui , elle m'a répondu , que dans l'incertitude où » elle étoit encore de sa fortune , elle vouloit se débarrasser de toutes sortes d'impressions , afin que ce » lui que le Ciel lui réservait pour époux , n'eût » point de peine à obtenir d'elle ce qui seroit dû à » lui seul. Je suis bien fâchée de n'avoir rien de » meilleur à vous dire ; & j'ai peur que cela ne vous » fasse de la peine ».

« Non non , Madame (répondit aussitôt Richard) » ne craignez rien là-dessus ; l'indifférence de la » Princesse ne m'afflige pas tant que vous pensez ;

» je n'étois pas né non plus pour d'aimer ; & je
 » commence à m'appercevoir depuis quelque temps,
 » que ce que je faisois paroître d'empressement ,
 » étoit toute autre chose que l'amour. Cette passion
 » est bien différente de ce que je sentoís pour la Prin-
 » cesse ; & je ne la connois enfin que depuis que je
 » suis devenu sensible à votre mérite. Oui , ma chere
 » Blainville (continua-t-il) vous m'avez fait oublier
 » qu'il y eût d'autres charmes que les vôtres dans le
 » monde : il est vrai que de certaines petites in-
 » quiétudes que j'avois quelquefois pour elle , me
 » faisoient soupçonner que j'en étois amoureux ;
 » mais je ne sçavois pas faire la différence qu'il y a
 » de l'amour avec la jalousie ; ce n'étoit que le re-
 » gret de voir le Roi mon pere attaché auprès d'elle,
 » qui troubloit mon repos : l'état où je me trouvois,
 » n'étoit pas celui d'un homme tendre ; & l'on n'est
 » véritablement amoureux , que quand on se sent
 » pour une personne tout ce que je me sens pour
 » vous ».

La surprise de Blainville fut extraordinaire à ces
 paroles ; & comme elle sçavoit bien qu'elle ne pou-
 voit naturellement mettre un homme en l'état que le
 Prince disoit , elle crut d'abord qu'elle étoit décou-
 verte , & qu'il ne lui avoit tenu ce discours que pour
 se moquer d'elle : cette pensée le lui fit regar-
 der avec quelque sorte de crainte ; mais jugeant qu'il fal-
 loit tenir bon jusqu'à l'extrémité , elle fit ce qu'elle

put pour se remettre. « Seigneur (lui dit-elle) vous
 » croyez sans doute que je serai beaucoup plus
 » dans vos intérêts , quand vous m'aurez persuadée
 » que vous avez de l'amitié pour moi ; & c'est ce
 » qui vous fait sans doute prendre la peine main-
 » tenant de me le dire ; mais je suis bien aise de
 » vous desabuser : vous verriez , si j'avois l'hon-
 » neur d'être connue de vous , que j'aime à rendre
 » service , sans faire aucune réflexion sur moi ; & si
 » c'est-là la conduite que j'ai généralement avec
 » tout le monde , quels sentimens ne devez-vous
 » point attendre de moi en votre particulier , vous ,
 » Seigneur , qui devez être le mari de ma Maîtresse ,
 » & pour qui d'ailleurs je me sens un très-profond
 » respect » ?

« Quittez , je vous prie , Madame (repliqua le
 » Prince) des sentimens si contraires à mon repos ;
 » il ne se peut rien de plus véritable & de plus sin-
 » cere que la passion que je me sens pour vous ; &
 » bien loin que je veuille vous faire servir de prétexte
 » à l'amour dont vous me soupçonnez , vous ne me
 » verrez plus faire ce que j'ai fait ci-devant. Je laisse
 » volontiers Alix à mon pere ; il faudroit qu'elle fût
 » faite comme vous pour mériter tous mes soins.
 » Que n'êtes-vous à sa place (continua-t-il en sou-
 » pirant) ou plutôt que n'a-t-elle tous les charmes
 » avec lesquels vous attaquez mon cœur ! que l'on
 » me verroit d'empressement pour elle ; & que ne

*

F

» devrait-on point attendre d'une passion qui seroit
 » conforme à mon devoir ? Mais hélas ! je vois bien
 » que ce seroit l'écueil de ce devoir , si toutes vos
 » belles qualités se rencontroient en elle : comment
 » pourrois-je souffrir l'amour du Roi mon pere ; &
 » ne violerois-je pas tout ce qu'il y a de plus sacré
 » dans la nature , plutôt que de souffrir ses injustes
 » desirs » ?

La maniere dont ce Prince prononça ces paroles ,
 & un certain feu qui sortoit de ses yeux , firent ju-
 ger à Blainville qu'il pouvoit bien être quelque chose
 de ce qu'il lui disoit. Quoique cela dût l'exposer à
 d'étranges épreuves , elle ne put s'empêcher d'en
 avoir une secrète joie , espérant que ce Prince en
 presseroit moins son mariage avec la Princesse. Pour
 le rendre encore plus amoureux , elle voulut mali-
 cieusement le traiter d'un air à lui faire accroire qu'
 elle ne seroit pas cruelle , si sa passion se trouvoit vé-
 ritable. « Seigneur (lui dit-elle d'un ton tout radou-
 » ci) la Princesse a tant de mérite , & j'en ai si peu ,
 » que je doute fort que vous voulussiez la quitter pour
 » une personne qui en vaut si peu la peine : ce se-
 » roit le moyen de passer dans le monde pour un
 » homme de mauvais goût ; & quand ce ne seroit
 » que pour ne pas encourir une si méchante réputa-
 » tion , je ne vous conseillerois jamais de faire pa-
 » roître de pareils sentimens. « Votre modestie ,
 » ma chere Blainville (repliqua le Prince tout en-

» flammé) vous oblige de me tenir ce discours ;
 » mais mon discernement m'empêche de le croire :
 » vous ne sçauriez nier que vous ne soyez la plus
 » belle personne qu'il y ait non seulement en France,
 » mais encore dans ce Royaume où cependant on en
 » voit tant de belles : quand vous voudriez dis-
 » convenir de cette vérité , il faut toujours que vous
 » tombiez d'accord que j'ai plus de considération
 » pour vous , que pour tout le reste de la terre ; au-
 » trement ce seroit vous opposer à ce qu'il y a de
 » plus vrai , & prendre plaisir de me faire de la pei-
 » ne ». Le Prince dit encore mille choses tendres à
 notre jeune Demoiselle qui ne pouvoit s'empêcher de
 rire en elle-même de son aveuglement. Elle s'en sé-
 para avec beaucoup de satisfaction ; & Richard de
 son côté ne crut pas avoir lieu de se plaindre de sa
 fortune : il lui parut même qu'il n'avoit pas mal
 avancé ses affaires pour une première fois , jugeant
 à la douceur que lui avoit fait paroître sa nouvelle
 Maitresse , qu'elle pourroit en avoir encore davan-
 tage à l'avenir , ou du moins qu'il n'y avoit point de
 fond à faire sur les apparences.

Blainville au sortir de cette conversation , entra
 dans le cabinet de la Princesse , où l'ayant trouvé
 seule , & en état de l'écouter ; « Madame (lui dit-
 » elle d'un air tout spirituel & tout rempli d'enjoue-
 » ment) vous ne me pardonnerez jamais ce que je
 » viens de faire ; j'ai toujours ouï-dire qu'on com-

» servoit dans le cœur le souvenir d'une offense pa-
 » reille à celle dont je me reconnois coupable en-
 » vers vous ; & c'est ce qui me fait desespérer que
 » vous m'accordiez jamais la grace que je ne laisse
 » pas de vous demander ». La Princesse ne voulut
 pas se donner la peine de deviner ce qui pouvoit
 faire ainsi parler Blainville. La maniere dont elle
 s'étoit expliquée , ne lui permettoit pas de douter
 qu'elle n'eût quelque chose d'agréable à lui dire ; &
 se sentant beaucoup d'empressement pour le sçavoir :
 « Pourquoi tardes - tu tant (lui dit - elle) à m'ap-
 » prendre ce qui me doit réjouir ; & est-ce m'aimer,
 » ma chere Blainville , que de différer , comme tu
 » fais , à m'instruire de ce qui me doit donner du
 » contentement ? « Je vois bien , Madame (lui ré-
 » pondit Blainville) que mon air vous persuade
 » mieux que mes paroles ; il est assez gai , c'est ce
 » qui vous fait croire que je n'ai que de bonnes
 » nouvelles à vous apprendre ; je ne sçais pourtant
 » pas trop bien ce que j'en dois juger même. Une
 » femme n'aime guères d'ordinaire à perdre un
 » Amant ; & que dira ma Princesse , quand elle sçau-
 » ra que je lui ai dérobé le cœur du Prince Richard ,
 » & que c'est maintenant dans mes chaines qu'il se
 » trouve arrêté ? « Seroit-il bien possible , ma chere
 » Blainville (répondit aussi-tôt la Princesse) & se-
 » rois-je si heureuse que tu m'en eusses défaite ? que
 » n'as-tu encore les mêmes charmes pour le pere

« que tu as pour le fils , que je te pardonnerois de
 » bon cœur tes conquêtes ? Mais dis-moi , ne m'en
 » fais-tu point accroire , & Richard est-il si bien à
 » toi , que je me puisse assurer d'être à l'abri de ses
 » importunités ? « Il y a de l'apparence , Madame ,
 » (répondit notre jeune Demoiselle) du moins a-t-il
 » pris grande peine à me persuader de sa tendresse ;
 » je serai bien trompée , si jamais il cherche à vous
 » rebattre les oreilles de ce qui ne vous a déjà que
 » trop ennuyé ». Pour lui faire juger qu'elle avoit
 lieu de le penser , elle lui conta fort au long la con-
 versation qu'elle avoit eue avec ce Prince ; & la ré-
 jouit beaucoup par son récit..

Tous ces beaux commeneemens devoient apporter
 une extrême joie au Comte de Ponthieu ; mais soit
 qu'il n'y ait point de plaisir sans peine , & qu'il n'y
 eût rien de réel dans son bonheur , on ne le vit point
 se croire heureux ; se figurant au contraire à toute
 heure la colere où seroit la Princesse , quand elle au-
 roit connoissance de son déguisement , il est difficile
 de dire la peine dont il fut tourmenté. Cette réflexion
 le fit repentir bien des fois d'avoir trop écouté
 un amour suborneur : « Misérable Prince (se disoit-
 » il souvent en parlant à soi-même) que vas-tu de-
 » venir dans peu de jours ? la Princesse qui t'aime
 » présentement , te va haïr à mort , dès qu'elle sçau-
 » ra ta fourberie ; comment t'excuser envers elle ?
 » penses-tu qu'elle rejette sur la violence de ta pas-

» sion le sujet qu'elle aura de se plaindre de toi ?
 » crois-tu être bien reçu à lui dire que ta mort étoit
 » inévitable , si tu n'eusses trouvé le moyen de te
 » soulager ? ne répondra-t-elle pas que tu devois
 » préférer une mort innocente à une vie criminelle ;
 » & que les véritables marques de l'amour consi-
 » sistent à ne perdre jamais le respect qu'on doit à
 » la personne aimée ? Que répondre à de si justes
 » reproches , & qu'opposer enfin contre son ressen-
 » timent ? Ah tristes causes de mon infortune & de
 » mon bonheur tout ensemble (continuoit-il en jet-
 » tant les yeux sur son ajustement) que vous m'al-
 » lez faire racheter cruellement de petits plaisirs que
 » vous m'avez donnés jusqu'ici « ? Il ne finissoit ja-
 » mais ces tristes réflexions sans jeter beaucoup de
 » larmes , mais encore n'en demeuroid-il pas là pour
 » témoigner son déplaisir ; & souvent son désespoir
 » portoit aux plus fâcheuses extrémités.

Pendant que le Comte passoit ainsi de si méchan-
 tes heures , le Prince Richard se sentoit de plus en
 plus amoureux ; il ne laissoit jamais échaper d'oc-
 casion de la voir & de l'entretenir , qu'il ne la prit
 avec empressement ; & il eût fallu être bien novice
 en amour pour douter après tout ce qu'il faisoit ,
 qu'il n'en eût beaucoup pour lui : cependant il ne
 trouvoit pas auprès de cette Maitresse extraordinaire
 ce qu'il s'en étoit promis la première fois. La crainte
 qu'elle avoit de se faire connoître , la rendoit extrê-

mement sévère envers lui ; de sorte qu'elle évitoit le tête à tête avec un soin si étudié , que cela ne pouvoit lui plaire ; & quand malheureusement pour elle, elle ne se pouvoit défendre de lui parler en particulier, c'étoit toujours en lui témoignant une si grande aversion pour l'emportement, qu'il n'o'sa jamais s'émanciper à quoi que ce soit.

Ce Prince se vit obligé par cette conduite à traiter Blainville avec un grand respect ; & quoiqu'il n'osât se flater de l'avoir pour femme, par les grands obstacles qu'il prévoyoit, il ne laissa pas de se faire une affaire sérieuse de sa passion. Cependant il la cachoit à tout le monde avec beaucoup de soin ; mais quelque précaution qu'il y apportât, le Roi son pere en fut bientôt averti par des créatures qu'il avoit mises lui-même auprès de lui ; & qui étant entrées dans sa confidence sous les apparences du monde les plus belles, elles le décelèrent aussi-tôt à leur véritable Maître. Ces gens, dis-je, ayant communiqué au Roi ce qu'ils sçavoient de la passion de son fils, lui firent bien espérer de la sienne. « Voilà, Sire (lui dirent-ils) un grand obstacle levé ; il vous sera facile maintenant de ménager le consentement du Roi de France & celui de la Princesse ; & nous nous trompons fort, si vous n'avez lieu d'être content ». Le conseil de ces flatteurs donna de l'audace au vieil Henri ; il commença à importuner la Princesse de son amour beaucoup plus qu'il n'avoit

encore fait ; & ces persécutions allerent enfin si loin, qu'elle fut obligée de le maltraiter plus qu'elle ne vouloit. Mais le Roi ne se rebuta point pour cela : il lui dit d'abord tout ce qu'il put pour la toucher ; lui parla du mépris que son fils avoit visiblement pour elle , lui préférant une simple Demoiselle dont le mérite & la naissance étoient si fort au-dessous d'elle & de lui ; qu'il la prioit de considérer quel étoit le rang où il l'appelloit ; qu'il ne lui demandoit rien, qu'après qu'il auroit repudié Eleonore dans les formes ; mais qu'elle ne devoit pas du moins lui refuser l'espérance en attendant. Il croyoit par ces douceurs s'attirer un meilleur traitement que celui qu'il venoit de recevoir de la Princesse ; mais voyant à son grand regret qu'elle paroissoit toujours la même pour lui , il résolut de l'intimider par ses menaces , & d'en venir effectivement à de grandes extrémités , plutôt que de ne la pas porter à ce qu'il desiroit. « Enfin, » Madame (lui dit-il un jour) je vois bien qu'on ne » gagne rien avec vous par la douceur , & que vous » voulez qu'on cherche d'autres moyens pour vous » réduire ; mais avant que de me pousser à bout , » vous deveriez songer que l'amour qu'on irrite , se » tourne souvent en fureur , & que je pourrois me » servir de mon autorité , après avoir employé inutilement mes prières ».

Il est difficile de dire combien la Princesse se trouva étonnée d'un compliment si peu attendu : elle se
sentit

sentit néanmoins assez de fierté pour ne se pas laisser
 accabler par sa juste douleur ; & regardant le Roi
 avec des yeux où la colere avoit pris la place de la
 douceur qu'on y voyoit ordinairement : « Je crois en
 » vérité (répondit - elle) que vous pensez parler
 » maintenant à quelqu'une de vos Sujettes ? & je
 » vois bien enfin que la folie que vous vous êtes mi-
 » se en tête , vous fait oublier qui je suis , & ce que
 » vous me devez , après vous avoir fait perdre le
 » souvenir de ce que vous êtes , & de ce que vous
 » vous devez à vous-même ». Le vieil Henri ne put
 entendre traiter sa passion de folie sans se sentir mon-
 ter le feu au visage de dépit : la colere parut aussi-
 tôt dans tous ses mouvemens ; & après avoir jetté
 un regard menaçant sur la Princesse : « Vous croyez
 » donc (lui dit-il) qu'il vous sera permis de m'in-
 » sultier impunément , & qu'à cause que j'ai eu la
 » foiblesse de vous aimer , j'aurai encore celle
 » de souffrir jusqu'à vos mépris ? Otez-vous , je
 » vous prie , Madame , cette pensée de la tête , si
 » vous vous l'y êtes mise : j'ai , ce me semble , as-
 » sez bien fait jusqu'ici le personnage d'un Amant ;
 » il est temps maintenant que je fasse celui de Roi.
 » Vous allez voir aussi un grand changement dans
 » ma conduite ; & si vous ne vous êtes pas rendue
 » à mes soumissions , j'espère que vous vous rendrez
 » bientôt à mes commandemens. Il m'est de con-
 » séquence aussi-bien (continua-t-il) de ne pas per-

*

G

„ mettre qu'on paroisse rebelle à mes volontés ; &
 „ que diroient mes Sujets, s'ils me voyoient rece-
 „ voir la loi d'une simple fille, pendant que tant de
 „ peuples se soumettent aveuglément à ce que je
 „ veux „ ?

Ces dernières paroles acheverent de jeter la Prin-
 cesse dans une furieuse colere : elle écouta tous les
 mouvemens que lui inspiroit une belle fièvre ; & ne
 pouvant retenir plus long-temps ce qu'elle avoit sur
 le cœur : “ Ces sujets (lui dit-elle) dont tu me par-
 „ les , sont obligés de souffrir tes déreglemens , &
 „ ne font que leur devoir, quand ils cachent leur
 „ dépit ; mais une Princesse de ma naissance n'a
 „ point de mesure à garder avec toi , & principale-
 „ ment quand tu manques au respect que tu lui dois.
 „ Enfin je commence à te connoître ; & ne me
 „ laisse plus abuser par cette fausse apparence de
 „ vertu, par où tu prétendois surprendre ma sim-
 „ plicité. Je ne te plains donc plus , comme j'ai fait
 „ autrefois , croyant qu'un malheureux amour étoit
 „ tout ton crime : je te connois trop aujourd'hui
 „ pour te croire si innocent ; & je vais de ce pas
 „ avertir le Roi mon pere d'un procédé si indigne ,
 „ afin qu'il prenne des résolutions dignes de lui &
 „ de moi „. Je crains peu vos menaces , Madame ,
 „ (lui repliqua le vieil Henri) & si vous ne fondez
 „ vos espérances que sur son secours , vous ne serez
 „ jamais en état de me faire grand mal : il est mort

5, à l'heure qu'il est , ou peu s'en faut ; & celui que
 „ vous enverrez vers lui , fera grande diligence ,
 „ s'il arrive jamais assez à temps pour lui apprendre
 „ vos plaintes „,

La Princesse avoit déjà assez d'affliction , pour n'a-
 voir pas besoin qu'on lui donnât de nouveaux sujets
 de tristesse : elle demeura interdite dans ce moment,
 & fit voir par la quantité de larmes qu'elle versa , que
 la nature agissoit puissamment dans son cœur. L'état
 où elle se trouvoit , étoit sans doute assez piteux ,
 pour donner de la compassion ; mais le vieil Henri la
 regarda sans en paroître aucunement touché ; &
 comme un amour furieux & qui n'écoutoit plus de
 raison , l'occupoit entierement , il n'eut pas la force
 de réprimer des desirs que je n'ose nommer , de peur
 de ternir encore la mémoire d'un grand Roi ; mais
 pourquoi l'épargner , puisqu'il ne s'épargna pas lui-
 même ? Sans faire réflexion aux pleurs de la Princesse,
 il commença à l'importuner par des discours qu'elle
 n'entendoit guères ; & des discours il en vint bientôt
 à des actions peu sèanres à un Prince , que je passe-
 rai néanmoins sous silence , renvoyant le Lecteur cu-
 rieux à l'Histoire de ce temps-là.

Il est difficile de dire quel fut le desespoir de cette
 Princesse , après des choses si indignes d'un grand
 Roi : elle leva les yeux sur lui d'un air tout fu-
 rieuse ; & après lui avoir annoncé par des regards
 terribles ce qu'elle avoit à lui reprocher : “ Je vois

„ bien , Tyran (lui dit-elle) ce qui te donne tant de
 „ hardiesse ; tu crois que mon pere mort , on ne son-
 „ gera plus à me secourir , & que le bien de la paix
 „ l'emportant sur le ressentiment qu'on pourroit
 „ avoir de tes offenses , on préférera le repos des
 „ peuples à la vengeance. Mais tu t'abuses (conti-
 „ nua-t-elle) tu intéresses trop l'honneur de celui
 „ qui doit succéder au Roi mon pere , pour ne le pas
 „ porter contre toi à tout ce que la vertu peut inf-
 „ pirer à un grand Prince : il est jeune , il est fier ,
 „ il aime la gloire , & je suis enfin sa sœur ; prens-y
 „ bien garde , si tu veux , je ne t'en dis pas davanta-
 „ ge , mais c'est bien assez à mon avis , pour te faire
 „ éviter ton malheur , à moins que ta passion ne te
 „ rende incapable d'écouter toute sorte de raison „

Le vieil Henri ne fit pas grand cas de toutes ces
 menaces. “ Je ne crains point , Madame (lui dit-
 „ il fierement) ni le Roi votre pere , ni son jeune
 „ fils ; l'un a trop de foiblesse pour me faire du mal ,
 „ & l'autre trop peu d'expérience pour me nuire. Il
 „ faut vous résoudre à me satisfaire , c'est le meil-
 „ leur conseil que je puisse vous donner , & que vous
 „ puissiez prendre , me sentant encore assez de foi-
 „ blesse pour vous rendre mon cœur , si vous vous
 „ mettez en état de le regagner. C'est enfin par vos
 „ complaisances que vous devez espérer désormais du
 „ repos ; si vous en usez bien , je me dépouillerai
 „ dans peu de temps de cet air sévère qui ne vous

„ doit pas être trop agréable ; si au contraire votre
 „ mépris augmente plutôt que de diminuer , je vous
 „ avertis encore une fois que je me servirai de tout
 „ mon pouvoir , & que je vous ferai connoître bien-
 „ tôt qu'il n'est pas de bon sens de refuser une chose,
 „ quand on peut être contrainte à l'accorder „.

La Princesse sentit redoubler sa colere à ce discours ; & comme une grande ame s'irrite plutôt par les menaces , qu'elle ne se soumet , elle n'en conçut que de plus grands mépris pour le vieil Henri. „ Tu
 „ t'abuses , Tyran (lui dit-elle) quand tu prétens
 „ m'étonner ; & toute la terre m'abandonneroit à
 „ l'heure qu'il est , que j'espérerois encore assez dans
 „ le seul secours de mes mains , pour croire qu'elles
 „ me suffiroient pour t'arracher la vie. Ne m'appro-
 „ ches pas davantage (continua-t-elle) si tu ne veux
 „ éprouver jusqu'où peut aller le ressentiment d'une
 „ Princesse qu'on offense par l'endroit le plus sensi-
 „ ble „. Cette généreuse Princesse tint encore plu-
 „ sieurs discours qui devoient vraisemblablement faire
 „ rentrer le Roi en lui-même ; mais l'amour avoit telle-
 „ ment troublé sa raison , qu'il étoit incapable de toute
 „ sorte de conseil. Il en vint donc encore à des empor-
 „ temens épouvantables qui lui furent cependant inu-
 „ tiles ; en sorte qu'après avoir employé les menaces ,
 „ il fut obligé de revenir aux prières.

Cette inégalité eût sans doute donné de la com-
 „ passion à la Princesse , si le Roi par sa méchante con-

duite n'eût étouffé en elle tous les sentimens de bonté qu'elle avoit eus pour lui. Comme il vit donc qu'il n'y avoit plus d'espérance, il prit le parti de la retraite, & la laissa seule dans sa chambre toute noyée de pleurs. Blainville y entra en même temps ; & surprise au dernier point de l'affliction où elle la trouvoit ; « Qu'y a-t-il, Madame (lui dit-elle) qui trouble ainsi votre repos ? & qui auroit l'ame assez dure pour voir répandre des larmes à de si beaux yeux sans en mourir de douleurs ? Nommez-moi , ma Princesse , celui qui vous met dans l'état où je vous vois ; je cours vous venger de ce pas , & vous témoigner par une action au-dessus de mes forces, & de celles de mon sexe , que rien ne m'est impossible , quand il s'agit de vous rendre service ». La Princesse sentit redoubler son affliction à ces paroles : elle regarda néanmoins la jeune Blainville d'une manière toute obligeante , & sans discontinuer ses pleurs. Il sembla que la tendresse qu'elle avoit pour elle , la rendit plus sensible à l'aversion qu'elle avoit pour le Roi d'Angleterre. Cependant elle fit quelques efforts sur sa douleur , pour pouvoir l'exprimer ; & après s'être essuyé les yeux : « Ma chere Blainville , (lui dit-elle) je t'appris il y a quelques jours le commencement de mes malheurs ; il est juste que tu en sçaches la suite , afin que tu juges par ce que j'ai à te dire , s'il y eût jamais Princesse plus infortunée que la malheureuse Alix », Elle lui conta

en même temps la conversation qu'elle avoit eue avec le Roi ; & ne lui cacha rien de ses emportemens : mais à peine eut-elle la force d'achever son discours , tant un récit si pirovable , & si indigne d'un Prince , acheva de lui faire de peine. Elle recommença donc à pleurer encore plus fortement qu'elle n'avoit fait , faisant voir combien des sentimens d'honneur sont incompatibles avec la brutalité.

L'affliction où étoit la Princesse , mit Blainville dans un pareil état que celui où elle étoit , tant elle prenoit de part à ce qui la regardoit. Elle ne fit point de différence entre ses propres malheurs & ceux d'Alix , & trouva que cette Princesse avoit tant de lieu de s'affliger , qu'elle n'osa jamais entreprendre de lui donner quelque consolation. Ce malheureux Amant oublia dans ce moment le personnage qu'il devoit jouer auprès de la Princesse ; & si elle eût été en état de pouvoir faire réflexion sur autre chose que sur ses malheurs , il est sans difficulté qu'elle eût bientôt reconnu qu'il n'est pas du caractère d'une fille d'avoir tous les mouvemens qu'avoit Blainville. Mais elles n'étoient guères capables ni l'une ni l'autre de raisonnement : l'une ne songeoit qu'aux moyens d'éviter la brutalité d'un Prince tout-puissant qui continuoit ses menaces ; l'autre n'écoutoit que des sentimens de vengeance , qui eussent eu sans doute de grandes suites , si ses forces eussent été proportionnées à la grandeur de son ressentiment. Mais heureusement pour le

Roi d'Angleterre , le pouvoir ne secondoit pas sa volonté ; & que lui pouvoit faire un malheureux Prince sous les habits d'une fille ? & son déguisement ne sentoit-il pas déjà assez la foiblesse , pour ne lui faire rien appréhender de la colere ? Aussi n'y eut-il que des desirs impuissans dans tous les projets de sa vengeance ; & Blainville le reconnoissant bien elle-même , se contenta de souhaiter mille malheurs au Roi d'Angleterre , qui ne lui arriverent pas pour cela.

Cependant la nouvelle de la mort du Roi de France , qui vint bientôt après , servit encore à augmenter les douleurs de la Princesse : outre qu'elle perdoit un pere qui l'aimoit tendrement , & qu'elle aimoit de même , elle n'étoit pas sûre que Philippe Auguste qui lui avoit succédé , prît le même soin de sa fortune , que celui qu'elle devoit attendre vraisemblablement du feu Roi. Elle sçavoit que les commencemens d'un regne sont d'ordinaire chancelans & mal assurés , & qu'un Prince , quelque grand qu'il soit , cherche plutôt à affermir sa puissance dans ses propres Etats , qu'à ébranler celles de ses voisins en leur portant la guerre. Ces raisons la firent desespérer d'un grand secours ; tellement qu'elle résolut de se tirer elle-même des mains de son ennemi , & de repasser en France si secrettement , qu'elle pût arriver à Calais avant qu'on sçût qu'elle fût seulement sortie de Londres. Mais comme il lui étoit impossible d'exécuter un si grand dessein , sans le communiquer à quelques per-

sonnes : entre celles qu'elle croyoit fidèles , il s'en trouva une qui ne l'étoit pas , & qui ayant averti le Roi d'Angleterre de cette retraite , lui donna le moyen de la prévenir ; mais ce fut d'une manière bien extraordinaire , & qu'on devoit , ce semble , attendre bien peu d'un aussi grand Prince que lui. Il la fit arrêter à l'heure même , & resserrer si étroitement , qu'elle n'eût garde de pouvoir exécuter dans la suite ce qu'elle n'avoit résolu que pour se tirer d'oppression.

Le procédé violent du Roi d'Angleterre donna de l'étonnement à toute l'Europe : ce fut bientôt le sujet de toutes les conversations ; & les gens de bon sens jugerent en même temps que c'étoit un véritable moyen de rallumer la guerre dans cet Etat, qui fumoit encore des grands embrasemens qu'il y avoit eus : l'image affreuse de ce fleau de Dieu se présenta ensuite à l'imagination de tous les Anglois que l'affaire regardoit plus particulièrement que les autres. Ils craignirent les violences , les pillages , les incendies , & généralement tous les maux inséparables de la guerre. Une idée si terrible leur donna de l'horreur pour les mouvemens du vieil Henri ; & il n'y en eut point enfin qui ne condamnât sa malheureuse passion qui troubloit si souvent le repos de ses Sujets. Mais quoique la haine qu'ils avoient pour lui après cela , fût si grande , qu'elle étoit condamnable principalement dans des Sujets qui doivent toujours du respect à leur Sou-

verain , elle n'approcha pas néanmoins de celle de la jeune Blainville. Quand elle sçut ce qu'il avoit fait , elle demeura évanouie , mais d'une maniere à faire peur que cela n'allât plus loin que l'évanouissement. Après qu'on eut fait mille choses pour la faire revenir , & qu'on en fût enfin venu à bout , elle n'ouvrit les yeux que pour donner cours à des larmes qui parloient toutes seules de sa douleur ; mais elle eût bien donné d'autres marques de son desespoir , si elle ne se fût apperçue qu'il y avoit des gens autour d'elle , qui lui devoient être suspects , & à qui il étoit indubitable qu'elle auroit découvert son secret , pour peu qu'elle en eût fait davantage. Ce n'est pas qu'en l'état où étoit sa fortune , elle trouvât rien qui la pût rendre plus malheureuse ; mais le soin de l'honneur de la Princesse qu'elle trouvoit intéressée en cette rencontre , l'obligea à cette précaution. En effet il y a toujours mille gens dans une Cour , qui demandent qu'un prétexte à médire ; & que n'eussent-ils point dit , s'ils fussent venus à sçavoir que la jeune Blainville n'étoit rien moins que ce qu'elle paroissoit ?

Ces réflexions judicieuses empêcherent donc mille faillies de ce malheureux Amant : ainsi après avoir remercié ceux dont il avoit reçu du secours , il s'en débarrassa le mieux qu'il put ; & dès qu'il se vit seul , & en état de ne rien craindre , ce fut alors qu'il fit connoître combien il étoit sensible à son malheur : il jeta des plaintes qui eussent attendri l'ame la plus

barbare ; il fit ensuite mille menaces contre le vieil Henri ; mais connoissant son impuissance , il déchargea sa colere contre soi-même , & commença enfin à s'arracher les cheveux. Son Gouverneur , qui n'avoit paru à la Cour que le moins qui lui avoit été possible , entra heureusement dans sa chambre au même temps qu'il y avoit beaucoup à craindre de la suite de son desespoir : il venoit d'apprendre ce qui étoit arrivé à la Princesse ; & sçachant l'intérêt que son Maître y prenoit , il étoit accouru pour le consoler , & pour lui insinuer des sentimens de patience , à quoi il se doutoit bien qu'il ne se porteroit pas volontiers. Il le trouva en l'état que nous venons de dire , & n'eut pas besoin qu'on lui apprît ce qui faisoit sa douleur : il ne peut tout-à-fait la condamner , sçachant combien la fortune lui étoit contraire ; mais il ne put aussi approuver qu'il portât les choses à une si grande extrémité : « Quoi , Seigneur (lui dit - il) votre » ame s'abat donc ainsi du premier coup ; & vous ne » sçauriez souffrir une seule disgrâce de la fortune , » sans faire paroître aussi-tôt que vous avez de la » foiblesse ? où est cette grandeur d'ame que j'ai cru » quelquefois reconnoître en vous , & que sont de- » venus tant de beaux sentimens qui sembloient vous » mettre au-dessus de tous les hommes ? Pardonnez , » Seigneur , un discours si libre , mais qui est si fort » de saison : je sçais que ce n'est pas à moi à parler » de la sorte à mon Maître , & que c'est manquer en

» quelque façon au respect que je lui dois ; mais
 » ayant eu le soin de votre jeunesse , il m'est bien
 » douloureux que tant de bons conseils que je vous
 » ai donnés , ne produisent autre chose en vous que
 » des actions auxquelles j'avois , ce me semble , si
 » peu lieu de m'attendre. Un Prince mettre la main
 » sur soi , & s'oublier assez pour en venir aux extré-
 » mités dont je viens d'être le malheureux témoin ,
 » c'est , Seigneur , un chagrin si grand pour moi ,
 » que je ne crois pas m'en pouvoir consoler de ma
 » vie ». Ce Gouverneur croyoit bien qu'après ces
 remontrances , le Comte lui dût repliquer ; mais
 comme il vit qu'il demeuroid dans le silence , non
 pas par la honte de ce qu'il venoit de faire , mais
 pour se recueillir mieux dans sa douleur , il voulut
 chercher des raisons pour le consoler , & pour lui
 faire même espérer quelque chose de sa fortune.
 « Vous avez lieu sans doute (reprit-il) de vous trou-
 » ver surpris de la prison de la Princesse ; mais en-
 » core cela ne doit pas tant vous affliger ; & mettant
 » à part l'intérêt de votre gloire , il n'y a rien dans
 » un procédé si peu attendu , qui nuise à votre
 » amour : c'est de-là au contraire que vous pouvez
 » attendre un succès favorable ; & si vous y aviez
 » bien songé , vous verriez comme moi , que vous
 » n'auriez pas moins lieu de vous affliger que vous
 » pensez ».

Ce discours augmenta encore le desespoir du Comte ;

te ; il crut que son Gouverneur se moquoit de lui ,
ou du moins qu'il avoit perdu le jugement , desorte
qu'il ne lui put cacher sa pensée ; mais ce sage Gou-
verneur reprenant aussitôt la parole : « Non non ,
» Seigneur (lui dit-il) je ne vous ai rien dit qui ne
» soit fondé sur la raison ; & la violence que fait le
» Roi d'Angleterre à une illustre Princesse , doit être
» le commencement de toutes vos espérances . » Peu
s'en fallut que le Comte ne s'emportât de colere ,
quand il entendit Blainville parler encore de la sorte .
Il modéra néanmoins sa passion pour le voir aller
jusqu'au bout ; & sans vouloir l'interrompre , il écou-
ta paisiblement tout ce qu'il lui voulut dire ; & voici
la suite du discours de ce Gouverneur : « Je connois ,
» Seigneur , par ce que je lis maintenant dans vos
» yeux , que vous me traitez de ridicule de vouloir
» vous persuader que vous devez trouver vos avan-
» tages dans le procédé du Roi d'Angleterre ; mais ,
» dites-moi , je vous prie , où en seriez-vous main-
» tenant si ce Prince avoit fait ce qu'il devoit faire ?
» son fils n'auroit-il pas déjà épousé la Princesse ,
» quelque indifférence qu'ils ayent l'un pour l'autre ,
» & qu'auriez-vous à espérer après cela ? N'est-ce
» pas lui qui s'est opposé à ce mariage qui vous pri-
» voit pour jamais de ce que vous aimez le plus ?
» s'il y eût consenti , qu'est-ce qui jouiroit mainte-
» nant de ces tendres embrassemens dont vous fai-
» tes toutes vos espérances ? ne seroit-ce pas le

» Prince Richard ; & croiriez-vous bien que l'amour
 » chimérique qu'il s'est mis pour vous dans la tête ,
 » & dont vous m'avez fait l'honneur de m'entrete-
 » nir , lui eût servi d'excuse pour s'opposer à la vo-
 » lonté du Roi son pere ? Non , Seigneur , ne vous
 » l'imaginez pas , il eût obéi , quelque répugnance
 » qu'il eût eue à le faire ; & vous verriez maintenant
 » entre ses bras celle que vous pleurez si fort pour
 » n'être encore qu'en prison. Cependant c'est de ce-
 » lui que vous croyez maintenant votre plus grand
 » ennemi, que vous avez reçu cette grace ; & c'est de
 » son dernier procédé que vous devez encore attendre
 » tout votre bonheur. Doutez-vous du ressentiment
 » de Philippe Auguste , quand il apprendra le traite-
 » ment qu'il fait à sa sœur ? doutez-vous de sa gé-
 » nérosité , & qu'il ne vienne ici lui-même pour ti-
 » rer vengeance d'une action qui le regarde plus que
 » personne ? Pour moi , je me le représente déjà à la
 » tête de ses armées forcer tout ce qui voudra s'op-
 » poser à sa juste fureur ; je me le représente encore
 » victorieux de ses ennemis ; les obliger à reconnoi-
 » tre leur faute , & leur imposer telles conditions
 » qu'il plaît à un vainqueur de donner aux vaincus.
 » Alors ce sera ce grand Prince qui fera réflexion sur
 » le dérèglement du vieil Henri , & sur le mépris que
 » le Prince Richard fait paroître pour sa sœur , &
 » qui les privera tous deux de la possession d'une
 » Princesse , dont ils se montrent indignes par leurs
 » actions » ,

Quoique le Comte ne se laissât pas entièrement persuader par ses paroles , il parut néanmoins beaucoup plus traitable après cela , qu'il n'avoit fait un moment auparavant ; du moins ce discours servit à lui faire quitter le dessein qu'il avoit pris de tourner ses mains contre soi-même. Il demanda donc à son Gouverneur ce qu'il avoit à faire en cette occasion , & résolut de suivre l'avis qu'il lui donnoit , qui étoit de reprendre ses habits , & de se dépouiller dès le jour même de ceux qui lui avoient donné entrée chez la Princesse. Pendant qu'il se confirmoit de plus en plus à suivre ce conseil , le Prince Richard entra dans sa chambre avec un air aussi dégagé que s'il n'eût dû prendre aucune part à ce qui étoit arrivé à la Princesse. Le Comte n'avoit point encore changé d'habit heureusement , tellement que le Prince d'Angleterre ne se défiant de rien ; & le prenant toujours pour la même Blainville qu'il aimoit si éperduement : « Madame (lui dit-il) je connois les bontés que la Princesse a pour vous , & l'attachement que vous avez à son service ; & je ne doute point que vous ne soyez extrêmement sensible à son malheur. Je viens pour vous en consoler , & vous assurer en même temps que je serai toujours beaucoup touché de ce qui vous pourra donner le moindre chagrin ».

Le Prince disoit ceci d'une manière qui se rapportoit si peu à ses paroles , que le Comte ne fût aucunement embarrassé sur ce qu'il avoit à lui répondre ; &

contrefaisant toujours admirablement bien le personnage qu'il avoit joué depuis qu'il étoit à la Cour du Roi d'Angleterre : « Seigneur (lui repliqua-t-il) vous » ne voulez pas assurément que je croye ce que vous » prenez la peine de me dire. Quand on a de l'affliction , elle se reconnoît ordinairement à l'extérieur ; & le vôtre est maintenant trop libre & trop » dégagé, pour me persuader que vous preniez autant » de part que vous le dites à mon affliction. « Madame (répondit Richard tout étonné de la réponse » que le Comte venoit de lui faire) je mentirois assurément , si je vous disois que les malheurs de la » Princesse me touchent aussi sensiblement , que ceux » qui pourroient vous arriver. Il y a bien de la différence aussi entre les sentimens que j'ai pour elle , » & ceux que j'ai pour vous : l'amour a des droits où l'estime ne peut prétendre. Vous sçavez que je suis » bien éloigné de l'aimer ; & comment voudriez-vous que je parusse aussi affligé de sa disgrâce , que » je le serois de la vôtre , puisque tout ce que je vous » en ai dit , ne vient que pour l'amour de vous » ?

Le discours de ce Prince donna plus de joie au Comte , qu'il n'en devoit vraisemblablement espérer en l'état où étoient ses affaires. Il fut bien aise d'apprendre que Richard ne s'intéressât en rien à ce qui étoit arrivé à la Princesse , s'assurant par-là qu'il ne l'épouserait qu'à la dernière extrémité : ainsi malgré tous ses ennuis , il ne put s'empêcher de sentir quelque

mouvement

mouvement de joie qui lui fit écouter ce Prince avec beaucoup de patience. Celui-ci lui dit mille folies qu'il fallut entendre, & à quoi le Comte se résolut d'autant plus volontiers, qu'il sçavoit bien qu'il ne seroit pas encore exposé long-temps à un semblable entretien. En effet, reprenant ses habits, il se mettoit à couvert de mille douceurs fades qu'il lui avoit fallu essuyer, & qui le lui devoient paroître encore davantage, maintenant qu'il avoit tant d'inquiétude dans l'esprit. Cette pensée lui fit donc relâcher quelque chose de sa sévérité ordinaire; il traita le Prince Richard tout autrement qu'il n'avoit coutume de le traiter; & cet accueil favorable lui faisant concevoir des espérances avantageuses de son amour, il ne la quitta point sans croire que dans deux ou trois semblables visites il viendrait à bout de sa cruauté qui lui avoit jusques-là interdit les plus douces pensées.

Pendant qu'il aidait ainsi à se tromper lui-même, & qu'il s'entretenoit tout seul dans sa chambre du mérite de la fausse Blainville, ce Prince déguisé songeoit de son côté de se tirer de Oethal sans qu'on s'en apperçût. Il feignit pour cela de se trouver un peu mal, afin d'avoir lieu de demeurer dans sa chambre sans qu'on y trouvât à redire; mais au lieu d'y rentrer, comme on croyoit, il enfila une longue allée qui en étoit assez près, & qui conduisoit à un escalier dérobé par où l'on descendoit dans une petite cour où il y avoit une fausse porte. Il y trouva un car-

*

H

rosse que son Gouverneur y avoit envoyé ; il y monta aussi-tôt , & on le conduisit dans un logis écarté où son Gouverneur l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Leur conversation ne fut pas longue, n'ayant pas tout le temps qu'ils eussent voulu de parler d'affaire ; tellement qu'après que le Comte eut chargé d'habit , il prit congé de lui , & monta en même temps à cheval , ne se faisant accompagner que d'un valet de chambre , homme fidèle & qui avoit autant d'attache à son service que nul autre. Le Gouverneur ne le vit point partir sans donner par ses larmes des marques de l'amitié qu'il avoit pour lui ; mais il fallut obéir à la nécessité , & se soumettre à la raison qui demandoit une séparation si-cruelle , de peur qu'en l'accompagnant , il ne servît à le faire connoître : & de fait il avoit paru quelquefois à la Cour ; & comme il passoit pour son oncle , il pouvoit lui nuire beaucoup plus qu'il ne lui pouvoit servir.

Ce Prince marcha toute la nuit sans s'arrêter ; & trouvant le lendemain matin qu'il avoit fait quinze lieues , il voulut sçavoir où il étoit : il le fit demander par son valet de chambre qui parloit très-bon Anglois ; & ayant sçu qu'il étoit fort près du Château où l'on avoit enfermé la Princesse , il voulut voir avant que de s'en éloigner , s'il ne pourroit point trouver le secret de la voir. Après avoir rafraîchi , & fait repaître ses chevaux qui en avoient grand besoin , il prit le chemin qu'on lui avoit enseigné pour

aller à ce château , & il apperçut enfin ce lieu qui renfermoit toutes ses espérances. Il fit bride en main à une portée de mousquet de-là pour se déterminer sur ce qu'il avoit à dire lorsqu'il se présenteroit à la porte ; mais enfin , après y avoir bien révé , il ne trouva point de meilleur expédient , que de demander à y entrer comme un étranger qui étoit bien-aïse de voir tout ce qu'il y avoit de curieux dans le Pays. Sa résolution prise , il s'avança vers la sentinelle , qui il fit son compliment avec beaucoup de civilité , croyant que cela lui dût servir à quelque chose. Mais celui-ci n'étant pas maître de faire ce qu'il vouloit , il appella son sergent , qui fut encore avertir son Officier de ce qui se passoit. Le Comte étoit sans doute bien ennuyé de cette cérémonie , qui ne lui plaisoit pas ; mais il fallut attendre la fin de tout cela , qui ne lui fut guere favorable. Car cet Officier étant venu lui-même à la porte , la lui refusa nettement , ce qu'il fit néanmoins le plus honnêtement qu'il pût , s'excusant sur les ordres exprès qu'il avoit du Roi son Maître , de ne laisser entrer personne dans le Château , où il y avoit des prisonniers d'Etat. Ce fut au Comte à prendre son parti après une réponse si cruelle : il enfila le premier chemin qu'il trouva ; & quoique le temps ait coutume de durer extrêmement quand on a du chagrin , la fin du jour arriva néanmoins qu'il ne croyoit pas encore avoir fait une lieue , tant il révoit profondé-

ment à ses malheurs. Il entra dans la première Hôtellerie qui se rencontra , sans se soucier qu'elle fût bonne , ou mauvaise ; & ne fut pas plutôt enfermé dans sa chambre , qu'il ressentit tout ce qu'une pareille fortune que la sienne , peut faire ressentir de cruel à un homme extrêmement amoureux.

Pendant qu'il passoit ainsi de méchantes heures , le Prince Richard n'en avoit guere de meilleures. On lui avoit appris le matin , que la jeune Blainville étoit disparue , & qu'on ne sçavoit quel chemin elle avoit pris. Il étoit accouru à sa chambre à cette fâcheuse nouvelle , espérant qu'elle se pourroit trouver fausse ; mais lui étant confirmée de toutes parts , il s'abandonna à un désespoir conforme à la grandeur de son amour. En effet sans plus se soucier de garder aucunes mesures , pour tenir caché ce qu'il avoit essayé jusques-là qui fût secret , il demanda à tout le monde des nouvelles de sa Maitresse , comme si tout le monde en eût dû sçavoir , & que chacun eût été complice de sa disgrâce. Il donna ordre ensuite à toute sa maison de monter à cheval pour la chercher , & promit de grandes récompenses à qui la déterreroit. Cependant il voulut aller lui-même à la quête ; & sçachant l'empressement avec lequel Blainville s'étoit toujours attachée au service de la Princesse , il tourna ses pas du côté du Château , espérant que cette fille y seroit allée , & qu'il en auroit plutôt là des nouvelles , qu'en quelque en-

droit que ce fût. Il pressa ses chevaux tout autant qu'ils purent fournir , & s'informa par-tout , si l'on n'avoit point vu passer celle qu'il cherchoit. Mais personne ne lui en put rien apprendre, tellement qu'il désespéroit déjà de réussir dans cette recherche, quand un de ses gens , qu'il avoit envoyé par un autre chemin , lui vint dire qu'il avoit trouvé celle dont la perte lui donnoit tant d'affliction. Le Prince s'informa aussitôt en quel endroit ce pouvoit être , & comment il s'y pourroit rendre; & ayant sçu de son domestique qu'il avoit trouvé Blainville en habit d'homme , sur le grand chemin de Douvres , & qu'il y trouveroit des brisées par-tout où elle auroit passé , qu'un de ses camarades y devoit mettre , selon qu'ils en étoient convenus ensemble , avant que de se quitter ; il partit dans le même moment , & se rendit bientôt au même lieu, où on lui avoit dit qu'on avoit vu sa Maitresse. Il y trouva les brisées qu'on y avoit mises. Elles lui servirent de guides pendant quelque temps , & il marcha le long du chemin de Douvres jusques à ce que ces brisées le menerent par un petit sentier peu battu , & qu'il falloit néanmoins , que le Comte eût pris , étant tout semé de branches de chêne. Il n'hésita point de suivre ce chemin , & il y entra aussi-tôt. En effet c'étoit celui que le Comte avoit pris , lui étant bien indifférent , où il s'arrêteroit pour passer la nuit , sûr d'en avoir une mauvaise , en l'état où il se trouvoit.

Le Comte étoit descendu à la première Hotellerie qu'il avoit rencontrée , & étoit dans une méchante chambre , où il ne prétendoit guere goûter de repos, quand son valet de chambre y entra avec un visage qui marquoit assez qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire à lui apprendre. " Ah , Seigneur , (lui dit-il)
 ,, tout est perdu ; le Prince Richard n'est pas loin
 ,, d'ici qui vous cherche : il y a déjà de ses gens là-
 ,, bas , qui ont investi la maison , de peur que vous
 ,, ne lui échapiez. Il sçait que vous y êtes à ce que
 ,, j'ai appris adroitement d'un de ses Gardes , &
 ,, vous ne serez pas enfin beaucoup de temps sans le
 ,, voir ,,. Ces paroles surprirent extraordinairement le Comte ; & comme il avoit peu de temps à se résoudre , il jeta les yeux sur son valet de chambre , qu'il connoissoit homme d'intelligence , & capable de donner un bon conseil. ,, Hé bien , Firmin (lui dit-
 ,, il) que me conseilles-tu en cette rencontre ; tu
 ,, sçais mes affaires comme moi-même, & mon Gouverneur ne t'a rien caché ! tu sçais , dis-je , pour
 ,, qui l'on me prend ici. Que ferai-je pour me tirer
 ,, d'un si mauvais pas ? Crois-tu qu'il soit à propos
 ,, que je lui découvre mon nom , & mon amour ; &
 ,, qu'en lui faisant connoître en même temps com-
 ,, bien il s'est trompé dans la pensée qu'il a eue de
 ,, moi , je lui remette ma fortune , & ma vie entre
 ,, les mains ? " Seigneur (répondit Firmin) l'affaire
 ,, est délicate , & de plus habiles que moi s'y trou-

„ veroient bien embarrassés; mais l'honneur que vous
 „ me faites , demande que je fasse quelque chose d'ex-
 „ traordinaire , & qui surpasse mes forces. Il
 „ n'est pas de saison ici de vous faire mes compli-
 „ mens , le péril presse , & je dois songer à vous en-
 „ tirer. Je crois en un mot , que vous ne devez point
 „ avouer au Prince Richard que vous soyez la per-
 „ sonne qu'il a vue chez la Princesse. Il est violent
 „ extrêmement , & je ne voudrois pas répondre qu'il
 „ ne se portât à des extrémités indignes de lui. « Que-
 „ lui dire donc (répliqua le Comte) car enfin , tu
 „ sçais qu'il voudra qu'on le paye de bonnes raisons ?
 „ Je voudrois , Seigneur , (lui dit Firmin) si j'étois
 „ à votre place , lui faire quelque fausse confidence
 „ là-dessus , & lui en faire si bien accroire , qu'il
 „ donnât de lui-même dans le panneau. Je voudrois
 „ en un mot , qu'il me prît pour tout autre , que je
 „ ne serois pas. Je voudrois , dis je , qu'il démen-
 „ tît lui-même , ce que lui diroient ses yeux ; & que
 „ sur une Histoire faite à plaisir , il crût de bonne
 „ foi tout ce que je lui dirois de ma destinée. « Ah ,
 „ Firmin , (lui répondit le Comte) je ne sçaurois
 „ me résoudre d'en venir à ce que tu me proposes ;
 „ j'ai déjà eu trop de remors d'avoir trompé la
 „ Princesse , pour me porter encore si librement à
 „ tromper le Prince Richard ! Il y a cependant bien
 „ de la différence entre ce que j'ai fait contre elle ,
 „ & ce que je ferois ici. L'Amour semble m'excuser

„ à l'égard d'Alix , au lieu que rien ne pourroit
 „ me justifier en cette occasion. Je m'en ferois un
 „ reproche toute ma vie ; & je n'y ferois jamais de
 „ réflexion , sans éprouver quelque chose de pire que
 „ tout ce que je puis appréhender de la colere du
 „ Prince. Je ne doute point de tout cela (lui répli-
 „ qua Firmin) & que ces sentimens ne soient pro-
 „ pres aux grandes ames , comme la vôtre ; mais
 „ pour moi , qui n'ai , je l'avoue , que celle d'un
 „ homme du commun , je ne me sentirois point tant
 „ de délicatesse ; & sans m'arrêter à des maximes si
 „ relevées , je considérerois qu'il n'y a rien tel que
 „ de vivre ; que qui est mort est mort , & que quel-
 „ que grand qu'on ait été pendant sa vie , on n'est
 „ plus qu'un sot quand on est assez fou pour se lais-
 „ ser mourir ; enfin que tout doit céder aux soins
 „ de se conserver , & de se garantir de la violence
 „ de ses ennemis. Je sçais bien (continua-t-il) qu'il
 „ y a des choses , où l'on ne se résout qu'avec peine ;
 „ mais à tout considérer , en serez-vous mieux ,
 „ quand vous vous serez livré vous-même entre les
 „ mains de votre ennemi ? Qui vous garantira de
 „ son ressentiment , quand il vous dira à vous-mê-
 „ me , qu'on ne se joue pas impunément d'un Prin-
 „ ce ; & fera-t-il temps alors de vous repentir de
 „ ne m'avoir pas cru » ?

Ces paroles , qui avoient beaucoup d'apparence de
 raison , firent à la fin impression sur l'esprit du Com-

re , & considérant , qu'il ne pouvoit avouer les choses à Richard , sans s'exposer à de grands périls , le soin que chacun a naturellement de sa vie , le fit résoudre de se servir du conseil que Firmin lui donnoit. Et il y fut encore porté d'autant plus facilement , qu'il craignoit que la médifance ne tournât l'affaire au désavantage de la Princesse , si l'on venoit à sçavoir ce qu'il étoit. Mais comme il n'avoit pas les talens que possédoit ce domestique pour inventer à propos ,

« Firmin (lui dit-il) je commence à me rendre à » tes raisons ; je ferai ce que tu viens de me dire , » mais achève ton ouvrage , & apprens-moi toutes » les circonstances , dont je dois me servir pour bien » persuader ». Firmin ravi de voir que son Maître avoit assez de confiance en lui , pour le rendre arbitre de sa fortune , se fit un honneur de l'affaire ; & après avoir rêvé un moment , il lui dit le plus succinctement qu'il pût , tout ce qu'il jugea de plus propre à le tirer d'affaire. Et il ne faisoit que d'achever son discours , quand le Prince Richard entra dans la chambre. Il courut aussi-tôt à la fausse Blainville pour l'embrasser ; & il commençoit déjà à lui faire de tendres reproches sur ce qu'elle s'en étoit allée sans rien dire , quand le Comte se servant utilement des conseils de Firmin , se retira deux pas en arrière. « Je » ne suis pas , Seigneur , (lui dit-il) ce que vous » pensez ; mais vous n'êtes pas le premier qui vous » êtes laissé tromper à la ressemblance que j'ai avec

» Madame de Blainville. Je la cherche aussi-bien que
 » vous ; & quoique je connoisse déjà par le peu que
 » vous m'en avez dit , que vous en êtes fortement
 » amoureux , vous êtes néanmoins encore bien éloi-
 » gné du trouble qu'elle a causé dans mon cœur. En-
 » fin, Seigneur, si vous sçaviez combien cette aimable
 » fille m'a déjà fait répandre de larmes , vous
 » avoueriez , sans doute , qu'il n'y eût jamais d'A-
 » mant plus tendre , ni plus malheureux , que celui
 » que vous voyez devant vous ».

Les paroles du Comte jetterent le Prince d'Angle-
 terre dans une extrême surprise : il crut presque n'a-
 voir pas bien entendu ce qu'on venoit de lui dire ; &
 après avoir donné quelque temps aux réflexions que
 l'on peut faire dans un pareil accident , il voulut ou-
 vrir la bouche pour parler ; mais un certain saisisse-
 ment qu'il se sentoît par tout le corps , lui avoit ôté
 l'usage de la parole, tellement que ce fut à ses yeux à
 donner à connoître au défaut de sa langue tout ce qui
 se passoit dans son cœur. Ils y firent très-bien leur
 devoir , & expliquèrent assez la confusion où étoit ce
 Prince amoureux, pour donner le temps au Comte
 de poursuivre ce qu'il avoit si bien commencé. « Sei-
 » gneur , (reprit-il) un autre que moi paroîtroit ex-
 » trêmement surpris de l'état où vous ont mis mes
 » paroles ; mais je suis si fort accoutumé à de pa-
 » reilles aventures, que cela m'en ôte l'étonnement.
 » Les gens qui voient Madame de Blainville tous les

„ jours , & qui me voient pareillement , nous ont
 „ pris souvent l'un pour l'autre ; & nos parens même
 „ s'y sont trompés plus d'une fois , quand l'intérêt de
 „ notre amour nous a obligés de prendre d'autres
 „ habits , que ceux qui conviennent à notre sexe „

Le Prince d'Angleterre étoit enfin revenu de son premier étonnement ; & ne pouvant s'imaginer la vérité de ce qu'il entendoit , il voulut s'en éclaircir si bien , qu'il n'eût plus de lieu d'en douter. “ Quoi
 „ vous n'êtes pas (lui dit-il) la même Blainville ,
 „ que j'ai vue auprès de la Princesse Alix , & qui
 „ m'a si bien gagné le cœur , que j'en ai oublié toutes
 „ choses pour la suivre ? “ Non , Seigneur , (ré-
 „ pliqua le Comte) je ne suis qu'un malheureux
 „ Amant , que les mêmes yeux , qui vous ont fait
 „ vos blessures , m'ont si profondément touché ,
 „ qu'ils m'ont ôté tout le repos de ma vie. Mais ,
 „ Seigneur , je suis bien plus à plaindre que vous
 „ dans mon amour. Vous aimez , & peut-être vous
 „ êtes aimé ; au lieu que je suis devenu l'objet de
 „ toute la haine de ma Maitresse , après m'être pu
 „ vanter de ne lui avoir pas été indifférent „ Ce discours acheva de confondre l'infortuné Prince d'Angleterre ; il ne voulut pas néanmoins croire ce qu'on lui disoit , sans en avoir d'autres assurances que des paroles : mais après qu'il se fut instruit lui-même par ses yeux , ou du moins qu'il le crut être assez , pour n'en plus douter : car il voulut qu'il lui décou-

vrit son estomac : “ Ah , grand Dieu (s’écria-t-il)
 „ ce que je vois peut-il bien être véritable , & qui
 „ croiroit que deux personnes pussent se ressembler
 „ si fort „ ? Il dit encore beaucoup de choses pour
 faire juger qu’il ne pouvoit revenir aisément de ce
 qu’il voyoit ; mais après plusieurs paroles inutiles , &
 plusieurs soupirs que le vent emporta : “ Vous avez
 „ (dit-il au Comte) tant de rapport avec la seule
 „ personne que j’aime au monde , & dans le visage
 „ & dans toutes les manieres , que je ne puis vous
 „ haïr quelque lieu que j’en aye. En effet , ne de-
 „ vrois-je pas avoir une aversion mortelle pour un
 „ homme , qui vient non-seulement de se déclarer
 „ mon Rival , mais encore un Rival aimé autrefois,
 „ & par conséquent beaucoup plus à craindre qu’un
 „ nouvel Amant , qui ne sçauroit pas le chemin du
 „ cœur de l’aimable Blainville. Cet aveu si sincere
 „ mériteroit , comme je viens de dire , toute ma
 „ colere ; mais hait-on quand on veut , & aime-
 „ t-on de même ? Le Ciel qui forma mon cœur pour
 „ lui faire adorer l’aimable Blainville , ne l’a-t-il pas
 „ encore formé pour aimer sa ressemblance ? Oui ,
 „ je vous aime , & vous estime malgré moi , & il
 „ ne tiendra qu’à vous , que je vous en donne des
 „ marques en toute autre chose , que ce qui regar-
 „ dera l’intérêt de mon amour. Voyez seulement
 „ (continua-t-il) en quoi je puis ici vous rendre
 „ service ; je ne vous y offre rien , que je ne sois en

» état de vous tenir ; & vous n'aurez pas de peine à
» vous le persuader vous-même , quand vous sçau-
» rez que c'est le Prince Richard qui vous offre sa
» protection ».

Le Comte feignit de ne l'avoir point reconnu pour un si grand Prince , afin de lui persuader mieux ce qu'il commençoit à croire de sa fortune ; & après lui avoir demandé pardon , s'il avoit manqué à ce qu'il devoit au fils d'un si grand Roi , il affecta exprès de lui rendre toutes les marques d'un profond respect. Le Prince Richard le traita de son côté avec beaucoup d'honnêteté , & lui fit voir un si grand désir d'apprendre quelles étoient ses aventures , & celles de Blainville , qu'il obligea le Comte de se servir des instructions que lui avoit donné Firmin , dont il composa sur le champ , la nouvelle que vous allez lire.

L A R E S S E M B L A N C E .

Je suis François de nation , & Gentilhomme de naissance. Mon nom est Quincy , & la Province où je suis né , n'est pas extrêmement éloignée de Paris. Mon pere y faisoit une figure assez raisonnable pour un homme qui n'avoit du bien que médiocrement. Il avoit longtemps porté les armes ; & après s'y être acquis quelque réputation , il s'étoit retiré chez lui , où il vivoit en repos , & dans l'estime de tous ses voisins. Il mourut il y a trois ans ; & ma mere qui n'avoit que moi d'enfans , étant bien-aïse de ne rien

épargner pour me donner une bonne éducation , quitta son ménage de la campagne , & prit une maison à Paris , qui est le lieu du monde où l'on apprend le mieux ses exercices , & où se forme plus aisément un honnête homme , pour peu de disposition qu'il ait à le devenir. J'y demurai un an & demi tout entier à l'Académie , sans qu'il m'arrivât rien pendant ce temps-là qui fût digne d'occuper votre attention. J'en sortis enfin pour commencer à entrer dans le beau monde , & pour mener la vie que doit faire un homme de qualité , & qui a quelque ambition. En effet je ne me vis pas plutôt un équipage , comme ont ordinairement les gens de ma qualité , que je priai un de mes amis de me mener dans une compagnie de femmes , où je sçavois qu'il y en avoit quelques-unes entr'autres d'un mérite extraordinaire. Je m'introduisis après de moi-même dans les ruelles les plus polies. Je n'allai plus aux promenades qu'avec de jolies femmes , & je me fis enfin des habitudes si agréables , que j'eusse été de mauvais goût , si je me fusse ennuyé un seul moment. Mais , Seigneur , j'ai à vous dire quelque chose de bien surprenant , & que vous aurez beaucoup de peine à croire. Parmi un si grand nombre de belles personnes , & auprès de qui il étoit si difficile de conserver sa liberté , il n'y en eut pas une néanmoins qui triomphât de la mienne , & soit que mon heure ne fût pas encore venue , ou que l'étoile qui gouverne toutes choses , ne fût pas encore

disposée à me donner de l'engagement , je ne me sentis pas seulement pour elles la moindre de ces émotions , qu'on sent ordinairement , quand on commence à devenir amoureux.

Il y avoit beaucoup de ces Dames qui me faisoient la guerre de mon indifférence ; & ce qui me sachoit davantage , c'est que ma mere , qui étoit femme du monde , ne m'épargnoit pas plus que les autres. Elle me disoit quelquefois que la marque la plus certaine d'un honnête homme , étoit de se trouver sensible pour le beau sexe ; & que pourvu qu'une passion se renfermât dans les bornes que prescrit la vertu , elle n'aidoit pas moins à donner de la réputation , que de la bravoure ; quoiqu'elle tombât d'accord qu'il y avoit plus de solidité dans l'un que dans l'autre. Ces reproches me touchoient sensiblement , & me donnoient souvent envie de m'engager ; mais ce n'est pas une affaire qui arrive toujours de dessein prémédité , & le hazard y contribue plus que toutes choses.

Un jour que j'étois allé au bal , une Dame qui se faisoit remarquer par une taille charmante , qu'elle accompagnoit d'un air majestueux , vint me prendre pour danser. Son éclat me frapa d'abord , & je lui présentai la main , sans sçavoir presque ce que je faisois , tant j'étois ébloui de ce que je lui avois remarqué. Mais je me trouvai bien plus embarrassé un moment après : car je ne l'eus pas plutôt vue danser une courante , que je commençai à me sentir un

certain trouble , qui ne m'étoit pas ordinaire. Je fis réflexion aussi-tôt sur l'état où j'étois ; & quoique je connusse peu ce que c'étoit que l'amour , j'eus quelque pressentiment néanmoins que c'étoit lui qui agissoit ainsi dans mon ame. Il n'étoit pas difficile aussi de l'en accuser , & il n'y avoit que lui qui eût pu faire tant de désordre en si peu de temps. J'avois bien dit un mot en passant à cette aimable personne ; mais je n'avois pas eu tout le temps qu'il m'auroit fallu pour la bien entretenir , & j'avois été obligé d'en aller prendre une autre pour danser selon les règles du bal. Il m'ennuyoit extrêmement que ma courante ne fût achevée ; & je n'en fus pas plutôt quitte , que je tâchai de rejoindre celle que mon cœur connoissoit mieux que mes yeux ; puisque ne l'ayant encore vue qu'avec un masque , je ne laissois pas de l'aimer tendrement. Je fis ce que je pus pour la démêler dans la presse , mais je n'en pus venir à bout , quelque soin que je prisse ; & je fus enfin contraint de me retirer chez moi , plein des inquiétudes qu'un amour naissant a coutume de laisser dans un cœur. Je ne vous dirai point , Seigneur , combien je passai mal le reste de la nuit , ni quel fut le chagrin où je me trouvai pendant trois jours que je ne pus déterrer ma nouvelle Maitresse. Je courois tous les bals pour en avoir des nouvelles ; mais enfin après l'avoir bien cherchée , je la rencontrai dans une grande assemblée , qui se faisoit chez une des plus jolies femmes

de la Cour , & où tout ce qu'il y avoit de beau monde dans Paris s'étoit rendu.

Je courus à elle avec beaucoup d'empressement ; & étant mon masque pour lui faire mieux connoître mon respect , je commençai à lui dire tout le mal qu'elle m'avoit causé depuis que je l'avois perdue de vue. J'attendois sa réponse avec la crainte que vous pouvez vous imaginer que ressent un tendre Amant à qui l'on va prononcer l'arrêt de sa vie , ou de sa mort , lorsqu'elle me surprit extraordinairement par le discours qu'elle me tint. « En vérité , ma sœur ,
 » (me dit-elle) tu avois raison tantôt de vouloir te
 » déguiser ; tu t'acquittes fort bien du personnage que
 » tu contrefais , & quoique tes habits te conviennent
 » assez bien , pour ne point faire soupçonner qui tu es ,
 » ta langue te découvreroit encore moins que tes ajustemens ; & tu dis les choses d'une manière si passionnée , que je m'imagine que tu penses être ce
 » que tu représentes à l'heure qu'il est » ?

Ce discours , qui me parut un pur galimathias , m'étonna extrêmement. Je fus quelque temps sans savoir ce que j'y devois répondre ; & faisant réflexion sur les paroles de cette aimable personne , je tâchai inutilement d'expliquer ce qu'elle me vouloit dire ; mais ce fut un mystère pour moi , que je ne pus jamais pénétrer. Je m'imaginai d'abord , qu'il falloit qu'il y eût quelque chose de mal réglé dans sa tête ; & c'étoit , ce me semble , tout ce que j'en pouvois

croire ; mais l'amitié que j'avois déjà pour elle , ne me permit pas de conserver long-temps cette pensée : elle me parut au contraire toute spirituelle & dans son air , & dans ses manieres ; & je crus voir enfin dans ses yeux , qu'elle étoit plus raisonnable , que je ne me l'étois imaginé. Je n'étois pas néanmoins mieux informé qu'auparavant de ce qu'elle m'avoit voulu dire , & étant bien-aïse de la faire mieux expliquer : « Quoi , Madame , (lui répondis-je) vous » traitez ainsi de raillerie , ce que je vous ai dit du » plus grand sérieux ; & ma passion ne vous paroît » digne que de la réponse que vous me faites ? « Ah, » ma sœur (me répliqua aussi-tôt cette aimable personne en riant) tu veux donc continuer ta galanterie , & tu ne songes pas qu'elle seroit bien mieux » employée ailleurs qu'ici ! »

Ces paroles me penserent désespérer ; & je témoignai à mon inconnue tout ce qu'on est capable de témoigner dans une extrême surprise. Mais plus je pris de peine à la persuader que je l'aimois , plus elle tourna la chose en raillerie , & je n'en pus jamais tirer un seul mot qui me développât le mystère que je n'avois pas encore pénétré. Cependant je ne la laissois point en repos , & je l'accablois tellement de mes douceurs , qu'elle s'en trouva à la fin fatiguée. « En » vérité , ma sœur (me dit-elle en ôtant son masque) que vous poussez les choses trop loin ; & il faut » que vous ne me connoissiez pas , pour en user de la

» sorte. » Je vous avoue , Seigneur , que je ne vis jamais rien de plus beau que le visage que me découvrit cette Dame. Tout y étoit fait au tour , & ce je ne sçais quoi , qui manque ordinairement aux beautés régulières , touchoit tellement dans celle-ci , qu'il n'y avoit point de cœur à l'épreuve de tant de charmes. Je demurai interdit à cette vue , & je restai quelque temps sans rien dire. Mais lorsque j'allois commencer à parler , je m'apperçus que cette aimable personne étoit dans un étonnement du moins aussi grand que le mien. Elle avoit les yeux arrêtés sur quelque chose qui étoit derrière moi , & les baissoit de temps en temps , mais avec une surprise si prodigieuse , que son action me donna de la curiosité de regarder ce qui en pouvoit être cause. Je tournai la tête en même temps du côté où je lui avois vu porter la vue. Mais , Seigneur , que devins-je alors ? Je vis devant moi un visage semblable au mien , une même taille , & un habit tout pareil à celui que je portois ce jour-là. Je remarquai enfin pour mieux dire , un autre moi-même ; car il n'y avoit rien de différent entre cette personne & moi , & nous ressemblions tellement l'une à l'autre qu'il étoit impossible de rien voir de plus ressemblant. Mais , Seigneur , vous la connoissiez , & c'est ce qui m'épargne la peine de vous rapporter mille autres circonstances d'une ressemblance si extraordinaire. C'étoit Blainville en un mot ; & c'est assez vous en dire pour vous justifier la surprise

où je devois être. Cependant elle s'avançoit vers nous , & nous trouva sa sœur & moi dans Pétonnement que je viens de dire : car c'étoit véritablement la sœur de mon inconnue , & celle pour qui cette inconnue m'avoit prise. Elle jetta d'abord les yeux sur sa sœur , & la voyant dans un embarras dont elle ne put deviner la cause , elle les jetta ensuite sur moi , pour me demander apparemment quel en étoit le sujet. Mais elle n'eut pas la force de me rien dire , dès qu'elle eut remarqué les traits de mon visage , & nous la vîmes demeurer aussi surprise que nous l'étions tous deux.

Nous observâmes tous trois le silence pendant quelques momens ; mais enfin , celle que je vous ai dit qui m'avoit touché le cœur , fut la première à le rompre. « Qui est-ce de vous deux , (nous dit-elle) qui » est ma sœur ; & que l'on me réponde , si ce que je » vois à l'heure qu'il est , se peut faire sans enchan- » tement » ? Elle parloit ainsi , Seigneur ; car elle me prenoit toujours pour une fille , dont étant bien- aise de la désabuser , je la regardai avec des yeux plus troublés de son amour , que de l'aventure qui nous étoit commune entre tous trois. Cependant ne croyant pas à propos de demeurer plus long-temps dans le silence : « Je n'ai pas l'honneur , Madame , » (lui répondis-je) de vous être quelque chose de si » près , que ce que vous dites ; mais je me sens en » récompense des sentimens plus tendres , qu'il ne

» me feroit permis d'avoir , si je possédois l'avantage
 » dont vous parlez. Je sçais bien , (continuai-je)
 » que ce que je vous dis s'est fait sans enchantement,
 » & qu'il n'y a rien de si naturel , que d'aimer ce
 » qui est aimable. Mais je ne puis vous rendre rai-
 » son sur le prodige que vous voyez : il m'étonne
 » aussi-bien que vous ; & je n'eusse jamais cru que la
 » nature eût pris plaisir à former quelque chose d'aussi
 » ressemblant , que ce qui paroît maintenant devant
 » mes yeux. » Mon aimable inconnue ne me répon-
 dit rien ; & tout ce qu'il y avoit de gens dans l'assem-
 blée ayant sçu ce qui se passoit , l'on fit cesser le
 bal , & chacun voulut avoir sa part d'une aventure
 si extraordinaire.

Nous fûmes ainsi accablés d'une infinité de per-
 sonnes , qui m'empêcherent d'en dire davantage à
 ma nouvelle Maitresse. Mais si leur curiosité me fut
 nuisible d'un côté , elle me servit en quelque façon
 d'un autre : il y en eut un qui m'apprit le nom de
 mon inconnue , & quelle elle étoit. Je sçus en-
 fin que j'aimois une fille de qualité de Picardie ,
 qui n'avoit plus que sa mere : que celle qui me ressem-
 bloit étoit sa sœur , & qu'elles avoient toutes deux
 autant de vertu que de beauté. Je le crus d'autant
 plus facilement , que je me sentoís déjà porté à ai-
 mer l'une , & à estimer l'autre. Je me retirai chez
 moi après les avoir vu monter dans leur carrosse , &
 je passai la nuit sans dormir. Le jour me tarda beau-

coup à venir , quoiqu'il fût déjà bien tard quand je m'étois couché ; mais je ne le vis pas plutôt paroître , que sans faire réflexion que j'allois incommoder ma mere , je courus à son appartement pour la réveiller , & pour lui dire ce qui m'étoit arrivé. Il est vrai néanmoins que je lui cachai mon amour , & que je me contentai de lui apprendre l'autre accident qui étoit beaucoup plus surprenant que le premier , & incomparablement plus difficile à croire. Elle ne voulut pas aussi ajouter foi à mes paroles ; & son incrédulité me donnant lieu de lui assurer la chose par quelques sermens qui ne m'étoient pas ordinaires , je lui inspirai la curiosité de vouloir s'en éclaircir elle-même. Je la priai enfin de se satisfaire , & c'étoit tout ce que je souhaitois , puisque j'étois sûr après cela de m'introduire facilement chez ma Maitresse. Elle parla dès le jour même de ce que je viens de vous dire à quelques-unes de ses amies ; & il y en eut une qui s'offrit de la mener chez Madame de Freneuse (c'est ainsi que s'appelloit la mere de ces deux filles.) Ma mere la prit aussi-tôt au mot , elle me mit de la partie ; & cette amie qui nous conduisoit , ne m'eut pas plutôt vu , qu'après avoir été dans un étonnement prodigieux , elle tomba d'accord qu'il n'y avoit rien au monde de si ressemblant que la seconde fille de Madame de Freneuse , & moi. Nous fîmes cette visite ensemble , & il n'est pas nécessaire de vous dire quelle fut la surprise de ma mere , quand elle vit la vérité

de ce que je lui avois dit , ni ce que devint aussi Madame de Freneuse , quand elle m'eut bien examiné. Cependant je n'eus pas tout le temps que j'eusse bien voulu avoir pour entretenir ma Maitresse , & il me fallut contenter de ce que mes regards lui purent dire de ma passion.

Madame de Freneuse rendit à quelques jours de-là la visite que ma mere lui avoit faite , & je fus assez heureux de me rencontrer au logis. J'y eus une assez longue conversation avec son aînée , qui s'appelloit Mademoiselle de Noncourt ; mais j'en sortis avec très-peu de satisfaction. Elle m'avoua de bonne foi qu'elle avoit des engagemens avec un jeune Gentilhomme de la Province , qui avoit surpris toute sa tendresse , & qui l'empêchoit de pouvoir répondre à mes honnêtetés , comme elle eût bien souhaité. Cet aveu pensa me faire mourir de douleur , quelque soin que je prisse de me contraindre à cause de sa mere , & de la mienne , qui étoient dans la même chambre. Elle fit ce qu'elle put pour me consoler , & me conseilla même de me radoucir auprès de sa sœur , qui ayant le cœur vuide de toute affection , seroit en état de reconnoître celle que je pouvois avoir pour elle. Mais ces sortes de conseils se donnent bien plus aisément qu'ils ne se prennent. Je refusai aussi de le suivre , & ne trouvant rien d'aimable , que ce que j'avois devant mes yeux , je méprisai hautement les charmes de Madame sa sœur , & fis connoître à ma Maitresse ,

III. ALIX DE FRANCE.

que rien au monde n'étoit capable de m'attendrir. Je lui fis ensuite mille tendres reproches de sa dureté ; mais comme je vis que tout cela m'étoit inutile , je me retirai doucement , de peur de donner à connoître ma foiblesse à ceux à qui je la voulois cacher.

Il est difficile , Seigneur , d'exprimer ce que me fit ressentir mon affliction pendant la nuit qui suivit cette malheureuse journée , & la moindre résolution que je pris , fut de me venger de cet heureux rival , qui triomphoit si pleinement d'un cœur , que je m'imaginois n'être du qu'à moi , & que je croyois mériter seul par une passion toute extraordinaire. J'avois sçu de Madame de Noncourt , que la personne qu'elle considéroit devoit arriver bientôt à Paris , je résolus de l'y attendre pour me battre avec lui , & faire voir à mon ingrate Maitresse , que si je n'étois pas digne à ses yeux d'être aimé , j'étois du moins propre à me faire craindre. Je ne voulus pas néanmoins avoir rien à me reprocher ; & avant que d'en venir aux dernières extrémités , je fus bien-aïse de parler encore à Madame de Noncourt , & de tenter si je ne pourrois point chasser de son cœur celui qu'elle m'avoit dit y avoir placé si avant. Je la fus voir deux ou trois fois pour cela , mais ce fut inutilement ; & tout ce que j'en tirai , que je pusse expliquer à mon avantage , fut qu'elle n'étoit plus maitresse de son cœur , & que sans la préoccupation où elle étoit , elle se sentoit assez disposée à avoir de l'estime pour moi , pour croire
que

que sans cela , elle auroit eu de la reconnoissance de celle que je témoignois avoir pour elle.

J'étois trop amoureux pour me contenter de cette honnêteté, & je persistai dans la résolution, Seigneur, que j'avois prise de me battre contre mon heureux rival. Cependant il s'étoit formé un grand commerce d'amitié entre Madame de Freneuse & ma mere; elles se voyoient assez souvent, mais je n'avois pas le plaisir de voir qu'elle amenât avec elle Madame de Noncourt. Cette aimable fille s'abstenoit autant qu'elle pouvoit de venir au logis, & il n'y avoit que sa sœur qui ne manquoit jamais d'y suivre sa mere. Elle n'avoit pas assurément tant de beauté que son aînée, mais elle avoit plus de douceur; & sans la malheureuse passion qui m'attachoit à Madame de Noncourt, elle avoit assez de charmes pour faire la conquête d'un cœur plus rebelle que le mien. Chacun disoit que nous étions nés l'un pour l'autre, & que la nature n'avoit point mis tant de ressemblance entre deux personnes, sans former entre elles une sympathie qui devoit les unir. Je ne prenois point de plaisir à entendre ce discours, & j'eusse bien mieux aimé qu'on me l'eût fait sur le chapitre de l'aînée. Cependant Madame de Blainville (c'est ainsi que s'appelloit la sœur de ma Maitresse) étoit bien éloignée de mes sentimens, & je commençois à faire sur son cœur, ce que sa sœur avoit fait sur le mien. Je m'en fusse bien apperçu dans les conversations

*

K

que nous avions quelquefois ensemble , si j'eusse eu l'esprit en repos ; mais je n'étois pas en état de faire réflexion à autre chose qu'à mon amour , & ma passion me fermoit entierement les yeux à tout autre mérite , qu'à celui que j'avois reconnu en Madame de Noncourt.

Je demeurai donc sourd au langage secret de sa sœur , & n'y répondois que d'une maniere si peu reconnoissante , que je méritois sans doute qu'elle me haït , autant qu'elle m'aimoit. Mais l'amour tyrannise jusques à nos volontés , quand il s'est une fois emparé de notre cœur , & celui de Blainville commençoit à être trop préoccupé en ma faveur , pour pouvoir faire tout ce qu'elle eût bien voulu. Pendant qu'elle se trouvoit ainsi exposée à souffrir les rigueurs que l'on ressent dans un amour méprisé , je n'étois guère plus en repos. La cruauté de Madame de Noncourt me revenoit à tout moment à la mémoire ; & je n'étois pas enfin plus heureux auprès d'elle , que Madame de Blainville l'étoit auprès de moi. La seule différence qu'il y avoit entre notre fortune , c'est qu'elle pouvoit encore se flater que je n'avois pas entendu ce qu'elle avoit à m'apprendre , & que c'étoit peut-être ce qui m'empêchoit de lui répondre conformément à ses intentions , au lieu que je n'avois pas la même chose à me dire à l'égard de Madame de Noncourt, puisque la déclaration que je lui avois faite , & qui avoit été suivie de ses refus , ne me laissoit plus de lieu de douter de mon malheur,

Je commençai enfin à devenir plus mélancolique que je n'étois à l'ordinaire ; & mon teint qui avoit coutume d'être vermeil , se ressentit bientôt du chagrin qu'il y avoit dans mon âme : la paleur de mon visage fut cause qu'il parut pendant quelques jours moins de ressemblance entre Blainville & moi ; mais elle devint bientôt au même état , & nous fûmes enfin si semblables , que quand la fantaisie nous prenoit de nous habiller l'un comme l'autre , il n'y avoit personne , quelque familiarité qu'il eût avec nous , qui nous pût distinguer sans s'exposer à se méprendre. Nos déplaisirs ne nous empêchoient pas cependant d'aller quelquefois au bal : un jour que nous y étions tous deux avec les mêmes habits que nous avions la première fois que nous nous étions vus , je me retirai seul à l'écart dans un coin où me trouvant beaucoup de chaleur , j'ôtai mon masque pour prendre un peu d'air. Je me mis ensuite à rêver à l'état de mes affaires ; & j'étois au plus fort de mes réflexions , lorsqu'une Dame que je connoissois de vue , & que je sçavois être des bonnes amies de Madame de Blainville m'y vint aborder. Elle me prit d'abord la main ; & après m'avoir embrassé tendrement : « Ma chère » fille (me dit-elle) votre mal me fait autant de peine qu'à vous-même ; mais encore ne devez-vous » pas perdre courage ? on n'est peut-être point si » cruel que vous vous l'imaginez ; & la nature qui » vous a rendus si semblables en toutes choses , ne

» peut pas avoir mis tant de différence entre vos
 » cœurs , que l'un soit tout sauvage , pendant que
 » l'autre est tout rempli de tendresse ».

Ces paroles , Seigneur , me firent bien voir que cette Dame me prenoit pour Madame de Blainville ; & elles m'apprirent encore que j'étois aimé de cette aimable fille. Tout autre que moi se seroit consolé en même temps de l'indifférence de Madame de Noncourt ; mais bien loin de me faire une bonne fortune de cette aventure , peu s'en fallut que je ne découvrisse à cette Dame les véritables sentimens de mon cœur , & combien j'étois éloigné de recevoir d'autre impression que celle qui agissoit si puissamment sur mon ame. Je ne voulus pas néanmoins lui donner tant de mortification ; je suivis au contraire la conversation qu'elle avoit commencée , mais d'une manière fort retenue , & telle enfin que je m'imaginois que pouvoit pratiquer Madame de Blainville elle-même , quand elle se mettoit à parler de moi. Cette Dame ne soupçonna donc aucune chose de ce qui se passoit , & demeura encore quelque temps avec moi , sans s'appercevoir qu'elle se fût méprise : ce qu'elle me fit juger par le discours qu'elle me tint en me quittant ; car elle me dit avec une cordialité merveilleuse , qu'elle me souhaitoit une meilleure fortune , & qu'elle s'y emploieroit toujours de tout son cœur : elle se fourra ensuite dans la presse ; mais elle n'eut pas marché quatre ou cinq pas , qu'elle trouva la vérité-

ble de Blainville qui voulut l'embrasser : celle-ci crut aussi-tôt que c'étoit moi qui, voulant profiter de la ressemblance que j'avois avec son amie , cherchois à l'abuser. Elle se retira deux pas en arriere ; & ayant surpris Madame de Blainville par son action : « Com-
 » ment , Madame (lui dit cette agréable fille) ne
 » me reconnoissez-vous pas ? & est-ce ainsi que vous
 » fuyez les gens à qui vous faites mille caresses en
 » d'autres rencontres » ?

Ces paroles qui eussent été capables de détromper une personne qui n'eût point été aussi prévenue que l'étoit cette Dame, ne firent pas grand effet sur l'esprit de celle-ci : elle demeura toujours persuadée que c'étoit moi qu'elle avoit toujours devant les yeux ; & après avoir traité la chose de raillerie : « Vous n'a-
 » vez pas trouvé votre dupe (lui dit-elle) & la ressem-
 » blance que vous avez avec mon amie , & qui sur-
 » prend tant de monde , ne me troublera pas assez
 » pour me faire croire que ce soit à elle à qui je par-
 » le maintenant. Vous prenez ici fort mal votre
 » temps (continua-t-elle) je ne fais que de la quit-
 » ter ; & si vous voulez que je vous mene à l'endroit
 » où elle est , vous n'avez qu'à me suivre , & je vous
 » satisferai bientôt ».

Ce discours pensa faire mourir de rire Madame de Blainville , quoiqu'elle en eût peu d'envie ; mais tout cela ne servit de rien à desabuser son amie qui étoit toujours prévenue qu'elle ne se trompoit pas,

En effet elle étoit tellement entêtée de son opinion, qu'elle n'en fût jamais revenue, si Blainville ne lui eût dit mille particularités qu'elles avoient ensemble, & que je ne pouvois sçavoir : cela lui fit comprendre dans ce moment que c'étoit elle effectivement à qui elle parloit; & après avoir reconnu qu'elle avoit été capable de se laisser tromper comme les autres, elle fit réflexion sur la conversation qu'elle avoit eue avec moi, & sur la faute qu'elle avoit faite de me reveler le secret de son amie. Elle en parla à Madame de Blainville; & cette belle fille qui eût bien voulu que j'eusse été le premier à l'entretenir d'amour, fut inconsolable que l'on m'eût appris ce qu'elle avoit sur le cœur: elle eut peur encore que je ne la soupçonnasse d'intelligence avec cette Dame, & que je n'eusse la pensée que ce fût un jeu concerté entr'elles, pour me faire connoître quels étoient ses sentimens. Cette Dame demanda pardon à Blainville de l'indiscrétion qu'elle avoit eue, & tâcha de l'en consoler, en lui faisant comprendre que la bétise qu'elle avoit faite, ne lui seroit point si préjudiciable qu'elle pensoit, puisqu'elle m'obligeroit à me déclarer s'il étoit vrai que je me sentisse quelque chose pour elle.

Cette raison qui étoit assez plausible, soulagea Blainville en quelque façon de ses inquiétudes: elle ne parut plus si alarmée qu'elle l'étoit un moment auparavant; & elle attendit plus en repos ce que le destin

voudroit décider de sa fortune ; mais il avoit mis de si grands obstacles à son bonheur , que la connoissance que l'on m'avoit donnée de son amour , ne produisoit pas ce qui eût été à souhaiter pour sa satisfaction & pour la mienne ; je m'en trouvois au contraire extrêmement fatigué : car quoique je me fusse déjà bien défié de ses sentimens , & que par conséquent je n'eusse pas lieu d'en être fort surpris , je ne m'étois pas néanmoins préparé au trouble que cette nouvelle avoit jetté dans mon cœur. En effet je ne pus envisager la conformité qu'il y avoit entre la fortune de Madame de Blainville & la mienne , sans sentir de nouvelles peines. Cet objet me donna une idée plus vive de mes malheurs ; & j'en fus tellement attendri , que je n'eus plus de repos.

Cependant je ne laissois pas de chercher toujours les occasions de voir Madame de Noncourt ; mais elle m'évitoit avec autant de soin que j'en prenois à la chercher ; & quand elle ne pouvoit se défendre honnêtement de me parler , elle le faisoit avec tant de froideur , qu'il eût fallu que j'eusse perdu toute connoissance pour espérer encore quelque chose auprès d'elle. Ce procédé me mit dans un étrange desespoir , & vous jugez bien , Seigneur , qu'il aida extrêmement à me confirmer dans la résolution que j'avois prise de me battre contre cet heureux rival ; il vint à Paris à propos pour ma satisfaction & pour son malheur : car il y étoit à peine arrivé , que je l'informai

de mon dessein par un billet qui lui apprenoit l'endroit où j'espérois le voir l'épée à la main. Comme c'étoit un brave homme, il ne s'y fit pas attendre long-temps; & nous nous mîmes aussi-tôt en état de nous arracher la vie l'un à l'autre : mais notre combat ne fut pas long; & nous ne fûmes pas plutôt en présence, que le sort des armes, qui est journalier, se déclarant contre lui, je le perçai d'un coup qui le fit tomber mort à mes pieds.

Ce triste spectacle que j'avois devant mes yeux, m'eût assurément touché dans un autre temps; & je n'eusse pu faire réflexion sur la fortune de ce malheureux, sans donner quelques larmes à sa disgrâce; ma passion qui m'avoit fait quereller un homme injustement, me ferma encore les yeux sur le repentir que je devois avoir de mon procédé : je n'entrai dans aucune considération que dans celle de mon amour, & regardai son malheur comme une chose qu'il s'étoit attiré lui-même, & dont j'avois lieu de le punir. Ce fut-là, Seigneur, mon premier aveuglement, & dont je mérite d'être blâmé de toute la terre : mais ce que je fis ensuite vous va encore mieux persuader de la grandeur de ma folie, & du peu de raisonnement qu'elle me laissa.

Après cette malheureuse action dont je viens de vous entretenir, un autre que moi auroit songé à prendre la fuite; & il est sûr que le soin de sa vie l'auroit emporté sur la violence de son amour; mais

la mienne fut trop forte pour me laisser l'usage de la raison. Je voulus insulter à ma Maitresse , après avoir triomphé de mon rival ; & étant donc remonté dans mon carrosse aussi froidement que si je n'eusse eu rien à me reprocher , je m'en allai chez Madame de Noncourt ; je trouvai qu'elle étoit à la Messe , & je montai dans sa chambre pour l'y attendre ; j'y rencontrai Madame de Blainville que j'eusse été bien aise de ne point voir. Elle me reçut fort obligeamment ; mais le souvenir de ma méchante action , qui commençoit enfin à me troubler , ne me laissant pas toute la tranquillité d'un homme qui se sent la conscience nette , je reçus ses honnêtetés tout d'un autre air que je n'eusse fait dans un autre temps. Elle s'aperçut bientôt que j'étois tout autre que je n'avois accoutumé. « Qu'avez-vous (me dit-elle) qui puisse » vous mettre en l'état où vous êtes ; & que peut-il » vous être arrivé qui vous change si fort , que vous » en êtes méconnoissable » ?

Je n'avois pas dessein de cacher ce que je venois de faire ; & je n'avois voulu voir Madame de Noncourt , que pour lui reprocher sa cruauté ; & le funeste état où je prévoyois que j'allois être dans peu de jours par le desespoir qu'elle m'avoit causé. Je résolus donc de me découvrir à Madame de Blainville ; & prenant la parole : « Vous voyez, Madame (lui dis-je) devant vos » yeux un homme qui n'a pas long-temps à vivre ; je » dois mourir bientôt par les mains de Madame vo-

*

L

» tre sœur, ou par celles d'un bourreau; je viens de tuer
 » son Amant. Ce trop heureux rival en étoit aimé;
 » & je n'ai pu souffrir qu'elle eût de la considération
 » pour un autre que pour moi, puisque je ne pou-
 » vois avoir de l'estime pour une autre que pour elle».

Ce discours ne pouvoit qu'affliger extrêmement
 Madame de Blainville; elle demeura d'abord toute
 interdite, & tomba bientôt dans une espece d'éva-
 nouissement, dont je ne la fis revenir qu'à force de
 lui jeter de l'eau sur le visage. Elle ouvrit enfin les
 yeux; & les tournant vers moi de la maniere du mon-
 de la plus touchante: « Où viens-tu, malheureux
 » (me dit-elle) chercher un asyle, & peux-tu espé-
 » rer qu'on te le donne en un endroit où tu offenses
 » si cruellement tout le monde? « Je ne viens point
 » ici, Madame(lui répondis-je aussi-tôt) chercher à
 » conserver ma vie; un Amant qui n'a plus rien à
 » espérer, est toujours prêt à se sacrifier lui-même.
 » Vous ne me voyez aussi devant vous que pour pré-
 » senter à Madame votre sœur le même fer qui a
 » donné la mort à son Amant, afin que le plon-
 » geant elle-même dans mon sein, elle trouve une
 » satisfaction certaine dans sa vengeance, qu'elle ne
 » rencontreroit peut-être pas, si je venois à périr
 » par la main d'un bourreau. « Ah cruel (me ré-
 » (pondit cette aimable personne) tu mériterois
 » bien qu'il t'arrivât ce que tu dis; mais enfin je ne
 » sçais pourquoi je me sens d'autres sentimens que

» ceux que tu sembles t'attirer. Je ne puis consentir
 » qu'on te punisse, quoique tu sois coupable ; & je
 » voudrois que le seul remors de ta conscience fût
 » le seul supplice qui fût préparé à ton crime. Fuis
 » loin d'ici (continua-t-elle) de peur qu'on ne te
 » surprenne, & que ma sœur n'ait pas tant de faci-
 » lité à oublier ta faute que j'en ai à te la pardon-
 » ner. « Non, Madame (lui dis-je) ce n'est pas mon
 » dessein de m'éloigner : je vous suis cependant bien
 » obligé de vos bontés ; mais je me trouve hors d'é-
 » tat d'en profiter. Un malheureux qui n'a plus d'es-
 » pérance, quitte facilement le soin de conserver sa
 » vie ; & peut-il trouver une meilleure occasion de
 » la perdre, que celle qui doit prouver à sa Maitresse
 » que c'est pour elle seule qu'il abandonne le desir de
 » la conserver » ?

Ce discours fit un grand effet sur l'ame de Madame
 de Blainville. Je lui vis tout d'un coup les larmes aux
 yeux ; & ne pouvant plus cacher ce qu'elle se sentoit
 pour moi : « Tu connois, trop ingrat (me dit-elle)
 » ce qui se passe dans mon cœur, pour te déguiser
 » plus long-temps ce que je pense, Aussi-bien ce que
 » mon ame t'a revelé, ne me permet plus d'user de
 » finesse avec toi. Oui, je veux bien t'avouer moi-
 » même (continua-t-elle) quelle est ma foiblesse :
 » je t'aime de la même force que tu aimes ma sœur ;
 » je te trouve insensible à ma passion, aussi-bien que
 » tu la trouves insensible à la tienne ; mais si la de-

» stinée veut que tu n'ayes aucune considération pour
 » moi, pendant que j'ai pour toi quelque chose de si par-
 » ticulier dans le cœur, aye du moins quelque égard
 » à la dernière prière que je te ferai peut-être de ma
 » vie ; conserve tes jours pour l'amour de moi ; &
 » songe que tu ne saurois exposer ta vie, sans met-
 » tre la mienne en danger : c'est la seule chose que
 » je te demande aujourd'hui, & que tu fasses réfle-
 » xion que ma mort suivroit de près le coup fata-
 » l qui te mettroit au tombeau ».

Je vous avoue, Seigneur, que je me sentis touché
 de ces paroles ; les larmes qui coulerent en même
 temps de mes yeux, firent voir aussi que je n'y étois
 pas insensible ; mais ne voulant point survivre à tant
 de malheurs : « Madame (lui dis-je) je suis au de-
 » sespoir de ne vous pouvoir accorder ce que vous me
 » demandez. Ma mort est résolue ; il est juste aussi-
 » bien que je meure par plus d'une raison ; j'aime Ma-
 » dame votre sœur, sans espérance d'en être aimé ; je
 » viens encore de m'attirer son aversion par la mort
 » que j'ai donnée à son Amant ; vous avez enfin des
 » bontés pour moi que je ne me sens point en état de
 » reconnoître. Tous ces crimes (repris-je) chacun
 » en particulier, méritent une extrême punition. Je
 » ne suis point d'humeur aussi à vouloir l'éviter, &
 » à me soustraire à une juste vengeance que Madame
 » votre sœur & vous, avez droit de prendre contre
 » moi, puisque je vous ai offensé toutes deux aussi

» cruellement l'une que l'autre. « Hé bien , barbare
 » (me répondit-elle en même temps) mets donc le
 » comble à tes cruautés , si c'est ton dessein de mou-
 » rir , achève de me percer le cœur avec ton épée ,
 » plutôt que de me refuser ce que je te demande :
 » j'ai lieu du moins d'espérer que tu m'accorderas
 » cette dernière grâce ; & tout homme qui peut voir
 » un amour comme le mien , sans s'en trouver at-
 » tendri , peut bien encore avoir la cruauté de trem-
 » per sa main dans le sang d'une malheureuse qui
 » n'auroit rien à se reprocher , si elle n'avoit jamais
 » cru que tu avois du mérite » .

Pendant que Blainville disputoit ainsi obligeamment
 pour me porter à conserver ma vie, Madame de Non-
 court entra dans la chambre où nous étions. Il m'est
 difficile , Seigneur , de vous dire laquelle parut la plus
 surprise des deux dans ce moment ; l'ainée se trouva
 toute étonnée de voir les larmes aux yeux à sa ca-
 dette , dont elle ne pouvoit deviner la cause ; & cel-
 le-ci étoit dans un tremblement épouvantable que je
 n'effectuasse la résolution que j'avois faite de mourir ,
 avant qu'elle eût le temps de m'en détourner. Nous
 étions donc tous trois dans un grand silence ; mais
 enfin m'ennuyant de le garder : « Vous voyez , Ma-
 » dame (dis-je en m'adressant à Madame de Non-
 » court) le desordre que vous causez ; & sans qu'il
 » soit nécessaire de m'expliquer davantage , appre-
 » nez seulement qu'un Amant jaloux est à craindre ;

» mon heureux rival vous en diroit bien des nouvel-
 » les , s'il pouvoit revenir de l'autre monde où je
 » viens de l'envoyer. Je n'ai pu éprouver vos mépris
 » sans l'en rendre responsable ; & c'est sur lui qu'est
 » tombé mon ressentiment ; je viens enfin de me
 » faire raison des mauvaises heures qu'il m'a fait
 » passer jusqu'ici ; j'ai satisfait à ce que je me devois ;
 » c'est à vous maintenant à écouter ce que vous dit
 » votre devoir , & à vous résoudre de vous venger
 » vous-même par vos mains , ou à laisser agir le
 » cours de la Justice qui dérobera plus de la moitié
 » de votre vengeance par le long temps qu'elle sera
 » à instruire mon procès , & à me faire recevoir une
 » punition que vous pouvez me donner dès à pré-
 » sent ». Je lui présentai mon épée en achevant ces
 paroles ; & je voulois la prier de s'en servir pour ven-
 ger la mort de son Amant ; mais elle n'étoit guères
 en état de me faire du mal ; & elle n'avoit pas plu-
 tôt entendu parler de ce qui étoit arrivé , qu'elle s'é-
 toit évanouie. Je me tournai aussi-tôt du côté de Ma-
 dame de Blainville , pour lui demander la même gra-
 ce dont j'avois voulu prier sa sœur ; mais les bontés
 qu'elle avoit pour moi , ne lui avoient pas laissé plus
 de force qu'à l'autre ; & comme elle m'aimoit aussi
 tendrement que Madame de Noncourt avoit pu aimer
 celui que j'avois tué , & qu'elle croyoit ma mort iné-
 vitable après m'être découvert moi-même , elle étoit
 tombée dans un pareil évanouissement que celui où

étoit sa sœur. Elles étoient ainsi toutes deux sans donner aucune apparence de vie , & moi dans un tel embarras , qu'il m'est impossible de le représenter.

Cependant ce que je voyois là devant mes yeux , augmenta encore mon desespoir ; & je ne sçai à quoi il tint que je n'exécutasse moi-même les funestes résolutions que j'avois prises. Je me tournois tantôt du côté de Madame de Noncourt , & tantôt de celui de Madame de Blanville , pour voir si elles ne revenoient point de leur évanouissement ; mais elles étoient toujours au même état ; & leur douleur , qui ne devoit pas finir si-tôt , les y eût encore sans doute retenues plus long-temps , si Madame de Freneuse n'eût monté à leur chambre. On venoit de lui apprendre la mort de mon rival ; & me trouvant encore l'épée à la main , le visage égaré , & ses filles dans la posture que je viens de vous dire , elle crut facilement qu'étant accoutumé au meurtre , je venois de les égorger. Elle fit un cri épouvantable ; & j'entendis bien qu'elle avoit parlé de traître & d'assassin : ce fut-là tout ce qu'elle eut le temps de prononcer dans sa frayeur ; car elle ne lui permit pas de demeurer plus d'un moment dans l'endroit où elle m'avoit surpris dans la posture que je viens de dire. Elle s'enfuit aussi-tôt de la chambre ; & après en avoir tiré la porte sur elle , qu'elle ferma à la clef , j'entendis bien qu'elle faisoit grand bruit dans sa maison , & qu'elle appelloit au secours. Ses filles revin-

rent de leur évanouissement au vacarme qu'elle faisoit ; mais leur douleur les occupoit tellement , qu'elles n'eurent pas la curiosité de me demander ce qui étoit arrivé. Je les regardois cependant l'une après l'autre sans rien dire, & je les invitois secrètement de prévenir par ma mort le funeste état où j'allois être réduit, si je venois à tomber entre les mains de la Justice. Je me dispoisois enfin à les en prier , quand un exempt & quelques archers , que Madame de Freneuse avoit envoyé chercher , entrèrent dans la chambre. Madame de Noncourt me parut indifférente à cette vue ; mais Madame de Blainville ne les eut pas plutôt apperçus , qu'elle demeura sans aucun sentiment ; il pensa encore arriver la même chose à la mere , quand elle vit ses filles sur pied , & qu'elle reconnut qu'elle s'étoit trompée dans la pensée qu'elle avoit eue de moi. Elle voulut renvoyer l'exempt qu'elle n'avoit fait venir que pour tirer vengeance d'un meurtre dont elle étoit desabusée ; mais comme elle l'avoit aussi instruit que j'avois tué l'Amant de sa fille, & que ces sortes de gens ne quittent jamais leur prise, il m'arrêta , & me conduisit dans une étroite prison où je commençai à songer sérieusement à ma conscience.

Je vous avoue , Seigneur , que je m'étois fait jusques-là un plaisir de mourir , & que j'avois regardé la fin de ma vie comme un port assuré pour me mettre à l'abri de mes malheurs. Mais enfin on ne fait ces sortes de réflexions , que quand on se croit fort

éloigné de la mort ; & je conviens de bonne foi que l'on change bien de sentiment , quand on s'imagine qu'on ne peut plus l'éviter. Je commençai donc à en regarder toutes les approches avec appréhension ; & mon amour qui m'avoit réduit en l'état où j'étois , ne me parut plus aussi agréable , qu'il m'avoit paru auparavant. Je ne pouvois néanmoins me repentir d'avoir aimé Madame de Noncourt ; mais j'eusse bien voulu que la passion que j'avois pour elle , ne m'eût pas porté à d'aussi grandes extrémités que celles où j'en étois venu.

Cependant on instruisoit mon procès ; & vous pouvez bien juger , Seigneur , que les informations ne m'étoient pas favorables ; & mon action qui étoit entièrement opposée aux loix divines & humaines , ne pouvoit être punie moins rigoureusement que par la mort. Madame de Blainville en fut bientôt avertie ; elle voulut prévenir un coup si funeste à son amour ; & sans faire réflexion sur ce qu'on en pourroit dire dans le monde , elle vint me trouver en prison pour exécuter le dessein le plus généreux dont une fille puisse être capable. Il n'y eut rien d'égal à la surprise où je me trouvai à cette vue ; mais , Seigneur , j'eus lieu de l'être davantage par le discours qu'elle me tint. « Je vous aime , Quincy (me-dit-elle) & je ne » vous l'ai déjà que trop témoigné pour en douter : » il me reste cependant encore bien des choses à » vous dire ; & je veux vous faire comprendre , si

» je vis encore quelque temps , jusqu'où va ma
 » tendresse ; je viens ici du moins tout exprès pour
 » vous en informer & pour vous dire que vous ne
 » sçauriez perdre la vie sans que je meure de dou-
 » leur. Voyez après cela (continua cette aimable fil-
 » le) si vous ne devez pas être bien aise de vous ser-
 » vir du remede que je vous apporte pour vous ga-
 » rantir du péril : vous ne voudriez pas apparem-
 » ment être cause de ma mort ; & ce seroit un re-
 » proche que tout le monde feroit à votre mémoire ».

Ces paroles , je vous l'avoue , firent une grande
 impression sur moi ; & je me voulus beaucoup de mal
 de ne pouvoir aimer une personne qui étoit si géné-
 reuse & si digne d'être aimée : mais je reconnus en-
 core bien mieux la grandeur de son ame & la violence
 de son amour par ce qu'elle me dit ensuite. « Il faut,
 » (reprit cette généreuse fille) que je vous donne
 » maintenant mes habits , & que je prenne les vô-
 » tres ; vous pourrez vous sauver par ce moyen ; &
 » avec la ressemblance que j'ai avec vous , on ne
 » vous examinera pas en sortant d'ici , quand on me
 » verra occuper votre place. Vous n'avez rien à
 » craindre (continua-t-elle) de ma tromperie ; &
 » quand vous seriez reconnu , le pis qu'il vous pour-
 » roit arriver , seroit d'être toujours au même état
 » que vous êtes à présent ».

Après quelques momens que j'employai à admirer
 tant d'amour : « Quoi , Madame (lui répondis-je)

» avez-vous assez méchante opinion de moi pour me
» croire capable de recevoir les offres que vous me
» faites ; & un homme seroit-il assez lâche de songer
» à conserver ses jours aux dépens d'une si belle vie ?
Je sentis en même temps que je prononçois ces pa-
roles , ce je ne sçais quoi qui s'empare d'un cœur ,
quand il commence à devenir amoureux ; & soit que
ce fût déjà un effet de l'amour que je me sentois pour
cette aimable fille , ou que j'entraisse dans l'obliga-
tion que je lui devois pour ce qu'elle venoit de faire
pour moi , je commençai à la regarder tendrement.
« Ah , Madame (lui dis-je) que ne me laissez-vous
» mourir sans m'exposer encore à de plus grands
» malheurs que ceux qui m'ont accablé jusqu'ici ; &
» faut-il pour comble de mes peines , que je me voye
» réduit à devenir inconstant , ou à passer pour le
» plus ingrat de tous les hommes ? Mais enfin (con-
» tinuai-je) puisque je ne sçaurois éviter de tomber
» ou dans l'ingratitude ou dans la légèreté , j'aime
» mieux qu'on m'accuse d'avoir manqué à ce que je
» devois à mon amour , qu'à ce que mon honneur
» m'oblige. Aussi-bien trouvé-je en votre personne
» tout ce que j'ai vu dans celle de Madame votre
» sœur , & peut-être davantage. Oui , Madame ,
» c'est à ce coup que vous l'emportez sur elle ; je ne
» veux plus me souvenir des endroits par où elle
» avoit pu me toucher ; & je ne perdrai jamais le
» souvenir de ce que je vous dois , & de ce que vous
» avez de mérite ».

Ce discours ne fit pas sur Madame de Blainville tout l'effet qu'il y eût fait, si elle eût moins connu combien j'étois préoccupé en faveur de sa sœur; elle crut que l'honnêteté y avoit plus de part que l'amour; & elle appréhenda même que le desir de conserver mes jours, ne m'eût mis ces paroles à la bouche pour l'animer davantage à me rendre le service où elle s'étoit offerte en m'abordant. Mais elle me faisoit tort de faire ce jugement de moi; & quoique j'aye toujours beaucoup aimé la vie, je l'abandonnerois plutôt que de la conserver par une telle bassesse. Je reconnus aisément ce qui se passoit dans son ame; je voulus l'en defabufer; & reprenant la parole en même temps : « Ne croyez pas au moins, Madame, » (lui dis-je) que votre seule générosité vous ait attiré ce que vous venez d'entendre : j'avoue bien qu'elle y a contribué en quelque façon; mais enfin il y a des choses en vous plus touchantes mille fois que la grandeur de votre ame, à quoi un Amant se rend plus aisément : c'est ce qui m'oblige à l'heure qu'il est, de vous offrir le reste de ma vie, qui ne peut pas être bien longue dorénavant, puisque je souffrirois plutôt mille morts, que de me servir du moyen que vous me proposez pour conserver mes jours. Mais enfin, Madame, je n'ai qu'un seul regret en mourant; & si je vous avois aimée tout aussi tôt que vous l'avez mérité, je partirois de ce monde le plus content de tous

» les hommes. Vous devez me croire (continuai-je)
» d'autant plus facilement que je ne dois pas être
» soupçonné de mensonge présentement : on dissi-
» mule rarement quand on va mourir ; & nous
» voyons tous les jours que ceux qui ont le plus dé-
» guisé la vérité pendant leur vie , sont très-since-
» res , quand ils approchent de leur fin ».

Ces paroles ne déplurent point à Madame de Blainville. « Quoi , Quincy (me dit-elle) serois-je bien
» assez heureuse pour que vous eussiez les sentimens
» que vous venez de me témoigner ; & n'est-ce
» point un effet de la reconnoissance que vous vous
» croyez obligé d'avoir pour moi ? « Je conviens ,
» Madame (lui répondis-je en même temps) que je
» vous suis extrêmement redevable , & que je ne
» puis songer à ce que vous venez de m'offrir , sans
» me sentir pour vous des sentimens que je ne puis
» bien exprimer. Mais enfin ce que je viens de vous
» dire , part encore d'un mouvement bien plus ten-
» dre ; c'est votre seul mérite qui fait l'effet que vous
» voyez. Je commence enfin à y ouvrir les yeux ; &
» je ne comprends pas comment j'avois pu demeurer
» si long-temps dans l'aveuglement , & me laisser
» surprendre à d'autres charmes ». Je vous avoue ,
Seigneur , que je parlois sérieusement ; & Madame
de Blainville me paroissoit déjà si agréable , que j'a-
vois presque oublié sa sœur : il est aisé de persuader ,
quand on dit la vérité. Je n'eus donc pas beaucoup

de peine à lui faire croire les choses comme elles étoient ; & nous goûtâmes tous deux pendant quelques momens les douceurs que l'on ressent dans les assurances d'un amour réciproque.

Mais notre bonheur ne pouvoit pas être de longue durée ; & l'état où je me trouvois , étoit trop dangereux pour ne pas interrompre nos plaisirs ; nous nous le remîmes bientôt tous deux devant les yeux. Il est vrai que je n'y fis réflexion en mon particulier , que parce qu'il alloit rompre le cours d'une passion que je prevoys devoir aller bien loin , si on lui donnoit le temps de se perfectionner : mais il n'en fut pas de même de Madame de Blainville , & ses appréhensions partirent d'un mouvement bien plus tendre & bien plus généreux. Elle ne put se résoudre à me voir périr ; & comme je lui étois devenu encore plus cher que je n'étois auparavant , par la connoissance que je lui avois donnée de mes sentimens , elle recommença le discours qu'elle m'avoit tenu en arrivant à la prison. Je ne pus l'entendre sans l'admirer de nouveau ; & ce prodige d'amour me touchant aussi sensiblement qu'un homme est capable de l'être , je lui dis , ce me semble , tout ce qu'on peut dire dans une passion tendre , & qui est encore animée par une extrême reconnoissance. Mais après lui avoir assez bien marqué ce que je pensois là-dessus , je m'opposai à sa générosité , & je lui fis connoître qu'elle ne devoit pas s'attendre à me voir accepter les offes

qu'elle me faisoit. Elle eut recours en même temps à ses pleurs pour me mieux persuader ; mais voyant qu'elles étoient aussi inutiles que les paroles , elle s'abandonna à un furieux desespoir qui me fit trembler, quelque force d'esprit que je dussé avoir. « Voyez-
 » vous, Quincy (me dit-elle) vous venez de me
 » prouver par vos refus que vous n'avez cherché
 » qu'à m'abuser , quand vous m'avez dit quelque
 » chose d'une passion que vous ne sentez pas. Non
 » vous n'aimez que ma sœur ; c'est son indifférence
 » qui vous porte si résolument à mourir ; & vous
 » chercheriez à vous conserver mieux que vous ne
 » faites , si je vous étois aussi chère que vous me le
 » disiez il n'y a qu'un moment. Hé bien , cruel (con-
 » tinua-t-elle) il faut vouloir ce qui plaît à la desti-
 » née ; mais vous verrez bientôt que je méritois un
 » meilleur traitement que celui que vous me faites ».

Elle acheva ce discours avec un air qui me fit juger de la résolution qu'elle avoit prise ; mais elle ne demeura pas encore long-temps sans me la faire connoître plus particulièrement. « Ce n'étoit donc
 » pas assez (reprit-elle d'une manière qui sentoit la
 » désespérée) de m'inspirer un amour tendre & vio-
 » lent , & vous ne seriez pas satisfait , si vous ne
 » me portiez encore à toutes les extrémités qu'on
 » peut attendre d'une Amante sensible & méprisée.
 » Hé bien , ingrat , il faut vous contenter ; & si
 » c'est par la fin de ma vie que je dois entièrement

» assouvir votre cruauté, goûtez à longs traits le
 » douceurs que l'on sent de s'immoler une victime^s
 » & que ma mort vous apporte autant de plaisir que
 » votre insensibilité m'a causé de peines ». Elle tira
 un poignard de sa poche en achevant ces paroles ,
 & s'en seroit percé le cœur , si je ne lui eusse arrêté
 le bras , & empêché sa funeste résolution : mais le
 triste spectacle dont j'avois pensé être témoin , m'ôta
 bientôt toutes mes forces. Je tombai aux pieds de
 ma chere Blainville sans aucun sentiment , & la laissai
 en état de se faire tout le mal qu'elle eût voulu ,
 si elle eût continué dans son dessein ; mais l'évanouissement
 où j'étois , ne lui laissant pas lieu de douter
 qu'elle ne me touchât sensiblement , elle ne songea
 plus à mourir : elle appliqua au contraire tous ses
 soins à me faire revenir de l'état où j'étois ; j'ouvris
 enfin les yeux à force de remèdes ; & étant encore
 tout rempli du souvenir de son action : « Vous vou-
 » lez donc mourir , Madame (lui dis-je) parce que
 » je ne vous aime pas. Ah , cruelle (continuai-je
 » en soupirant) que ne connoissez-vous ce qui se pas-
 » se dans mon cœur , vous ne me feriez pas tant
 » d'injustice , & vous verriez au contraire que vous
 » avez lieu d'être contente des sentimens que j'ai
 » pour vous » ? Je n'eus pas la force d'en dire da-
 vantage ; & si je ne tombai pas tout-à-fait en foi-
 ble , je fus du moins en un état qui ne valoit gué-
 res mieux. Madame de Blainville fit encore ce qu'elle

put pour me faire revenir ; mais après en être venue à bout , elle me tourna de tant de façons , & me témoigna enfin si bien qu'elle étoit résolue de mourir , si je ne lui accorderois ce qu'elle me demandoit , que je me disposai à la satisfaire. Je me fis néanmoins mille reproches secrets de la laisser dans le péril , pendant que j'en allois sortir ; mais enfin je considérai qu'elle le vouloit , & que j'aurois de plus le moyen de reprendre ma véritable figure , si je voyois que mon affaire tournât mal , & qu'on condannât cette généreuse fille à perdre la tête pour moi. Nous changeâmes donc d'habit après qu'elle m'eût coëffé elle-même à peu près comme elle étoit , & ordonné d'aller prendre sa place chez sa mere ; nous nous fîmes un adieu bien triste que notre tendresse nous fit accompagner de beaucoup de larmes. Elle me recommanda en partant de lui être fidèle , & que l'occasion que j'allois avoir de parler à tous momens à sa sœur , ne me fît pas manquer à ce que je lui avois promis. Je lui confirmai par mille sermens ce que je lui avois dit de mon amour , & me retirai ensuite chez Madame de Freneuse , où tous les domestiques me prirent aisément pour la fille de la maison.

J'étois cependant dans une douleur extraordinaire , & ne pouvois faire réflexion sur ce qui venoit de m'arriver , sans me faire mille reproches de ce que j'avois été capable de souffrir. Ces mouvemens agirent puissamment dans mon ame pendant les trois

*

M.

ou quatre premiers jours que je me vis auprès de Madame de Noncourt : mais , Seigneur , qu'un homme a de foiblesse ! J'aurois juré en quittant Madame de Blainville , que je n'aurois pas seulement regardé la sœur ; je sentis néanmoins que je ne pouvois m'accoutumer à la voir de si près sans émotion ; je trouvais qu'elle étoit toute aussi charmante que je l'avois vue , je m'aperçus enfin que les blessures qu'elle m'avoit faites , commençoient à se rouvrir.

Je fis assurément ce que je devois en cette occasion ; j'appellai mon honneur à mon secours ; je me fis une image affreuse de l'ingratitude ; je me représentai encore ce que Madame de Blainville avoit de charmant ; & pour m'en faire un portrait digne de l'original , j'étais à mon imagination toutes les belles qualités de son ame , & ce qu'elle venoit de faire pour moi tout récemment. Je combattois ainsi contre Madame de Noncourt avec tous les avantages dont je pouvois me servir , & je me rendois enfin à ce qui étoit pour moi de plus honnête & de plus glorieux , lorsque cette aimable aînée vint m'attaquer avec des armes bien dangereuses qui pensèrent lui donner la victoire , & me faire publier entièrement ce que j'avois promis.

Un jour que nous étions seuls dans notre chambre , je m'aperçus que Madame de Noncourt avoit les larmes aux yeux ; je voulus en sçavoir la cause , & la lui demandai aussi-tôt. « Ah , ma chere sœur (me répondit-elle) que je suis à plaindre , & qu'il est

» dangereux de faire souvent des réflexions sur une
 » personne qui nous aime » ! Je crus aussi-tôt qu'elle
 me vouloit parler de son Amant que j'avois tué ; &
 étant bien aise de lui ôter de son imagination cette
 funeste idée qui ne pouvoit servir qu'à troubler son
 repos : « Il ne faut jamais songer , ma sœur (lui dis-
 » je) à ce qui n'est plus ; toutes vos peines ne sçau-
 » roient racheter la vie à celui que vous pleurez ; &
 » quand un mal est sans remede , la raison veut que
 » nous cherchions tous les moyens imaginables pour
 » nous en consoler. « Ah , ma sœur (repliqua au
 » même instant Madame de Noncourt) je tombe d'ac-
 » cord de ce que vous me dites ; mais mon mal est
 » tout autre que vous ne pensez ; & si vous sçaviez
 » quelle est mon infortune , vous seriez la premiere
 » à entrer dans les sentimens de desespoir où je me
 » vois. « Votre malheur est grand , ma sœur (lui ré-
 » pondis-je) & j'en conviens avec vous ; je ne pré-
 » tens pas aussi condamner entierement vos pleurs :
 » mais enfin , comme je vous ai déjà dit , rien ne
 » peut faire revenir les morts ; & quand vous vous
 » desespereriez , vous n'en seriez pas mieux , ni ce-
 » lui qui vous cause une si grande affliction. « Ah ,
 » ma sœur (me repliqua Madame de Noncourt) ne
 » me parlez point , je vous prie , d'un malheureux
 » qui n'est mort que pour m'avoir aimée ; vous ne
 » sçauriez m'en entretenir , que vous ne me donniez
 » de la confusion de ce qui se passe dans mon cœur ;

» & il faut que je sois la plus ingrate personne du
 » monde pour. . . ». Elle ne put achever ce qu'elle
 avoit envie de me dire ; & sa douleur interrompit
 le fil de son discours : les larmes sortirent ensuite
 en abondance de ses yeux ; & je demeurai beaucoup
 moins surpris de la voir dans une si grande tristesse ,
 que de ne rien comprendre à ce qu'elle m'avoit dit.
 J'étois assurément bien embarrassé comment je de-
 vois l'expliquer , quand elle reprit ainsi la parole :
 « Je vois bien , ma sœur , que vous vous donnez inu-
 » tilement de la peine à vouloir pénétrer mon secret ;
 » mais il m'est aisé de vous développer ce mystère :
 » apprenez en un mot que j'aime l'assassin de mon
 » Amant , & que le péril où il est , est tout ce qui
 » fait mes alarmes » ,

« Quoi , ma sœur (lui dis-je tout étonné) vous
 » aimeriez Quincy , lui pour qui vous ne vous sen-
 » tiez qu'une extrême indifférence , & que vos ri-
 » gueurs ont réduit dans l'état où il est aujourd'hui ? »
 « Oui , ma sœur (repliqua Madame de Noncourt)
 » je l'aime , & de plus je l'aime passionnément. C'est
 » lui qui est cause , comme je vous l'ai déjà dit , de
 » toute ma tristesse ; & je ne me puis dire que je se-
 » rai cause de sa mort , sans souffrir un tourment
 » plus cruel mille fois que celui qu'on lui peut faire
 » endurer. « Mais , ma sœur , (lui dis - je au-
 » si-tôt) qu'est devenue cette forte amitié que vous
 » aviez pour le défunt ; & que diroit-il , s'il voyoit de

» l'autre monde ce qui se passe dans celui-ci ? « Ah ,
» cruelle sœur (me répondit-elle) est-ce ainsi que.
» vous tâchez de me consoler ; & quand j'espère de
» vous voir me plaindre , faut il que vous insultiez à
» mon malheur ? « Mais , ma sœur (lui dis-je) ne
» dois-je pas vous remontrer ce qui me semble être
» de votre gloire , & ne devriez-vous pas me sça-
» voir bon gré de ce que je fais aujourd'hui ? N'avez-
» vous point de peine vous-même à vous trouver si
» différente de ce que vous étiez il y a quelques
» jours ; & que diriez-vous de moi , si je le souffrois.
» sans vous rien dire » ?

Je m'opposois ainsi , Seigneur , à ses sentimens ,
pour découvrir mieux quelle étoit sa passion , & s'il y
avoit quelque fondement à y faire ; mais je n'eus plus
lieu d'en douter un moment après par l'emportement
qu'elle me fit paroître. « Je vois bien , perfide sœur ,
» (me dit-elle) que vous n'avez pas pour moi au-
» tant de bonne foi que j'en ai pour vous ; je vous
» ai fait connoître ma foiblesse , & sans doute vous
» me cachez la vôtre. Oui je commence à pénétrer
» tous vos déguisemens ; & le desordre où je vous
» trouvai auprès de lui le jour qu'on l'arrêta , ne me
» marque que trop que vous êtes ma rivale. Mais
» préparez-vous (continua-t-elle) à éprouver mon
» juste ressentiment : vous ne triompherez pas ainsi
» d'un cœur qui m'a d'abord offert ses services , &
» que je suis en droit de prétendre par de meilleures

» raisons que celles que vous pouvez avoir de votre
» côté ».

Je vous avoue, Seigneur, que cette jalousie, qui eût fait rire tout autre que moi, attaquait puissamment ma raison; j'en pensai oublier tout ce que je devois à Madame de Blainville; & la déclaration que je venois d'entendre de la bouche de sa sœur, me sollicitant pour elle, je fus sur le point de lui dire qui j'étois, & combien je me trouvois sensible à sa tendresse: mais enfin un sentiment de gloire me fit rentrer en moi-même; & sans décider néanmoins pour qui des deux je devois me déclarer, je demeurai dans une incertitude terrible: enfin je fis des réflexions aussi cruelles que l'état où je me voyois, étoit embarrassant. Madame de Noncourt m'observoit cependant de son mieux, & le désordre où j'étois, la confirmant dans sa pensée, elle ne voulut pas me rien dire, & se tint en garde auprès de moi: nous vécûmes depuis assez froidement ensemble, & sans entrer jamais en conversation. Son dépit dont je connoissois la cause, renouvela toutes mes peines; je ne sçavois encore à qui des deux je devois me rendre; mais vous avouerois-je, Seigneur, quelle fut ma faiblesse; elle fut assez grande pour me déclarer en faveur de Madame de Noncourt, & pour oublier un moment ce que je devois à sa généreuse sœur. Je me laissai donc aller au doux penchant qui m'entraînoit vers cette aînée; & voulant lui faire connoître quels sen-

timens j'avois pour elle, je me défiai de ma langue ; & dans la crainte que j'eus qu'elle ne fit pas assez bien son devoir , je pris une plume & du papier où je déchargai entièrement mon cœur. Mais il est impossible , à ce que je pense , de faire une méchante action , ou du moins on ressent bien des remors , avant que de la commettre ; car à peine eus-je achevé ma lettre , que je me repentis de l'avoir écrite ; j'eus horreur de mon ingratitude ; & rejetant les douces amorcez qui vouloient me séduire une seconde fois , j'écoutai ma raison qui m'inspiroit de ne me rendre qu'à la gloire. En effet je rejetai toutes les pensées qui s'opposoient à mon devoir , & je me résolus de ne donner mes soins qu'à Madame de Blainville.

Cependant je ne déchirai point la lettre que je venois d'écrire , & me contentai de la mettre dans ma poche : & c'est cette lourde faute qui a fait tous les malheurs de ma vie , plutôt que ma conduite qui a toujours été depuis très-innocente & conforme à ce que je me devois. Après cette glorieuse victoire remportée sur moi-même , je fus voir Madame de Blainville dans la prison ; & ce fut-là que j'ouvris les yeux sur mille charmes qui m'attachèrent si puissamment à elle , que je n'eus plus besoin de rendre de nouveaux combats pour me déclarer en sa faveur. Vous jugez bien , Seigneur , que je n'oubliai point de lui parler dans ma visite de ce que je lui devois ; & je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous dire que je la pria

plusieurs fois que je pusse reprendre ma place , vous devez bien vous imaginer que je n'avois garde d'y manquer ; mais mes offres furent inutiles ; & après que cette généreuse fille les eût refusées absolument , elle me conjura de lui écrire , quand je n'aurois pas la commodité de la voir , m'assurant que ce qu'elle souffroit pour moi , lui seroit toujours extrêmement agréable , puisqu'il devoit me persuader quelle étoit la force de son amitié.

Je ne balançai plus depuis ce temps-là , comme je viens de vous dire , à me déclarer entièrement pour elle ; & le reste du feu que Madame de Noncourt avoit allumé dans mon ame , s'éteignit si bien , que je demeurais sans aucune tentation de le rallumer. Je voyois cependant tous les jours Madame de Blainville ou je lui écrivois , & elle m'envoyoit pareillement de ses lettres , quand je ne pouvois lui rendre visite. Un jour que j'en avois reçu une extrêmement touchante, Madame de Freneuse nous mena , Madame de Noncourt & moi , à deux lieues de Paris , où elle avoit dessein d'acheter une de ces belles maisons qui rendent les environs de cette grande Ville si agréables. Nous la trouvâmes la plus jolie du monde , s'il est vrai qu'en mon particulier je pusse rien trouver de beau dans l'état où j'étois : nous visitâmes d'abord les appartemens de ce petit lieu enchanté ; nous fûmes ensuite dans le parc ; & comme je vis que Madame de Freneuse s'occupoit à regarder des peintures qu'elle

elle avoit trouvées dans un petit cabinet qui étoit au bout d'une allée, je m'écartai dans un petit bois de haute futaie qui étoit à ma droite , & qui me parut le plus propre du monde à m'entretenir un moment dans mes pensées amoureuses. Je me dis-là d'abord tout ce qu'on sçauroit se dire de charmant , quand on aime avec tendresse , & qu'on se croit aimé de même : mais le funeste état où étoit ma Maitresse pour l'amour de moi , se présentant ensuite à mon imagination , j'interrompis bientôt mes agréables réflexions pour me trouver sensible à une extrême douleur. Elle m'arracha malgré moi quelques larmes : je voulus essuyer mes yeux , afin que Madame de Freneuse que je voulois aller rejoindre , ne s'en apperçût pas : mais en tirant mon mouchoir , je fis malheureusement tomber de ma poche la lettre que j'avois reçue ce jour-là de Madame de Blainville ; & sans y prendre garde, je sortis du bois , & m'en allai vers le cabinet où j'avois quitté Madame de Freneuse que je n'y retrouvai plus , & que je fus chercher ailleurs. Elle étoit allée se promener dans le même endroit d'où je ne faisois que de sortir ; & y ayant trouvé plusieurs allées qui aboutissoient toutes à une étoile qui étoit dans le milieu de ce bois , elle enfila une de ces allées , & Madame de Noncourt une autre qui étoit justement celle où j'avois laissé tomber le billet. Elle n'eut pas plutôt fait cent pas , qu'elle l'aperçut au milieu de l'allée ; & la curiosité la portant à le ramas-

ser, elle fut toute surprise d'y reconnoître à la souscription le caractère de Madame de Blainville. Comme cette lettre s'adressoit à moi, cela lui donna tout l'empressement imaginable de voir ce qui étoit dedans; elle l'ouvrit donc aussi-tôt, & demeura extrêmement étonnée, quand elle eut lu ces paroles :

L E T T R E

de Madame de Blainville à Quincy.

Ne me pressez plus, mon cher Quincy, de retourner chez ma mere; j'occupe ici votre place avec trop de satisfaction pour la vouloir quitter. Apprenez que quand on aime aussi tendrement que je vous aime, l'on ne trouve rien qui approche du plaisir qu'on se fait d'avoir délivré son Amant du péril: ce n'est un repos d'esprit plus grand que vous ne sçauriez jamais vous l'imaginer; ne me l'enviez donc pas; augmentez-le plutôt par les assurances que je vous demande, de n'aimer jamais que moi, & de me laisser finir ma vie, en sçachant qu'on me condamne à la perdre pour l'amour de vous.

Madame de Noncourt pensa n'avoir pas la force d'achever de lire ce billet. Il n'y eut pas un mot dedans qui ne lui pénétrât jusques au fond du cœur; & se trouvant attaquée à la fois de toutes les passions que cette lettre pouvoit émouvoir dans son ame, elle

se vit exposée à ressentir en même temps tous les mouvemens de l'amour , de la jalousie & de la vengeance : mais cette dernière passion l'emporta entièrement par-dessus les autres ; & cette malheureuse fille fut rejoindre sa mere, l'esprit si rempli de son ressentiment , qu'il me fut aisé de remarquer qu'elle avoit quelque chose d'extraordinaire contre moi. Je l'observai exactement ; mais quelque application que j'eusse à pénétrer son secret , je ne pus jamais le deviner ; & nous nous en retournâmes à Paris dans un silence qui ne fut interrompu que quand Madame de Freneuse nous voulut parler à l'un ou à l'autre. Mais je commençai le soir à soupçonner quelque chose de ce qui se passoit ; car ayant voulu prendre mon billet dans ma poche pour le relire , & le jeter ensuite dans le feu , je ne le trouvai plus : je le cherchai partout inutilement ; & après avoir visité plusieurs fois les endroits où il pouvoit s'être coulé , je me doutai enfin qu'il falloit que je l'eusse laissé tomber , quand j'avois tiré mon mouchoir. Je me ressouvins encore que Madame de Noncourt avoit pris justement par la même allée où j'étois , & que c'étoit assurément ce billet qu'elle avoit trouvé , qui m'avoit fait reconnoître un si grand changement sur son visage. Je fus au désespoir de la perte que j'avois faite , & passai toute la nuit à songer au remède que j'y devois apporter ; mais après y avoir bien pensé , je n'y en trouvai qu'un seul, & où il y avoit encore beaucoup de choses à dire : je

me résolu néanmoins de le mettre en usage , & me levai à ce dessein de fort bonne heure ; mais comme si la fortune eût voulu réparer la faute que j'avois faite, j'apperçus sur la toilette de Madame de Noncourt le billet qui me donnoit tant d'inquiétude , & qu'elle y avoit laissé par mégarde , après l'avoir lu le soir en se couchant , pour s'animer davantage à la cruelle vengeance qu'elle méditoit. Je le ferrai aussi-tôt ; & ne trouvant plus tant de difficulté à la résolution que j'avois prise pour éviter l'éclat que Madame de Noncourt eût pu faire , je m'en allai à la prison , & avouai à Madame de Blainville non seulement ce qui s'étoit passé la veille au sujet de son billet , mais encore la conversation que j'avois eue il y avoit quelques jours avec sa sœur. Je lui fis comprendre par-là qu'elle ne nous pardonneroit jamais , & qu'elle avertiroit infailliblement sa mere , tellement qu'il falloit la prévenir ; que cela se pouvoit faire aisément , si je reprenois ma place , & qu'elle s'en retournât chez elle ; c'est pourquoi je la conjurois de s'y en aller à l'heure même.

Ce moyen , qui étoit le seul où nous devions recourir pour nous mettre l'un & l'autre en sûreté , ne plut pas d'abord à Madame de Blainville : elle le rejetta même quelque temps avec opiniâtreté ; mais enfin je lui persuadai si bien qu'il y alloit de sa réputation , qu'elle se résolut de faire tout ce que je souhaitois : tellement qu'après avoir changé d'habits , elle re-

prit le chemin du logis de Madame de Freneuse , où elle arriva encore avant que sa sœur fût levée. Elle ne fit pas plus l'étonnée que si elle n'eût rien eu sur le cœur ; elle se fit coëffer & habiller à l'ordinaire , sans que la Demoiselle remarquât rien de notre métamorphose qui arrivoit si souvent. Madame de Noncourt se leva cependant ; & fut à peine hors du lit , qu'elle fouilla dans sa poche pour y prendre le billet dont je vous ai parlé ; mais ne l'y trouvant point , elle se souvint qu'elle l'avoit laissé le soir sur sa toilette , & fut pour l'y prendre. Elle fut toute surprise de voir qu'il n'y étoit pas , & m'accusa bientôt de ce que j'avois fait effectivement ; elle regarda sa sœur en même temps avec des yeux pleins de fureur , croyant que c'étoit moi ; & ne pouvant plus dissimuler ce qu'elle avoit sur le cœur : « Quoi , traître (lui dit-elle) tu entasseras donc toujours crime sur crime ? » tu rues un innocent , tu viens ensuite surprendre ma foiblesse ; & après t'être revêtu des habits d'une fille perdue que je n'ose plus nommer ma sœur , tu deviens le confident secret de mes peines : mais au lieu de te rendre digne d'une amitié que je t'offrois , & qui t'eût coûté si peu à acquérir , tu insultes devant moi à ma douleur ; & pour achever de m'accabler de honte , tu donnes ton cœur à mon infâme rivale. Va va (continua-t-elle) tu te trompes , si tu crois te mettre en sûreté par ton billet que tu m'as repris ; tu as beau te cacher , je

» ne te reconnois que trop au-travers de tes habits
 » qui ne conviennent pas à la dureté de ton ame. Je
 » sçais que c'est le cruel Quincy à qui je parle main-
 » tenant , & je n'ai point besoin d'avoir de lettre
 » entre mes mains pour le convaincre : je te veux
 » faire voir aussi jusqu'où peut aller mon ressenti-
 » timent ; & tu verras dans un moment qu'un amour
 » méprisé se convertit aisément en fureur ».

Elle appella en même temps sa femme de cham-
 bre , & lui commanda d'aller prier de sa part Mada-
 me sa mere de la venir trouver pour une affaire de la
 dernière importance. Madame de Freneuse monta
 aussi-tôt ; & Madame de Noncourt ne la vit pas plu-
 tôt , qu'elle la surprit extrêmement par ces paroles.
 « C'est avec beaucoup de regret , Madame , que je
 » vais ici vous découvrir l'infamie de notre maison :
 » ce n'est point-là ma sœur que vous voyez devant
 » vos yeux ; c'est l'assassin Quincy qui l'a subornée,
 » & qui lui fait prendre sa place dans la prison pour
 » venir ici occuper la sienne , dans des vues que je
 » ne pénétre pas ; mais il est permis de juger du
 » présent par le passé ; ses desseins ne peuvent pas
 » être trop glorieux , puisqu'un homme tel que lui ,
 » ne peut être capable que d'une méchante action ».
 Elle lui parla en même temps de la lettre qu'elle avoit
 trouvée la veille , & qui lui avoit donné l'éclaircisse-
 ment de ce qu'elle lui disoit , & dont elle ne l'avoit pas
 entretenue plutôt , parce que dans une matiere si dé-

licate , elle avoit été bien-aise d'y faire auparavant quelque réflexion.

Madame de Freneuse se porta au plus furieux desespoir au discours de sa fille : mais Blainville qui étoit toute préparée à ce qu'elle avoit à répondre , ne parut aucunement émue de ce qu'elle venoit d'entendre ; & prenant la parole qu'elle adressa à sa mere : « En vérité , Madame (lui dit-elle) la foiblesse d'es- » prit que je trouve en ma sœur depuis un moment » m'afflige au dernier point : elle a beaucoup de ré- » verie ; & après m'en avoir fait paroître de plusieurs » especes , elle s'est enfin arrêtée sur celle qui lui » persuade que je suis Quincy , & que j'ai été pren- » dre la place de ce malheureux jusques dans sa » prison. Il seroit bon d'envoyer chercher des Méde- » cins pour voir avec eux ce qu'il y auroit à faire à » un mal si extraordinaire , & qui est d'autant plus » dangereux , qu'on ne sçauroit lui persuader qu'il y » a du dérangement dans sa raison ». Madame de Freneuse se trouva remise en quelque façon à ces paroles ; & comme elle sçavoit que de deux maux le moindre est à souhaiter , elle aima mieux encore apprendre que Madame de Noncourt eût l'esprit malade , que de sçavoir l'honneur de son autre fille en danger. Mais bien loin que cette aînée convînt de ce que celle-ci disoit , elle se mit en colere de ce que sa mere ajoutoit foi à ses tromperies ; & regardant cette cadette avec des yeux pleins d'une furie extraordinaire :

« Comment imposteur (lui dit-elle) oses-tu avancer de pareils discours , & le Ciel ne s'armera-t-il pas pour me venger de ton insolence » ? Madame de Blainville ne fit que lever les yeux au Ciel à ces paroles , comme si elle eût imploré son secours pour la guérison de son mal. Cette posture qu'elle avoit faite , achevant de desespérer Madame de Noncourt , elle en vint à de grands emportemens contre elle ; & Madame de Freneuse y trouva tant de passion , qu'elle ne douta point que sa cadette ne lui eût dit la vérité. Elle commença donc à appeller quelqu'un de ses gens pour envoyer chercher des Médecins ; & se tournant ensuite vers Madame de Noncourt : « Ma fille , » (lui dit-elle) n'ayez point tant de chagrin , cela augmente encore votre mal. Vous vous êtes trompée , » quand vous avez cru que c'étoit-là Quincy ; c'est » votre pauvre sœur qui est aussi affligée de l'état où » vous êtes , que si elle étoit elle-même à votre » place ».

Il est aisé de juger quelle étoit la rage de cette fille à ce discours ; elle continua plus que jamais dans ses emportemens , & pria enfin Madame sa mère de s'expliquer qui la trompoit ou d'elle ou de moi. Madame de Freneuse fut bien-aîsée de lui donner ce contentement , croyant que cela pourroit contribuer à lui rendre la santé , quand elle verroit les choses elle-même de ses yeux ; elle se tourna en même temps vers Madame de Blainville ; & après lui avoir fait un certain

signe , comme pour lui marquer la compassion qu'elle avoit du mal de sa sœur : « Venez ici , ma fille (lui » dit-elle) donnez-moi votre bras , & que je fasse » voir à votre sœur que vous n'êtes pas celui qu'elle » s' imagine ».

Madame de Blainville, Seigneur, avoit une marque au-dessus du coude , de la forme à peu près d'un melon , qui étoit toute la différence que la nature avoit mise entre nous , & par où on pouvoit nous reconnoître. Elle la montra en même temps à sa mere ; & l'on ne sçauroit dire quel fut l'étonnement de cette aînée , quand elle vit que ce n'étoit point la personne qu'elle pensoit. Elle demeura toute interdite à cette vue ; mais elle ne fut pas moins persuadée de l'intelligence qu'il y avoit entre nous : elle n'eut pas la force néanmoins de rien dire pour sa justification , & son silence acheva de confirmer Madame de Freneuse dans la pensée où elle étoit qu'elle avoit besoin de remèdes : elle voulut lui en faire prendre ; mais comme elle n'avoit pas besoin de ceux qu'on lui présentait , elle les refusa , & se retira de devant elle toute occupée de son ressentiment. Elle observa depuis ce temps-là très-exactement toutes les actions de sa sœur ; mais il est bien difficile de s'empêcher d'être trompé , & principalement quand l'amour s'en mêle. Madame de Blainville trouva encore moyen de me venir voir dans la prison , sans qu'elle s'en apperçût ; & après m'avoir conté ce qui étoit arrivé chez elle ;

elle m'obligea de reprendre ses habits , & de lui laisser ma place. Que ne fis-je point , Seigneur , pour m'en défendre ? mais que peut-on opposer à une Maitresse qui pour toute raison vous dit , je le veux ? Je fuscontraint de lui obéir malgré moi , & je m'en retournai ensuite chez elle , où je vécus pendant quelques jours d'une maniere fort réservée. Enfin je ne donnois aucun soupçon à Madame de Noncourt de ce que j'étois , quand il arriva un accident que je ne pouvois prévoir , & qui servit enfin à me découvrir.

J'appris que l'on me devoit juger le lendemain , & que mon affaire qui avoit été mise sur le bureau dès le jour précédent , avoit pris un fort méchant tour , & que je ne pouvois éviter de perdre la tête. Vous jugez bien , Seigneur , que je ne fus pas insensible à cette nouvelle ; & Madame de Noncourt qui avoit changé l'amour qu'elle avoit eu pour moi , en fureur , prit soin de me la rendre encore plus terrible , m'en entretenant à toute heure : car comme elle croyoit parler à sa sœur , & qu'elle étoit prévenue qu'elle ne pouvoit l'affliger plus cruellement , qu'en lui remettant devant les yeux le supplice d'un homme pour qui elle n'étoit pas indifférente , elle affectoit de ne parler que de cela. Cependant je ne balançai pas sur ce que j'avois à faire en cette occasion , & je me résolus tout aussi-tôt de m'aller livrer moi-même entre les mains de la Justice, pour délivrer une

innocente qui ne s'exposoit à la mort que pour me trop aimer : mais on ne me donna pas le temps de le faire de mon seul mouvement ; car m'étant laissé abattre à mon affliction , je tombai dans un évanouissement qui fit croire pendant plus d'une heure que j'étois mort. On me fit d'abord tous les remèdes dont on put s'aviser ; mais après avoir reconnu qu'ils étoient inutiles , on me deshabilla pour me mettre au lit , & on en éprouva d'autres. Je ne sçais qui ce fut de ceux qui étoient accourus à mon secours , qui proposa de me lier le bras au-dessus du coude , & d'y appliquer ensuite un cataplasme ; mais on le crut , & on me prit le bras droit par malheur , qui étoit celui où Madame de Blainville avoit la marque dont je vous ai parlé tantôt : comme elle étoit fort grande , & qu'elle sautoit d'abord aux yeux , Madame de Noncourt qui étoit là présente , & qui prenoit garde à tout , s'aperçut bientôt qu'il n'y en avoit point au mien. Elle fit d'abord un grand cri : mais craignant de s'être méprise , & que cette marque ne dût être au bras gauche , elle me leva elle-même la manche de ma chemise pour y regarder ; mais elle n'eut pas plutôt reconnu qu'il n'y en avoit point ni à l'un ni à l'autre , qu'elle s'écria plus fort qu'elle n'avoit fait auparavant.

Madame de Freneuse qui étoit derrière , & qui se désespéroit de l'état où j'étois , s'approcha au bruit que faisoit sa fille , & lui en demanda la cause. Madame

de Noncourt devoit prendre trop de plaisir à passer ; pour demeurer long-temps dans le silence ; elle le rompit aussi dans le moment. « Vous voyez , Madame , » (dit-elle à sa mere en me découvrant le bras) que » je n'ai pas l'esprit si malade que vous le pensiez il y » a quelques jours , & je sçavois bien ce que je vous » disois , quand je tâchois de vous persuader que » Quincy étoit chez vous à la place de votre fille ».

Je ne prétens pas , Seigneur , vous exprimer ici quelle fut l'affliction de Madame de Freneuse , quand elle reconnut la vérité de ces paroles ; & vous pouvez bien juger qu'elle ne fut pas sans emportement contre moi. Je crois que je revins de l'évanouissement où j'étois , plutôt au bruit des injures qu'à force de remèdes ; mais je n'eus pas plutôt les yeux ouverts , que je me vis accabler de reproches qui ne finirent point & du côté de Madame de Freneuse , & de celui de Madame de Noncourt , jusqu'à ce que l'on m'eût remené en prison , où je fus conduit avec une sure escorte. Les geoliers furent surpris d'abord de me voir entrer , croyant que je dusse être en haut bien enfermé ; mais leur étonnement eut lieu de s'accroître , quand après m'avoir fait monter dans la chambre où étoit Madame de Blainville , ils reconnurent en elle mon même visage , ma même taille , & le même son de ma voix. Comme ils n'avoient pas entendu parler de notre ressemblance , ils crurent aussitôt qu'il y avoit de l'enchantement à ce qu'ils voyoient ,

& se retirèrent avec quelque appréhension ; mais l'exécuteur qui m'avoit remené en prison , & qui leur redemandoit Madame de Blainville , leur conta la chose comme elle étoit , & leur ôta ainsi la crainte où ils se trouvoient par une aventure si extraordinaire. Mais ils ne voulurent jamais entendre parler de rendre cette aimable fille , dans la crainte qu'ils eurent de se méprendre , & de délivrer le criminel pour l'innocent. Cet Officier de Justice les pria du moins de nous séparer l'un de l'autre ; ce qu'ils n'eurent que trop de facilité à lui accorder : ils m'empêchèrent par ce moyen de témoigner à ma généreuse Maitresse tout ce que j'avois à lui dire dans un entretien, que je croyois devoir être le dernier : il ne me fut jamais permis de l'avoir avec elle.

Il ne faut pas me demander comment je passai la nuit : mon esprit ne fut préoccupé que de ce que je devois à Madame de Blainville ; & les frayeurs d'une mort honteuse qui m'étoit préparée , ne se présentèrent pas une fois à mon imagination. Après que le jour fut venu , on me vint retirer de mes pensées pour me conduire devant mes Juges : on y amena pareillement ma Maitresse ; & ce fut-là que cette généreuse fille disputa long-temps pour mourir. Elle vouloit à toute force que je fusse la fille de Madame de Freneuse , & qu'elle fût Quincy ; mais mes Juges avoient l'esprit trop pénétrant pour ne pas reconnoître la vérité d'avec le mensonge ; & ils virent bien enfin que

j'étois criminel , & qu'elle étoit innocente. On me fit asséoir sur la sellette , & on me condamna à perdre la tête : je fus remis ensuite entre les mains des demi-bourreaux qui m'avoient amené dans la chambre criminelle ; & je trouvai au sortir de-là dans une allée assez sombre , la généreuse Madame de Blainville qui m'y attendoit à dessein de sçavoir quelle étoit ma destinée ; mais je l'ignorois moi-même , & je n'étois pas par conséquent en état de la lui apprendre. Les gens qui nous conduisoient l'un & l'autre , & qui en sçavoient plus que nous , se firent violence dans ce moment sur leur humeur cruelle ; & ne me croyant plus que quelques heures à vivre , ils ne voulurent pas troubler un entretien que j'avois commencé avec une personne si chère. Nous étions vêtus ce jour-là l'un comme l'autre ; car on m'avoit donné un habit d'homme , quand on m'avoit reconnu chez Madame de Freneuse pour ce que j'étois. Nos geoliers s'étoient un peu retirés de nous pendant notre conversation ; mais ils s'étoient néanmoins assurés de leur proie , & gardoient toutes les avenues par où nous eussions pu espérer de nous sauver. Ils trouverent nos discours un peu trop longs ; & nous ayant avertis qu'il étoit temps de nous séparer , il nous fallut leur obéir , sans différer d'un moment. Mais , Seigneur , écoutez , je vous prie , comment je me tirai de ce mauvais pas. Les geoliers qui avoient la conduite de Madame de Blainville , me prirent pour elle , & me ramenerent dans la

chambre où elle avoit couché ; & ceux qui étoient chargés de m'escorter jusqu'à la Chapelle où vont les criminels après leur condamnation , y conduisirent ma Maitresse à ma place. Elle y trouva l'exécuteur de la haute justice , qui lui fit un très-fâcheux compliment , & lui apprit à quoi elle devoit s'attendre : elle jugea bien d'abord qu'on la prenoit encore pour moi ; mais la générosité lui faisant oublier le soin de sa vie , elle n'eut garde de donner à connoître qu'on se méprenoit : elle se prépara au contraire avec beaucoup de constance à souffrir le supplice qu'on avoit ordonné pour la punition de mon crime , & elle fit paroître en cette occasion des sentimens dignes plutôt d'un héros que de la foiblesse d'une fille : elle se fit même un plaisir de mourir pour me sauver ; & elle m'a dit depuis que rien n'auroit égalé sa joie , si elle eût été assurée qu'on ne m'eût pas fait d'affaires après cela.

L'heure étant venue à peu près qu'on fait les exécutions, on la fit entrer dans une charrette avec tous les appareils qui accompagnent ordinairement ces tristes spectacles ; elle fut conduite de-là au lieu destiné pour la punition des criminels. Mais, Seigneur, il n'est pas besoin de vous faire ici une image affreuse de tout ce qui précède le supplice d'un malheureux : vous sçavez seulement que le bourreau voulant ôter le pourpoint qu'avoit Madame de Blainville , pour faire son exécution avec plus de facilité, reconnut à

sa gorge que ce n'étoit point-là la personne que l'on avoit condamnée. Il commença donc en même temps à crier à haute voix que l'on avoit surpris la Justice, & que peu s'en falloit que l'on n'eût fait punir une innocente pour un coupable. Chacun voulut sçavoir ce qui lui faisoit tenir un pareil discours ; & il publia aussi-tôt ce qu'il venoit de voir. Cela donna lieu de surseoir l'exécution ; & après qu'on eut été chez le Juge qui avoit présidé à mon jugement , & qu'il eut ordonné qu'on se donnât bien de garde de passer outre , on ramena Madame de Blainville en prison. Il est difficile d'exprimer le déplaisir qu'elle eut de me voir exposé tout de nouveau à un péril dont elle me croyoit délivré : mais le Ciel voulut récompenser sa générosité par le secours qu'il m'envoya , qui servit à la vérité à me sauver la vie , mais qui l'a exposée en récompense à de bien plus grands malheurs que ceux que la mort m'eût apportés.

Un homme de qualité , qui s'appelloit le Marquis de Granville , & qui étoit parent d'un de mes Juges , apprit de lui tout ce que Madame de Blainville avoit fait pour moi. Le récit qu'il lui en fit , lui donna d'abord la curiosité de connoître cette aimable fille : il la vit par le moyen de son parent ; & comme c'étoit un coup sûr de ne pouvoir se défendre de l'aimer , à moins d'une forte préoccupation , ce Marquis se sentit aussi-tôt un grand penchant pour elle. Il étoit de ces gens qui croient le temps perdu, s'ils ne l'emploient

plioient à aimer ; il ne fit donc point de résistance contre les charmes de Madame de Blainville : mais il voulut avant que de lui faire connoître ses sentimens , qu'elle lui eût quelque grande obligation qui la prévînt en sa faveur. Il ne pouvoit rien faire de plus à son gré , que d'obtenir ma grace du Roi ; il la demanda à ce Prince , & elle lui fut accordée après quelque peine. Granville fut ensuite retrouver son parent , & le pria de lui faire revoir Madame de Blainville : il aborda cette fille avec tous les agrémens qui accompagnent ordinairement une personne de qualité & qui sçait extrêmement bien vivre ; il lui fit un compliment en honnête homme ; & pour répondre encore mieux à l'estime que Madame de Blainville n'avoit pu s'empêcher de concevoir pour lui à son abord , il lui présenta ma grace , sans lui trop exagérer le service qu'il lui rendoit en cette occasion.

La surprise de cette fille fut grande à cette vue ; elle dit au Marquis tout ce qu'un procédé comme le sien pouvoit s'attirer d'honnête & d'obligeant ; & elle le renvoya assez content de la reception qu'elle lui avoit faite. Je ne sçavois rien , Seigneur , de tout ce qui se passoit ; & je reçus même des nouvelles de ma grace , sans sçavoir à qui j'en avois obligation. En effet Madame de Blainville ne s'étoit pas trompée , quand elle avoit cru à propos de me cacher de quel endroit me venoit ce service ; car il m'eût été impossible de l'apprendre , sans me voir tourmenté d'un

*

Q

mal bien plus cruel que n'étoit celui dont on avoit cru me délivrer. Cependant étant sortis tous deux de prison, ma Maitresse m'apprit ce qui venoit de lui arriver, & combien elle s'étoit vue près de la mort : il me parut en même temps que mon amour en étoit devenu plus violent, & que je ne pouvois entrer en considération de tant de périls que cette généreuse fille avoit courus pour l'amour de moi, sans avoir pour elle des sentimens tout autres que ceux qu'on a ordinairement pour sa Maitresse ; c'est-à-dire en un mot, que je crus aimer par-dessus tous les hommes. Je ne m'informai qu'autant qu'elle voulut, à qui j'avois l'obligation de ma grace ; & il fut aisé à Madame de Blainville de me donner le change là-dessus : je n'eus donc plus d'autre inquiétude pendant quelque temps, que de rendre Madame de Freneuse favorable à l'intention que j'avois d'épouser sa fille. Elle me paroissoit assez disposée à me donner son consentement, quand le Marquis de Granville, qui avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour gagner les bonnes grâces de Madame de Blainville sans y pouvoir réussir, ne vit point d'autre moyen pour empêcher mon bonheur, que de demander lui-même ma Maitresse en mariage ; il en parla donc à Madame sa mere.

Il fut reçu avec toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer ; & comme c'étoit un parti très-avantageux, l'affaire fut bientôt arrêtée entre Madame de Fre-

neuse & le Marquis. Cette impitoyable mère ne tarda guères après cela à me donner mon congé , & à m'apprendre ce qu'elle avoit conclu contre mes intérêts. J'eus beau me plaindre de sa cruauté , & lui remonter le desordre qu'elle alloit causer dans deux ames tendres : il en fallut passer par-là avec elle ; & ne me voyant plus d'espérance de son côté , j'eus recours à Madame de Blainville , qui me fit voir par ses sentimens que le bien ne faisoit point tant d'impression sur son esprit que sur celui de Madame sa mere ; elle pesta contre elle aussi fortement que je pouvois faire , & me consola enfin en quelque façon par la parole qu'elle me donna , de n'épouser jamais d'autre que moi. Ce fut alors qu'elle m'avoua que c'étoit au Marquis que j'avois obligation de ma vie : mais , Seigneur , je me fusse bien passé de cette connoissance ; & il ne m'étoit guères agréable d'apprendre le service qu'il m'avoit rendu , puisque mon cœur étoit bien plutôt préparé à avoir de la haine pour lui que de la reconnoissance. Il m'étoit bien difficile en l'état où j'étois de goûter aucun repos ; & comme je viens de vous le dire, le seul que je pouvois avoir , venoit de la promesse que Madame de Blainville m'avoit faite : mais elle ne demeura pas longtemps dans le dessein de me la tenir , & la jalousie la porta bientôt à s'engager à une chose toute contraire.

J'ai dit que Madame de Noncourt n'avoit plus gar-

de de m'aimer comme elle avoit fait ; & comme elle étoit au desespoir que mon affaire eût eu le succès que Granville lui avoit procuré , elle cherchoit d'un autre côté à me nuire : ainsi ne pouvant voir de bon œil que sa sœur possédât une personne qui lui avoit offert ses premiers services , & qu'il n'avoit tenu qu'à elle d'épouser , elle cherchoit tous les moyens imaginables de nous brouiller ensemble : c'étoit elle qui avoit engagé le Marquis à parler à Madame de Freneuse , & elle avoit eu une joie inconcevable de voir que la chose avoit réussi selon ce qu'elle souhaitoit. Ce plaisir étoit troublé néanmoins , quand elle faisoit réflexion que j'étois toujours très-bien avec sa sœur ; & voyant qu'elle ne m'auroit fait du mal qu'à demi , si je demeurois en bonne intelligence avec elle , elle résolut de rompre une si belle union à quelque prix que ce fût. Elle avoit visité mes poches le jour que je m'étois évanoui chez elle , & que j'avois été reconnu pour Quincy ; elle y avoit trouvé la lettre dont je vous ai parlé tantôt , que je lui avois écrite , & dont je m'étois repenti un moment après , sans avoir eu néanmoins l'esprit de la déchirer : elle l'avoit conservée soigneusement pour s'en servir en temps & lieu ; & croyant en avoir trouvé l'occasion :

« Et enfin , ma sœur (dit - elle un jour à Madame de Blainville) je ne puis plus souffrir les tromperies que Quincy vous fait ; & il y a trop de lâcheté dans son procédé , pour pouvoir l'approu-

» ver : il vous assure sans doute qu'il vous aime rou-
 » jours , mais il n'en est rien , & il ne vous le diroit
 » pas long-temps , si je voulois l'écouter : il est con-
 » tinuellement occupé à me jurer que son cœur n'est
 » qu'à mor d'inclination , & que quand cet amour
 » d'inclination parle , il fait bientôt taire tous les
 » sentimens que peut inspirer la plus forte passion ».

Ce discours ne fit d'abord aucun effet sur Madame de Blainville ; elle m'avoit ordonné de parler honnêtement à sa sœur , depuis que j'étois sorti de prison ; elle crut donc que ses soupçons n'étoient qu'une suite de ses commandemens que Madame de Noncourt prenoit plaisir d'interpréter mal , à dessein de lui faire quelque peine : ainsi elle lui témoigna qu'elle n'étoit point fâchée que j'eusse des égards pour elle , & que même elle seroit bien aise si je pouvois l'obliger à avoir plus de bonté pour moi qu'elle n'en avoit eu depuis quelque temps. Mais la malicieuse Madame de Noncourt qui n'en vouloit pas demeurer là , ne se rebuta point d'une réponse si honnête , & qui devoit la faire rentrer en elle-même. « Vous croyez peut-
 » être , ma sœur (lui dit-elle) que je vous ai voulu
 » parler d'une bagatelle , quand j'ai pensé vous en-
 » tretenir de Quincy ; j'en suis extrêmement con-
 » tente , puisque vous l'êtes ; mais si vous sçaviez ce
 » qu'il m'écrit , il se peut faire que vous changeriez
 » de sentiment ».

Madame de Blainville ne put entendre parler de

lettre sans ressentir une furieuse jalousie ; & croyant
 avoir mal entendu : « Que me dites-vous , ma sœur
 » (lui dit-elle avec un air chagrin.) « Je vous ai par-
 » lé (répondit froidement Madame de Noncourt)
 » d'une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de celui que
 » vous croyez être un exemple de fidélité ; je veux
 » vous laisser dans votre pensée , je ne vous ferois
 » point de plaisir de vous en tirer ; & quand on s'a-
 » buse avec autant de satisfaction que vous vous abu-
 » sez , il y a de la cruauté à vouloir détromper les
 » gens ». Ces paroles affligèrent cruellement Mada-
 me de Blainville ; & se sentant un empressement in-
 concevable de voir ce qu'il y avoit dans ce funeste
 biller : « Je ne suis point si fort prévenue en faveur
 » de Quincy (lui répondit-elle) que je n'ouvre les
 » yeux sur sa mauvaise foi , dès qu'on m'en donnera
 » des marques certaines. « Non non , ma sœur (ré-
 » pondit méchamment Madame de Noncourt) on ne
 » vous feroit point de plaisir , comme je vous ai dé-
 » ja dit , de vous faire voir clair ; & je vous suis
 » quelque chose de trop près pour chercher à vous
 » causer de la peine ». Plus cette adroite sœur faisoit
 de façon pour découvrir son secret , plus l'autre avoit
 d'empressement de le sçavoir. Cette malicieuse fille
 crut enfin qu'elle s'étoit assez fait prier. « Ne croyez
 » pas au moins (dit-elle à sa sœur) que je prenne
 » maintenant aucune part à votre Amant ; il est
 » trop volage pour m'en soucier , & ce que j'ai à vous

» dire , part seulement d'un mouvement d'amitié ,
 » qui subsiste encore malgré les sujets que j'ai cru
 » avoir de vous vouloir du mal : c'est donc cette ami-
 » tié qui fait que je ne puis vous laisser tromper sans
 » vous en avertir. Voyez (continua-t-elle) si je
 » vous dis vrai , & comment expliquerez-vous ceci ,
 » ou plutôt comment le perfide Quincy l'explique-
 » ra-t-il lui-même » ? Elle lui présenta en même
 temps la lettre dont je viens de parler ; Madame de
 Blainville fut extrêmement troublée , quand elle re-
 connut mon écriture , & qu'elle vit par le dessus de
 cette lettre qu'elle s'adressoit à sa sœur : elle la prit
 de ses mains en tremblant ; & après l'avoir ouverte ,
 elle y lut ces paroles funestes pour elle & pour moi ,

L E T T R E

de Quincy à Madame de Noncourt.

*J'ai de si grandes obligations à Madame votre sœur ,
 qu'il faut être le plus ingrat de tous les hommes pour
 pouvoir les oublier. Mais qui est celui qui se pourroit
 défendre de vos charmes ? je vous avoue franchement que
 ce n'est pas moi , & que quand je vois vos beaux yeux ,
 je ne suis pas maître de moi-même ; ce sont eux qui me
 font devenir un assassin , un ingrat , un perfide. Ce sont-
 là des qualités peu propres à gagner l'estime d'un Dame ;
 mais enfin faites réflexion que je serois innocent , si je
 ne vous avois jamais aimée.*

Quelle fut la rage de cette belle fille à cette vue ! Vous en allez juger , Seigneur , par la résolution qu'elle prit : elle ne s'amusa point à jeter des soupirs , & à répandre des larmes , comme on a coutume de faire dans une douleur commune ; mais elle s'en fut aussitôt trouver Madame de Freneuse à qui elle demanda pardon de s'être opposée à ses volontés , l'assurant que rien ne l'empêcheroit dorénavant d'exécuter ce qu'elle voudroit lui commander , & qu'elle étoit prête en un mot d'épouser le Marquis. Madame sa mere eut beaucoup de joie de la voir si obéissante ; & comme elle jugea qu'il y avoit du dépit sur le jeu , elle se résolut de conclure au plutôt le mariage , afin qu'il n'y eût plus de retour. Je ne pouvois pas être longtemps sans apprendre cette fâcheuse nouvelle ; elle me fut dite dès le jour même ; & je ne la scus pas plutôt , que je courus chez ma cruelle Maitresse : je lui demandai la cause de son injustice , & ce qui pouvoit m'attirer un si cruel traitement ; mais elle ne me répondit qu'avec une rigueur pire mille fois que si elle m'eût donné la mort. « Allez , perfide (me » dit-elle) employer ailleurs vos fourberies ; le Ciel » est juste , & il me vengera sans doute du plus lâche de tous les hommes ».

Ce fut-là tout ce que j'en pus tirer ; & après m'avoir jeté un regard affreux , & qui m'apprenoit assez sa colere , elle rentra dans sa chambre dont elle ferma la porte sur elle. Je la priai quelque temps de me l'ouvrir

Ouvrir pour me pouvoir justifier : ce que je ferois assurément, dès qu'elle m'aura appris en quoi j'étois coupable ; mais elle ne voulut jamais m'accorder ce que je lui demandois, & eut même assez de cruauté pour ne vouloir point me répondre. Après avoir demeuré une heure entiere à sa porte, je fus obligé de prendre le parti de m'en retourner chez moi ; & ce fut-là où je souffris tout ce qu'on peut souffrir de cruel, quand on aime tendrement, & qu'on se voit méprisé de ce qu'on aime. Je passai la nuit aussi tristement qu'on la sçauroit jamais passer ; mais je ne vis pas plutôt paroître le jour, que je sortis de mon lit, & m'en fus chez Madame de Blainville, sans faire réflexion qu'il n'étoit peut-être pas heure de la voir : mais on me refusa la porte ; & on me dit de la part de Madame de Freneuse & de la sienne, que je leur ferois plaisir de n'y jamais revenir. Quelle cruauté, Seigneur, que de souffrir une pareille chose sans se l'être attirée, ou du moins sans croire l'avoir mérité : car enfin je ne sçavois quel étoit le sujet de tant de colere, & je n'avois point fait de réflexion sur la lettre qui en étoit cause, & que je croyois avoir encore quelque part chez moi. J'avois aussi été si surpris dans le temps qu'on m'avoit remené en prison ; que j'avois eu à songer à d'autres choses qu'à ce billet, qui devoit cependant m'être plus de conséquence que tout ce qui pouvoit m'arriver dans la vie : je



n'avois donc garde de penser à ce qui faisoit mon crime & mon infortune.

Après que je me fus retiré de devant ce logis où il ne m'étoit plus permis d'entrer, je commençai à m'abandonner à mon desespoir ; & il ne me fournit pas de meilleures résolutions que celles que j'avois été capable de prendre autrefois, quand j'aimois Madame de Noncourt, & que j'en étois méprisé : je veux dire que je formai le dessein de faire tomber mon ressentiment sur le Marquis de Granville, & de le rendre responsable de la cruauté de Madame de Freneuse, & de l'inégalité de sa fille : j'y fus encore porté d'autant plus volontiers que je sçus qu'on avoit envie de le faire profiter dans peu de temps de ma disgrâce, & que le jour étoit même arrêté entre Madame de Freneuse & lui, pour achever son mariage. Je lui fis sçavoir aussi-tôt quelles étoient mes intentions ; mais il en usa en homme sage & de bon sens ; il me manda qu'il étoit ennemi des duels, & que par conséquent il ne vouloit jamais recevoir de parole ; mais que quand il seroit personne à faire de pareilles folies, il voudroit toujours épouser sa Maitresse avant que de se battre, afin d'avoir du moins la consolation en cas de malheur, de n'être pas cocu & battu en même temps. Cette réponse, qui étoit d'un homme judicieux & plein d'honneur, bien loin de me fatiguer, me mit hors de moi-même ; je ne vis plus de me-

fures à garder dans mon desespoir ; je menaçai hautement le Marquis par-tout où je me trouvai , & en parlai même si mal devant ses amis , qu'ils ne doutèrent point que je ne lui fisse le plus méchant parti que je pourrois , si je le rencontrois jamais en mon chemin. Ils lui rapportèrent aussi-tôt les discours desavantageux que je tenois de lui ; mais il étoit trop sage pour s'en mettre beaucoup en peine : il me regarda comme un furieux de qui il devoit seulement se donner de garde , en cas que l'occasion nous fit rencontrer. Il n'alla donc plus qu'avec une bonne épée , & se prépara enfin à me faire la moitié de la peur , si je venois à perdre si fort la raison que de l'attaquer. Je n'y manquai pas ; & un jour que je le trouvai au milieu de Paris , je le fis descendre de son carrosse , & l'obligeai de mettre l'épée à la main ; il ne se fit pas beaucoup prier , & me reçut en brave homme , comme il l'étoit assurément. Notre combat ne pouvoit pas être bien long ; il ne reculoit point , & mon ressentiment me faisoit aller plutôt en avant qu'en arrière : nous nous portâmes donc un coup en même temps , qui étant allongé de fort près , nous mit à chacun l'épée de notre ennemi dans le corps jusqu'aux gardes : jamais on ne reçut deux plus furieux coups sans mourir ; nous en tombâmes à terre aussi-tôt l'un que l'autre ; & sans un de mes amis , qui passa par hasard dans la rue où nous venions de nous battre , & qui prit soin de me faire conduire

dans un lieu de sûreté , j'aurois servi d'exemple à la Justice de mon Prince dont j'avois irrité la bonté en retombant dans une faute pour laquelle il y avoit fort peu de temps que j'avois imploré sa miséricorde.

En effet il ne fut pas plutôt informé de ce combat , qu'il donna ordre de faire une exacte recherche , & de me punir selon la rigueur des loix. Je méritois bien, Seigneur, qu'on n'eût aucune indulgence pour mon crime ; mais mon ami , qui avoit pris soin de moi , ne m'abandonna pas en cette occasion ; il me fit conduire dans un autre lieu que celui où j'étois , où je demeurai fort secrètement, & jusqu'à ce que je fusse entièrement guéri. On ne fit pas cependant les mêmes poursuites contre le Marquis que l'on avoit faites contre moi , parce qu'il n'avoit tiré l'épée que pour se défendre , & qu'il avoit fait entendre des témoins qui avoient rapporté la chose comme elle s'étoit passée. Nous fûmes guéris tout deux à peu près dans le même temps ; mais je fus obligé de quitter Paris , au lieu qu'il lui étoit permis d'y demeurer. Aussi n'en fût-il point sorti assurément , sans une chose qu'on lui apprit, dès qu'on le vit hors de danger , & qu'on ne lui avoit cachée pendant sa blessure, que pour éviter les suites qu'on appréhendoit d'une nouvelle qu'on croyoit bien ne lui devoir pas être trop agréable.

Madame de Blainville n'étoit plus chez elle , & on ne sçavoit ce qu'elle étoit devenue : elle n'avoit pu

apprendre notre combat sans s'intéresser encore dans ce qui me regardoit ; & voulant découvrir si j'étois mort ou guéri de ma blessure , elle s'étoit résolue de sortir de la maison de sa mere pour me chercher : c'étoit la principale raison qui l'avoit obligée de prendre ce grand dessein pour une fille ; mais elle en avoit une autre qui lui étoit encore d'une grande conséquence : elle vouloit éviter les persécutions de Granville qu'elle prévoyoit devoir recommencer après sa guérison ; & comme elle n'avoit jamais promis de l'épouser que par le dépit qu'elle avoit contre moi , elle n'avoit pas plutôt vu que j'avois fait une affaire sur cela au Marquis , que jugeant qu'elle ne m'étoit pas tout-à-fait indifférente , elle s'étoit repentie d'avoir donné son consentement à une chose qu'elle voyoit bien devoir être funeste à son repos, si elle s'achevoit jamais. Ces deux grandes raisons , comme je viens de vous dire , l'avoient obligée de quitter sa maison : Madame de Freneuse en étoit en une peine horrible , & avoit fait ce qu'elle avoit pu pour découvrir ce qu'elle étoit devenue. Elle avoit parlé à tout le monde de son malheur , & il n'y avoit que le Marquis de Granville à qui l'on n'en avoit rien dit , à cause qu'on craignoit que cette nouvelle ne retardât sa guérison. Ce Marquis toujours amoureux fut rendre visite à Madame de Freneuse , dès qu'on lui permit de sortir , & lui demanda à voir sa Maitresse. Ces paroles renouvelèrent la douleur de cette mere affli-

gée ; elle se mit à pleurer fortement ; & faisant enfin violence sur sa douleur , elle fit part au Marquis de la perte qu'elle avoit faite.

Il n'y eut rien d'égal à l'étonnement de Granville, quand il apprit cette nouvelle ; il ne vouloit point la croire , & fut en doute quelque temps si tout ce qu'il entendoit n'étoit point un jeu concerté entre la mere & la fille , pour ne lui pas donner tout le dégoût d'un véritable refus. Mais il se desabusa bientôt , & connut à l'abondance des larmes que versoit Madame de Freneuse , qu'il n'y avoit rien de feint dans sa douleur ; il quitta cette malheureuse mere tout aussi affligé qu'elle le pouvoit être , & monta dès le jour même à cheval pour aller chercher par-tout son ingrate Maitresse.

J'avois quitté Paris il y avoit deux jours , quand il en sortit , & je l'avois fait plutôt pour obliger mon ami dont je vous ai parlé , que pour aucun soin de conserver ma vie ; j'étois même résolu d'y retourner, dès que j'aurois pris congé de lui : car il ayoit voulu m'escorter pendant quelques jours ; mais j'appris bientôt que la personne que j'y voulois aller chercher, n'y étoit plus , & que par conséquent je n'y avois plus affaire. Mon ami m'avoit obligé de prendre des habits de femme pour me sauver avec plus de sûreté ; & je passois pour la sienne dans les endroits où nous étions contraints de nous arrêter : nous faisons le plus de diligence qu'il nous étoit possible , & le qua-

trième jour de notre voyage , comme nous avions dessein d'aller coucher à un Château d'un de mes amis , où je sçavois que je serois plus en sureté qu'en quelque endroit que je pusse aller , nous avons marché assez tard , lorsqu'un de nos gens nous vint avertir que nous étions suivis de dix ou douze Cavaliers qui ne tarderoient guères à nous joindre. Mon ami crut aussi-tôt que j'étois reconnu , & mon péril l' alarma comme si sa vie eût dépendu de la mienne : nous ne pouvions nous sauver , ni espérer de nous pouvoir défendre ; j'étois embarrassé d'un habit qui ne me convenoit pas ; mon ami n'avoit qu'une petite épée ; & nous ne pouvions nous assurer sur le secours de nos gens , qui ne pouvoit pas être grand , puisque nous n'avions que deux ou trois petits laquais , plus propres à demander miséricorde , qu'à faire aucune résistance. Il fallut donc se résoudre à tout ce qu'il plairoit au destin d'ordonner ; & nous attendions notre sort avec une grande crainte , quand nous entendimes crier à notre cocher d'arrêter ; il ne se le fit pas dire deux fois , & il portoit un si grand respect à de certaines armes qu'avoient ces Messieurs , qu'il n'avoit garde de ne leur pas obéir. Cependant il vint quatre Cavaliers aux deux portieres , qui nous dirent de descendre ; & à peine avois-je mis pied à terre , que deux autres qui étoient descendus de cheval , me mirent en croupe derriere un de leurs camarades ; & sans rien dire à mon ami qu'ils laisserent-là avec son

carrosse , ils me firent marcher une bonne partie de la nuit. Mon ami ne douta point que je ne fusse tombé entre les mains de la Justice , & que je ne fusse perdu : ce fut-là aussi ma pensée ; mais , Seigneur , je m'aperçus bientôt après qu'on ne me vouloit point de mal , & que les gens qui m'avoient pris , avoient plus d'honnêteté que n'en ont ordinairement ceux qui servent à arrêter les criminels ; car nous ne fûmes pas plutôt arrivés à un Château où on me fit mettre pied à terre , que j'y fus conduit dans une chambre qui ne sentoît pas la prison ; les meubles n'en étoient pas seulement propres , mais magnifiques. On m'appella d'abord Madame ; & après m'avoir fait quelques excuses de m'avoir fait ainsi marcher toute la nuit , on me demanda si je voulois prendre du repos , ou qu'on me servît à souper.

Ma surprise fut grande ; je vous l'avoue en cette occasion ; mais qui eût pu regarder aussi cette aventure sans étonnement ? elle n'eut rien cependant de désagréable pour moi ; & quoique je me doutasse bien que j'avois été enlevé par un Amant de Madame de Blainville³, j'aimai encore mieux être tombé dans les mains d'un rival , que dans celles de la Justice. Je priai ces gens qui m'avoient parlé , de me faire apporter à manger dont j'avois beaucoup de besoin ; ce que l'on fit peu de temps après , mais d'une manière si superbe , que je jugeai aussi-tôt que mon rival étoit homme aisé ou extrêmement amoureux ,

puisqu'il faisoit servir un si grand repas pour une personne seule. Je voulus ensuite prendre un peu de repos ; & je ne l'eus pas plutôt témoigné aux gens qui m'avoient servi à table , qu'après s'être offerts à me mettre au lit, & que je les en eus remerciés , ils me laisserent seul , & m'envoyèrent deux femmes pour m'aider à me deshabiller. Mais si je leur avois demandé à me reposer, ce n'étoit pas que j'en eusse la moindre envie ; & j'étois bien éloigné de la tranquillité où il faut être pour espérer de jouir des douceurs du sommeil. Je n'avois voulu demeurer seul que pour m'entretenir dans mes tristes pensées où mon amour avoit bien plus de part que ma dernière aventure : je fis aussi fort bien mon devoir là-dessus , dès que j'eus fait retirer ces femmes ; & j'avois donné tout le reste de la-nuit aux réflexions que j'étois capable de faire sur mon malheur, quand je vis entrer le Marquis de Granville.

Quel fut mon étonnement , Seigneur , à cette vue ! je pâlis , je rougis , & demurai enfin tout interdit. Il se jeta d'abord à mes pieds ; & continuant dans son erreur qui l'avoit porté à me faire enlever , croyant que je fusse Madame de Blainville , il me dit tout ce qu'un Amant peut dire à sa Maîtresse, quand il veut s'excuser d'une action qu'il croit avoir faite contre son gré. Je ne pus souffrir que mes habits l'abusassent plus long-temps : « Vous êtes généreux, (lui dis-je) » Marquis, & vous me l'avez appris à mes dépens ; je

» ne fais donc point de difficulté de vous remettre
 » ma vie entre les mains, en vous confiant mon
 » secret ; je ne suis pas ce que vous pensez, je ne
 » suis que le malheureux Quincy ; & vous ne me
 » voyez ainsi déguisé que pour cacher mieux ma
 » fuite , & éviter la punition que le Roi a ordonnée
 » contre mon crime ». Ces paroles furent un coup de
 foudre pour l'amoureux Marquis ; & je lui rendis
 avec usure la peine qu'il m'avoit faite , quand j'avois
 été enlevé par son ordre. Après avoir donné quelque
 temps aux réflexions qu'on peut faire dans une pa-
 reille surprise : « Quoi (me dit-il) le destin se joue
 » donc ainsi de moi ? & quand je crois trouver ce
 » que j'aime le plus , il me fait rencontrer ce que
 » je dois le plus haïr. Mais ne m'abusez-vous point
 » (continua-t-il) & ce que vous venez de me dire ,
 » n'est-il point inventé à propos pour vous tirer
 » d'entre les mains d'un homme que vous ne sçau-
 » riez souffrir ? « Non non , Marquis » lui répon-
 dis - je en même temps ; & pour lui témoigner que
 je lui disois vrai , je lui découvris mon estomach
 où il reconnut les marques qu'il m'avoit faites lui-
 même.

Il ne douta plus après cela qu'il ne fût trompé ; &
 après m'avoir appris que Madame de Blainville s'en
 étoit allée : « Voyez-vous , Quincy , me dit-il) c'est
 » vous qui en êtes cause ; & je vois bien que je ne
 » dois jamais prétendre d'épouser cette belle fille ,

» tant que vous serez au monde ; il faut donc que
 » j'assure mon repos par la fin de votre vie ». Il de-
 meura quelque temps sans rien dire après ce discours
 & j'eus peur qu'il n'eût résolu de me livrer lui-même
 entre les mains de la Justice ; mais je ne le crus pas
 long-temps capable de cette lâcheté : « Je pourrois
 » bien me venger (reprit-il) si j'avois assez de bas-
 » selle pour vouloir profiter du hazard qui vous a
 » remis en ma puissance , & j'aurois lieu d'espérer
 » d'avoir bientôt contentement , si sans écouter ma
 » gloire , j'en voulois mal user avec vous ; mais à
 » Dieu ne plaise que j'aye de pareilles pensées ! vous
 » êtes ici en sûreté comme si vous étiez chez vous ;
 » & si je veux attaquer vos jours , je ne veux pas que
 » ce soit sans partager le péril que je prétens vous
 » faire courir. Nous prendrons tantôt des armes éga-
 » les pour recommencer un combat que notre foi-
 » blesse reciproque nous a empêché de terminer à
 » Paris ; je me délivrerai ainsi par votre mort de
 » l'obstacle que vous apportez à mes desirs , ou vous
 » vous mettrez vous-même à couvert par la mien-
 » ne de ceux que je ferois naître à vos desseins tant
 » que vous me laisseriez en vie ». Il me quitta en
 achevant ces paroles ; & je jugeai bien qu'il en fau-
 droit découdre avant que de prendre congé de lui.

Mais , Seigneur , c'étoit , sans faire le fanfaron ,
 ce qui m'embarassoit le moins ; & le Marquis m'a-
 voit donné trop de joie par ce qu'il m'avoit dit de

Madame de Blainville, pour être capable d'aucun chagrin. Je demeurai cependant tout le matin dans ma chambre sans entendre parler de lui ; & on me servit à diner avec autant de propreté & de magnificence que j'avois remarqué dans l'autre repas que j'avois fait dans cette maison. On me donna ensuite des livres apparemment pour m'entretenir dans ma solitude ; & je ne fus encore visité de personne toute l'après-dinée. Cette conduite du Marquis me paroissoit assez extraordinaire ; & je ne sçavois enfin qu'en dire, quand je le vis entrer ; & après qu'il m'eut fait excuse, de ne m'avoir point vu de tout le jour : « Je » suis chez moi (me dit-il) & on n'a pas plutôt sçu dans » la Province que j'y étois arrivé, que tout mon voisinage s'est empressé de me rendre visite ; cela nous » a empêché de nous satisfaire l'un & l'autre aujourd'hui , comme j'y étois résolu de ma part ; » mais ce sera pour demain , si vous le voulez ; & si » vous m'en croyez , nous monterons à cheval dès » ce soir pour nous écarter d'ici , & pour éviter encore quelque fâcheux dont la présence pourroit retarder nos desseins ». J'accordai volontiers à tout ce qu'il voulut ; & après qu'il m'eut fait donner un de ses habits & un de ses chevaux , nous sortîmes de chez lui par une porte de derrière ; & je le suivis où il voulut me mener : nous marchâmes bien trois ou quatre heures sans nous arrêter , & sans nous rien dire ; mais il fut le premier à rompre le silence :

« Quincy (me dit-il) il est bientôt temps de prendre un peu de repos ; & je suis d'avis que nous nous mettions pied à terre au premier village que nous rencontrerons , pour y attendre le jour ». Je consentis encore à ce qu'il voulut , & nous nous rafraichîmes-là ensemble , comme si nous eussions été les meilleurs amis du monde , & que nous n'eussions pas pensé à nous égorger. Nous remontâmes à cheval dès que nous vîmes assez clair pour nous conduire ; & ayant trouvé un endroit qui nous parut propre pour notre dessein , nous commençâmes notre combat ; mais il ne fut pas si cruel que nous avions résolu ; & nous avons déjà tiré chacun un pistolet sans nous blesser ni l'un ni l'autre , quand il survint un homme de qualité , qui passoit par hasard par le même chemin , & qui étoit des amis du Marquis : il eût pris parti sans doute , si j'eusse eu quelqu'un à lui donner pour l'occuper ; mais ne voulant pas demeurer inutile pendant que nous acheverions notre combat , il nous obligea de le finir , quelque dessein que nous eussions de ne nous point quitter de cette manière. Le Marquis le pria bien des fois de ne nous point donner le chagrin de remettre la partie à une autre fois ; mais il n'avoit garde de lui accorder ce qu'il lui demandoit , & l'emmena avec lui , quelque résistance qu'il lui ait faite. Je m'en allai aussi de mon côté , voyant cela ; & j'entendis bien que le Marquis me dit que nous recommencerions à la pre-

miere rencontre , & qu'il me faisoit credit de son cheval jusqu'à ce temps-là. En effet j'avois besoin qu'il ne me le redemandât pas ; car j'eusse été bien embarrassé de ma personne.

J'emmenai donc son cheval , mais il ne me servit pas long-temps par un accident qui lui arriva , & qui me contraignit de m'en défaire à une hotellerie où j'étois logé , & d'en acheter un autre. Je courus ensuite une bonne partie de la France , & il n'y eut point d'endroit où je ne cherchasse ma Maitresse ; mais après l'avoir cherchée long-temps inutilement, je commençois enfin à perdre l'espérance d'en avoir jamais des nouvelles, quand je vins loger justement dans le même logis où elle étoit. Mais il est bon, Seigneur, que je vous entretienne auparavant de ce qui lui étoit arrivé, avant que je vous parle de notre entrevue. Madame de Blainville en sortant de chez sa mere , avoit fait provision de tout l'argent qu'elle avoit pu ramasser ; & comme on ne manque de rien à Paris, quand on a dequoi payer, elle étoit allée loger dans un quartier fort éloigné du sien , où elle s'étoit mise dans l'équipage d'un homme qui songe à voyager. Elle avoit fait faire des habits propres au sexe qu'elle avoit envie de prendre, & dès qu'ils avoient été prêts, elle étoit montée à cheval dans le dessein, comme je vous ai dit, de me chercher. J'avois pris d'abord un autre chemin que celui qu'elle avoit suivi ; mais après qu'elle eut tourné un peu sur

la droite , elle sçut que j'y étois passé ; car on la prit là pour moi , comme on avoit fait partout ailleurs. Elle me suivit à la pifte , & arriva enfin dans la maison où j'avois été obligé de laisser le cheval du Marquis : elle le vit , il lui plut ; & comme il lui en falloit un , & que celui-ci étoit alors en état de servir , elle en eut bientôt conclu le marché ; elle fit aussitôt ce qu'on fait ordinairement , quand on a un nouveau cheval , elle le monta , & n'avoit pas fait deux lieues dessus , qu'elle rencontra le Marquis de Granville. Elle eût bien voulu faire toute autre rencontre que la sienne ; & l'on ne fut jamais plus embarrassé qu'elle l'étoit , quand le Marquis la prenant pour moi à cause du cheval : « C'est ici , Quincy (lui dit-il) » qu'il faut achever notre combat , & il ne viendra » peut-être point de fâcheux nous interrompre ». Il mit la main au pistolet aussitôt ; & s'il eût voulu prendre les avantages que la foiblesse de Madame de Blainville lui offroit , il est sûr qu'il n'eût pas eu grande peine à s'en défaire : mais il étoit trop généreux pour attaquer une personne qui ne donnoit aucune apparence de se vouloir défendre. La contenance que tenoit Madame de Blainville , le surprit : « Quoi , » Quincy (reprit-il) le cœur vous manque donc au » besoin ? vous me surprenez extraordinairement , je » l'avoue ; & vous m'en avez tant fait paroître par » deux fois que j'ai eu affaire à vous , que je ne vous » connois plus à la posture que vous tenez ».

Madame de Blainville avoit eu le temps de se remettre pendant ce discours ; & aimant mieux mourir que de se découvrir au Marquis pour ce qu'elle étoit, elle mit enfin le pistolet à la main , & fit mine de vouloir se défendre. Mais qu'eût-elle fait contre un brave homme , & aussi intrépide qu'est le Marquis ? Il la blessa du premier coup au-dessous de la mammelle ; & la foible Madame de Blainville n'ayant pas la force de résister à sa blessure , tomba aussi-tôt de son cheval toute couverte de son sang. Le Marquis qui étoit aussi généreux qu'on le puisse être , descendit en même temps du sien pour la secourir ; mais quel fut son étonnement & sa douleur , quand ayant déboutonné le pourpoint de Madame de Blainville pour lui bander sa plaie , il reconnut sa Maitresse au lieu de son Rival ! Il n'eut pas la force de lui rien dire : son desespoir néanmoins n'en fut pas moins grand : il tira aussi-tôt son épée ; & se laissant tomber sur la pointe , il se la fourra tout au-travers du corps.

Madame de Blainville avoit ouvert les yeux dans ce moment ; elle vit son action , & en fut extrêmement touchée ; & comme le destin se plaît à nous rendre sensibles par mille endroits différens , c'étoit-là celui dont il se servit pour attendrir son cœur en faveur du Marquis. En effet cette inconstante fille , toute foible qu'elle étoit , se sentit assez de force pour faire une ferme résolution de ne lui être plus ingrate , & il lui fut impossible de résister à une marque si éclatante de son

son amour. Cependant elle ne put lui en rien témoigner de bouche ; & ce ne fut que par un regard tendre & pénétrant qu'elle tâcha de lui faire connoître qu'elle n'étoit pas indifférente aux marques qu'il venoit de lui donner de son amour. C'en étoit assez à Granville pour lui faire entendre ce que cela vouloit dire , & il rendit les œillades à sa Maitresse , qui étoient toutes de feu , quoique le sang qu'il versoit de sa blessure , dût éteindre entièrement ce qu'il en avoit ordinairement dans les yeux.

On emporta ces deux malheureuses personnes dans le village le plus proche , & leurs blessures furent d'abord jugées mortelles par tous les Chirurgiens qu'on avoit appelés pour les secourir ; mais comme ils se trompent souvent dans le jugement qu'ils font de leurs malades , ou plutôt qu'ils font toujours le mal plus grand qu'il n'est , pour paroître plus habiles ou pour tirer une plus grande récompense , la chose ne se trouva pas comme ils l'avoient dite : & de fait leurs blessés furent bientôt hors de danger ; & le Marquis ne put pas plutôt se lever , qu'il se traîna dans la chambre de sa Maitresse , où il lui demanda mille fois pardon du mal qu'il lui avoit fait souffrir : mais il n'étoit pas nécessaire de tant de prières pour l'obtenir ; l'amour avoit pris soin de disposer toutes choses pour le contentement de ce Marquis ; & sa dernière action avoit fait plus d'effet en un moment que tous les soins qu'il lui avoit rendus depuis

qu'il l'avoit connue. Madame de Blainville ne put donc s'empêcher de lui témoigner l'estime qu'il avoit pour lui ; mais comme Granville avoit lieu d'appréhender par ce qui lui étoit déjà arrivé , que le cœur de Madame de Blainville ne fût pas tout-à-fait d'accord avec sa bouche , il exigea d'elle de nouveaux sermens ; & comme sa demande étoit légitime , elle n'eut pas de peine à lui donner toute la satisfaction qu'il desiroit.

Il n'est pas besoin , Seigneur , de vous dire quelle fut la joie de cet Amant , quand il reconnut le changement qu'il y avoit dans le cœur de sa Maitresse ; mais je dois vous apprendre quel fut mon desespoir , quand je vins à connoître son bonheur. Je vous ai dit que j'étois descendu où elle étoit logée ; je courus en même temps à sa chambre ; mais je n'y fus que trop tôt ; elle m'apprit elle-même ce que je viens de vous dire. Je voulus du moins sçavoir le sujet qui l'avoit obligée de me maltraiter à Paris ; elle me le dit , & me montra la lettre que sa sœur lui avoit donnée , & dont je vous ai parlé tantôt. J'eus beau lui avouer la vérité , & lui jurer que je ne l'avois pas plutôt écrite , que je m'en étois repenti , elle n'en voulut rien croire , ou du moins elle fit semblant d'être toujours convaincue de mon infidélité , afin , comme je crois , de se mettre à couvert des reproches que je pouvois lui faire de la sienne. Je fis auprès d'elle tout ce qu'on peut faire en pareille occasion pour l'attendrir,

je pleurai , je priai , & me desespérai ; mais tout cela inutilement , & elle me parut toujours la même qu'elle m'avoit parue auparavant , c'est-à-dire extrêmement indifférente pour moi , & beaucoup prévenue en faveur du Marquis. En effet l'amour qu'elle se sentoit déjà pour lui , avoit un empire sur son cœur qu'il me fut impossible de pénétrer ; elle se moqua même en quelque façon de mes peines & de mes larmes ; & me jetant dans un juste desespoir par une conduite si cruelle , je résolus de me venger de sa rigueur sur la personne du Marquis. Je lui fis sçavoir que je l'attendois à un certain endroit pour me couper la gorge avec lui ; mais il me fit réponse qu'il n'appartenoit qu'aux desespérés de se battre , & que les bontés que Madame de Blainville avoit pour lui , ne lui permettoient plus d'en venir à ces extrémités qu'il avoit toujours détestées , quand il avoit été de sang froid.

Ce refus acheva de me confondre , & jamais homme ne fut accablé de tant de douleurs que je le fus dans ce moment : je pestai contre le destin , je menaçai mon heureux Rival , & fis tout ce que je pus pour l'attirer au combat ; mais il me fuit toujours avec autant de soin que j'en avois à le chercher. Madame de Blainville ne le quitta pas même d'un pas pour le garantir mieux de mon ressentiment , étant sûre que le respect que j'avois pour elle , m'empêcheroit de rien attenter contre lui en sa présence

Je m'éloignai donc de ce funeste lieu où tout conspiroit contre mon repos. Je fis rencontre à une lieue de-là de ce même ami qui avoit aidé à me tirer de Paris ; il reconnut mon desespoir à mon visage ; & après m'en avoir demandé le sujet & celui de mon enlèvement , je l'informai de tout ce qui m'étoit arrivé , & de ce qui faisoit ma douleur. Il fit tout ce qu'il put pour me consoler ; mais comme il s'aperçut qu'il n'y réussiroit jamais , s'il n'y employoit que des paroles : « Quincy (me dit-il) l'état où vous » êtes , me fait trop de pitié pour vous y laisser plus » long-temps ; je veux vous servir de tout mon pouvoir ; j'ai ici des amis , & je m'offre à vous enlever votre Maitresse , & à la retirer d'entre les » mains de votre Rival ». Je lui sautai au cou à ces paroles , & lui fis connoître par mes embrassemens la satisfaction que j'avois de ce qu'il venoit de me proposer. « Cher ami (lui dis-je) je vous suis redevable de tout le repos que je goûterai jamais en » ma vie ; & si vous avez dessein de conserver mes » jours , faites seulement pour moi ce que vous venez de me promettre ».

Mais qu'est-il besoin , Seigneur , de vous faire un si long discours pour vous apprendre la suite de mes aventures. Vous sçavez que mon ami ayant assemblé cinq ou six personnes qui étoient entièrement à lui , je posai une embuscade près d'un petit bois où je sçavois que Madame de Blainville alloit

souvent se promener : on l'y surprit , lorsqu'elle y pensoit le moins , & on la mit sur un cheval que l'on fit marcher vers le château d'un Gentilhomme du voisinage , qui nous l'avoit prêté pour notre retraite. La frayeur qu'elle avoit eue de se voir entre les mains de tant de gens qu'elle ne connoissoit point (car je n'avois point paru devant elle) l'avoit fait évanouir ; & elle n'étoit pas encore revenue de son évanouissement , lorsqu'elle arriva où nous voulions la mener. On la fit deshabiller en même temps , & mettre au lit ; & je m'avisai dans ce moment d'une ruse qui me réussit admirablement bien , & qui servit à éloigner mon heureux Rival.

Je mis les habits de Madame de Blainville presque aussi-tôt qu'elle les eut quittés , & m'en retournai en cet équipage vers l'endroit d'où je venois de faire enlever cette aimable fille : je mis pied à terre à l'entrée du bois ; & après avoir commandé à un valet qui m'avoit suivi , de reprendre le chemin d'où nous venions , je m'enfonçai dans une taille d'où je gagnai ensuite une petite allée où Madame de Blaincourt avoit coutume de se promener ; j'y trouvai le Marquis qui y étoit venu chercher sa Maitresse : il me prit facilement pour elle ; & me faisant mille tendres reproches du long temps que je le privois de me voir , il tâcha de me persuader qu'il ne pouvoit être heureux sans moi , & que mon absence le mettoit au désespoir de si petite durée qu'elle pût être. Il croyoit,

comme je vous l'ai déjà dit , parler à Madame de Blainville ; & son erreur me donna toute la facilité que je pouvois desirer de lui faire la tromperie que j'avois résolue dans mon esprit : « Allez (lui dis-je)
 » malheureux Marquis , chercher une personne qui
 » réponde mieux aux marques que vous me donnez de votre amitié , j'en suis indigne ; & c'est
 » avec un extrême regret que je suis obligée de vous
 » dire que je ne puis sentir rien de tendre pour vous ;
 » l'ingrat Quincy , tout perfide qu'il est , possède encore toute mon ame ; j'ai fait ce que j'ai pu pour
 » l'en chasser ; & j'avois dessein de vous dire vrai ,
 » quand je vous assurois que je l'avois entièrement
 » oublié , & que je n'avois plus de tendresse que
 » pour vous : mais enfin je reconnois bien que ce
 » n'étoit point là la vérité , je l'aime toujours autant que je l'ai jamais aimé ; & je vois bien enfin
 » que quelque chose que je fasse , vous ne sçauriez
 » jamais m'être qu'indifférent ».

Je n'entreprendrai pas , Seigneur , de vous exprimer la confusion où je mis l'amoureux Marquis par ces paroles ; & si l'on pouvoit mourir de douleur , je suis persuadé qu'il n'eût jamais survécu à l'affliction qu'il ressentit dans ce moment. Après mille soupirs & mille larmes : « Quoi , Madame (me dit-il) c'est
 » donc là la suite de tout ce que vous avez eu la bonté de me faire espérer ? ce que vous me disiez
 » d'avantageux , n'est donc point véritable ? & c'est

» l'heureux Quincy que vous aimez ? « Oui , mon
 » pauvre Marquis (lui répondis-je) c'est lui que j'ai-
 » me ; mais vous ne devez point m'en vouloir de
 » mal. J'ai fait , comme je vous ai dit , tout ce que
 » j'ai pu pour vous aimer ; mais est-on maître de
 » faire tout ce que l'on veut ? & le destin ne triom-
 » phe-t-il pas malgré nous de notre liberté ? « Ah,
 » Madame (me dit-il avec une rage & un desespoir
 » qui eussent fait pitié à tout autre) vous êtes la plus
 » trompeuse personne du monde ; je n'eusse jamais
 » pensé à ce que je vois maintenant , & je ne veux
 » jamais vous voir après tant d'injustice. Je vais
 » chercher cet heureux Rival que vous me préférez ;
 » & c'est lui que je veux rendre responsable de tant
 » de cruauté ».

Il n'en dit pas davantage ; & sans attendre ma ré-
 ponse , il me quitta , me laissant fort persuadé de la
 résolution qu'il avoit prise de s'éloigner , & de ne se
 donner point de repos jusqu'à ce qu'il meût rencon-
 tré. Je le suivis bien moins pour le consoler que pour
 voir ce qu'il alloit devenir : il ne me trompa pas dans
 la pensée que j'en avois ; il monta à cheval aussi-tôt
 qu'il fut arrivé où étoit son équipage , & ne me dit
 pas même une seule parole. Je me réjouis assu-
 rément de son départ autant que j'étois capable de
 me réjouir en l'état où j'étois ; & je ne le crus pas
 plutôt à une lieue de-là , que je fis seller un des che-
 vaux de Madame de Blainville qu'il me fut facile de

me faire donner , puisqu'on me prenoit pour elle ; je montai dessus pour m'en retourner à l'endroit où je l'avois laissée. Je ne doutois point qu'elle ne fût dans une furieuse colere contre moi , si elle eût sçu que je l'eusse enlevée : je ne voulus donc lui en rien découvrir ; & j'avertis mon ami de ce que je venois de faire , & du dessein que j'avois de renvoyer Madame de Blainville sans me faire voir.

Il approuva ma résolution ; & afin que rien ne pût nous nuire , nous fîmes remener à son écurie le cheval que j'y avois pris , par une personne qui étoit à nous & en qui nous pouvions nous fier ; mon ami monta ensuite dans la chambre où elle étoit. Cette fille avoit été long-temps dans une espece d'assoupissement qui sentoit extrêmement la foiblesse ; elle commençoit à ouvrir les yeux , quand mon ami entra dans la chambre. Il suivit les instructions que je lui avois données ; & s'en servant admirablement bien , il la regarda d'un œil plein de fierté ; & faisant semblant de la prendre pour moi : « Quincy (lui dit-il)
 » j'ai eu pitié de l'état où je t'ai vu , quand je t'ai
 » fait enlever tantôt , & c'est ce qui a fait que j'ai
 » commandé qu'on te mît dans le lit où tu te trouves
 » maintenant ; mais il est temps que tu en sortes pour
 » me satisfaire ; je suis le frere du malheureux amant
 » de Madame de Noncourt , à qui tu as donné la
 » mort : je t'ai cherché long-temps pour le venger ;
 » & ayant appris que tu étois sorti de Paris déguisé ,
 » pour

» pour éviter la punition que tu semblois mériter par
 » un nouveau combat, je t'ai suivi & te trouve enfin
 » à propos pour me satisfaire ; lève-toi présente-
 » ment, & viens me montrer si tu seras aussi heureux
 » contre moi que tu l'as été contre mon frere ».

Madame de Blainville , qui avoit fait mille réflexions sur son enlèvement , & qui n'en avoit pu pénétrer le secret , fut extrêmement surprise à ces paroles : elle ne balança point à se découvrir , croyant qu'on lui parloit de bonne foi. « En vérité (dit-elle à mon ami) je vous plains bien de vos peines , & vous vous trompez beaucoup , si vous croyez que je sois Quincy ; je ne suis qu'une malheureuse fille , & sœur de celle que votre frere aimoit ». Mon ami à ce discours feignit exprès un grand étonnement , & parut même ne vouloir pas la croire ; mais après qu'elle lui eut assuré la chose de nouveau , & qu'elle l'eut prié de la remener à l'endroit où il l'avoit prise , où elle lui feroit connoître la vérité de ses paroles , il témoigna enfin de s'y rendre ; & après lui avoir fait voir un extrême regret de s'être mépris , il lui demanda pardon de sa faute. Elle le lui accorda volontiers , & fut même bien-aïse de trouver quelqu'un qui me voulût du mal , croyant que je méritois d'être haï de toute la terre , après l'infidélité que je lui avois faite. Mon ami la remena ensuite lui-même dans son logis , lui faisant toujours de grandes excuses sur ce qui lui étoit arrivé, Mais , Seigneur , quelle fut la surprise



R.

de cette fille , quand on lui dit que le Marquis s'en étoit allé !

Je m'étois flaté jusques-là qu'elle ne l'aimoit point, & qu'elle n'en affectoit les apparences que pour me punir plus rigoureusement de ce qu'elle m'accusoit ; mais mon ami me desabusa de cette pensée, m'apprenant quelle avoit été sa douleur, quand elle n'avoit point trouvé mon heureux Rival : elle s'informa aussi-tôt du chemin qu'il avoit tenu pour courir après lui. En effet elle ne sçut pas plutôt qu'il avoit pris la route de Picardie, qu'elle se mit à le suivre : j'appris cette nouvelle le lendemain de son départ ; car je ne pus me résoudre de demeurer plus d'un jour avec mon ami après ce qu'il venoit de me dire , & je voulus être témoin moi-même d'un amour qui me desespéroit. Je pris donc le chemin de l'endroit où je croyois qu'elle dût être ; mais , Seigneur, quel fut mon desespoir , quand on m'apprit qu'elle étoit allée après le Marquis ! je n'hésitai point sur le parti que je devois prendre en cette occasion , & me mis à les suivre ou pour donner la mort à mon heureux Rival , ou pour me tuer moi-même aux yeux de ma cruelle Maitresse : j'appris de leurs nouvelles tous les jours ; & je marchai enfin sur leur piste jusqu'à Calais, où je sçus que Madame de Blainville s'étoit embarquée pour passer dans ce Royaume , sur l'avis qu'on lui avoit donné que le Marquis y étoit entré quelques jours auparavant. Je me résolus aussi-tôt de

les y suivre ; mais mon esprit avoit trop souffert pour que mon corps ne s'en ressentît pas ; je commençai à tomber malade , & me vis enfin réduit dans peu de jours en un état à faire desespérer de ma vie. Je me consolois alors en quelque façon de mes malheurs , par le remede que je croyois que ma mort y dût apporter ; mais il étoit de ma destinée que mes maux ne finissent pas si-tôt ; & je guéris enfin de cette maladie contre l'attente de tout le monde.

Dès que je me vis debout , je voulus continuer mon voyage , & réparer le long temps que j'avois perdu à recouvrer ma santé. Je passai donc dans ce pays-ci ; & je n'y fus pas plutôt entré , que j'y appris des nouvelles de Madame de Blainville , & qu'elle y faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes : je sçus en un mot qu'elle étoit auprès de la Princesse Alix , & que vous ne l'aviez pu voir sans être sensible à son mérite. Je vous avouerai , Seigneur , que je ne pus apprendre que j'avois un si puissant Rival sur les bras , sans sentir augmenter mes inquiétudes : j'en passai les plus méchantes heures du monde ; & Dieu sçait ce que j'eusse souffert encore , si j'eusse sçu , comme je le connois aujourd'hui , que vous étiez encore plus à craindre par le mérite de votre personne , que par la grandeur de votre naissance. J'avançai néanmoins toujours chemin ; mais le Ciel ne voulut plus me traiter qu'avec la dernière rigueur : j'appris si-tôt que je fus à Londres , que le Roi votre pere avoit fait arrê-

ter la Princesse Alix , & qu'on ne sçavoit aucunes nouvelles de Madame de Blainville qui s'étoit éloignée sans qu'on sçût ce qu'elle étoit devenue. Après mille cruelles réflexions sur l'état de ma fortune , je me résolus de la chercher, je fus même vers le château où la Princesse étoit prisonniere ; mais ma peine fut inutile , & j'en revins tout aussi sçavant que j'y avois été. Je m'imaginai donc que cette fille seroit retournée en France pour y chercher le Marquis dont je n'avois point sçu de nouvelles depuis Calais , & que Madame de Blainville n'avoit point trouvé apparemment en Angleterre. Je formai le dessein aussi-tôt d'y repasser ; & j'en prenois le chemin , quand vous avez cru , Seigneur , que j'étois cette même Blainville que nous cherchons tous deux , & que vous trouverez peut-être quelque jour douce & traitable , au lieu que je ne puis jamais espérer de la rencontrer que farouche & pleine de cruauté.

Le Comte de Ponthieu finit ainsi son discours , & ne put s'empêcher de s'admirer soi-même d'en être sorti si bien à son honneur , & d'avoir employé si utilement les instructions que Firmin lui avoit données. Mais le Prince Richard ne fut point du tout content de ce qu'il venoit d'entendre , & qu'il prenoit pour une vérité ; il trouva les actions de Madame de Blainville trop emportées pour une fille , & ne les put approuver. Il eût bien voulu néanmoins qu'elle eût fait pour lui ce qu'il croyoit qu'elle avoit fait

pour un autre ; & ce qui me persuade que c'étoit la seule jalousie qui lui faisoit trouver à redire à sa conduite, c'est qu'il fit réflexion bien des fois sur le bonheur du Marquis, & sur celui du faux Quincy. Mais il ne continua pas long-temps d'être jaloux de celui-ci ; car outre la ressemblance qu'il lui trouvoit avec sa Maitresse imaginaire , qui le lui faisoit aimer , il considéroit encore qu'il étoit haï d'elle , & par conséquent qu'il n'en avoit rien à craindre. Cela le lui fit regarder avec plus de douceur qu'il n'étoit capable vraisemblablement d'en avoir en l'état où il étoit. Ainsi se laissant plutôt entraîner au penchant qu'il avoit pour lui qu'à la jalousie : « Quincy (lui dit-il) » vous êtes malheureux , & je le suis aussi ; nous » adorons tous deux une volage qui se perd par l'a- » mour d'un homme que je crois qui a quelque mé- » rite , sur le rapport que vous m'en faites ; mais qu' » n'en a pas plus que nous , pour devoir s'attirer son » amitié à notre préjudice. Nous sommes deux Ri- » vaux maltraités ; cette ressemblance qu'il y a entre » nous , me donne beaucoup moins de jalousie que » si vous étiez aimé de ma Maitresse , & que j'en » fusse haï. Cela ne demanderoit pas néanmoins que » j'eusse de la bonne volonté pour votre personne ; » mais je ne sçais comment cela se fait , je m'en sen^s » assez pour aimer à vous voir ; & il ne tiendra qu'à » vous que nous cherchions Madame de Blainville » de compagnie. Elle sera allée sans doute vers le

» château où la Princesse est enfermée : nous irons,
 » si vous le voulez ; & peut-être trouverons-nous le
 » secret de nous en faire ouvrir la porte , quoique le
 » Roi mon pere ait défendu sur toutes choses de ne
 » m'en point laisser approcher « .

Le parti que le Prince Richard proposoit au Comte, lui plut extrêmement , & il n'eut garde de ne pas s'offrir à l'accompagner partout où il voudroit. Ils prirent le chemin qu'ils avoient résolu de suivre , & arriverent bientôt à la vue du château qui enfermoit toutes les espérances du Comte. Pendant que celui-ci s'occupoit à des réflexions conformes à l'état de son ame , le Prince Richard donna ordre à une personne de qualité , qui étoit à lui , & sur la fidélité de qui il comptoit , de s'avancer vers la sentinelle pour voir s'il ne pourroit point avec un peu d'adresse lui faire procurer l'entrée du château. Ce Gentilhomme obéit aussi-tôt , & croyoit la chose bien plus difficile qu'elle ne fut ; car il n'eut pas besoin d'employer beaucoup de prières pour venir à bout de ce que son Prince souhaitoit. En effet la sentinelle ne l'eut pas plutôt découvert , qu'il fit avancer l'Officier du corps-de-garde ; & cet Officier n'eut pas plutôt jeté les yeux sur lui , qu'il l'aborda avec routes les marques d'un homme qui ne cherchoit qu'à l'obliger. « Qu'y a-t-il
 » ici, Seigneur , (lui dit-il) pour votre service ; &
 » serois-je assez heureux pour reconnoître celui que
 » vous m'avez rendu dans une affaire de la dernière
 » conséquence » ?

Ces paroles surprirent extrêmement ce Gentilhomme ; me ; il ne se souvenoit point d'avoir jamais rendu de service à celui qui vouloit ainsi lui avoir obligation , & ne pouvoit comprendre ce qui lui avoit attiré son compliment. Mais il étoit trop habile pour vouloir le desabuser ; & il répondit aux offres obligantes qu'il lui faisoit par beaucoup d'honnêtetés. Cependant cet Officier étant encore plus porté par-là à lui accorder ce qu'il demandoit. « Seigneur (re-
 » prit-il) je ne sçaurois jamais m'acquiter de ce que
 » je vous dois ; & l'obligation que je vous ai , est si
 » bien gravée dans mon ame , que quoique je voye
 » que vous ne vous souveniez presque plus de vos
 » bienfaits , je ne m'en crois cependant pas moins
 » votre redevable. Je vous ai obligation de ma vie ;
 » & si vous pouviez rappeler votre mémoire , vous
 » vous remettriez peut-être mon visage , & que
 » j'ai en l'honneur de vous remercier il y a quatre
 » ans de ma grace que vous obtintes du Roi , à la
 » priere d'un de mes amis : il m'étoit arrivé une mé-
 » chante rencontre ; & quoique je fusse beaucoup
 » moins criminel que malheureux , c'étoit fait ce-
 » pendant de ma vie , si vous n'eussiez eu la bonté de
 » vous entreprendre pour me la sauver ». Ces paro-
 les rafraîchirent la mémoire à ce Gentilhomme de
 ce qu'il lui disoit ; & après avoir témoigné à cet
 Officier qu'il étoit ravi de s'être employé pour lui , &
 qu'il auroit encore beaucoup de joie , si l'occasion se

présentoit jamais de lui rendre quelque service ; il lui avoua franchement ce qui l'avoit fait venir là , & combien il lui seroit obligé , s'il vouloit faciliter au Prince Richard l'entrée de la chambre de la Princesse. L'Officier reconnut bien la conséquence de cette prière ; mais le souvenir de la grace qu'il avoit reçue , étant plus fort en lui que celui de son devoir , il promit à ce Gentilhomme tout ce qu'il voulut ; il le pria seulement que la chose se fit avec quelques mesures , & que le Prince ne vînt que lui troisième , afin que l'on ne soupçonnât rien de ce qui se passoit , & qu'il fût même en état une autre fois de lui rendre service.

Ce Gentilhomme s'en retourna vers son Maître , après avoir si bien réussi ; il lui apprit ce qu'il venoit de faire , & s'attendoit d'en recevoir des louanges ; mais Richard ne jugea pas qu'il l'eût bien servi. Il trouva mauvais qu'il eût oublié à demander des nouvelles de Blainville , puisqu'il sçavoit qu'il n'alloit là que pour en apprendre. Après quelques excuses que lui fit ce Gentilhomme , & que le Prince reçut , Richard marcha vers le château accompagné seulement du Comte de Ponthieu & du même Gentilhomme qui venoit d'en arriver. L'Officier les reçut sur le pont-levis d'une manière fort honnête , mais qui ne donnoit point à juger que ce fût-là le fils du Roi ; il le fit même passer pour un Seigneur étranger qui voyageoit , & qui vouloit voir le pays. Cela n'empêcha pas

néanmoins de vouloir lui faire compliment sur le bonheur qu'il avoit de pouvoir rendre un petit service à un si grand Prince ; mais il n'eut pas le temps de l'achever , Richard l'interrompit pour sçavoir s'il n'étoit point venu là une personne qui ressembloit au Comte ; & il le lui montra en même temps.

L'Officier , qui se souvenoit d'avoir parlé au Comte de Ponthieu , lui répondit que celui qu'il lui montrait , s'étoit déjà présenté à la porte du château , mais qu'il la lui avoit refusée lui-même , sur l'ordre précis qu'il avoit du Roi , de ne laisser voir la Princesse à personne. Le Prince qui avoit oublié que le Comte lui eût dit qu'il étoit venu vers le château , crut aussitôt que c'étoit Blanville qui avoit parlé à l'Officier ; & se retournant vers le faux Quincy , il se mit à lui sourire , pour lui témoigner que cet Officier s'étoit mépris , comme on avoit déjà fait tant de fois , sur leur ressemblance : mais peu s'en fallut qu'il ne s'en retournât sur ses pas , quand il sçut qu'il n'y trouveroit point sa Maitresse ; & si ce n'eût été qu'il vouloit faire part à Alix de la nouvelle imaginaire que lui avoit débitée le faux Quincy , il est sûr qu'il n'auroit pas avancé davantage. Il ne vouloit point que le Comte entrât d'abord avec lui dans la chambre de la Princesse , & le laissa à la porte , pour la prévenir mieux sur ce qu'il avoit à lui dire. Elle fut extrêmement surprise de voir Richard ; & ne lui voulant pas cacher l'étonnement où elle étoit de la peine qu'il

avoit prise , elle lui en demanda la raison : elle étoit bien persuadée aussi qu'il n'étoit pas venu là pour elle , & qu'il y avoit quelque autre sujet qui l'y avoit engagé. Le Prince fut de très-bonne foi ; il lui avoua franchement la passion qu'il avoit pour Blainville , lui disant qu'elle ne lui en devoit point vouloir de mal , puisqu'on n'étoit point maître des mouvemens de son cœur ; & après lui avoir dit comment il s'étoit mis en chemin pour la chercher , dès qu'il avoit sçu qu'elle avoit quitté la Ville de Londres , il lui parla de la rencontre qu'il avoit faite du faux Quincy & de ses aventures.

La Princesse eut peine à croire ce qu'il lui disoit , & voulut voir de ses yeux une ressemblance si extraordinaire. Le Prince n'attendoit que cela pour faire entrer Quincy ; il fut lui-même au-devant de lui , & le présenta à la Princesse. Il est difficile de s'imaginer quel fut son étonnement à cette vue. « Quoi , Prince » ce (dit-elle aussi-tôt à Richard) ne vous moquez- » vous point de moi , & n'est-ce pas-là Blainville » que vous avez exprès déguisée pour me mieux sur- » prendre » ? Ce Prince n'avoit garde de ne pas défabuser Alix , puisqu'il étoit prévenu lui-même de ce qu'il avançoit : il lui fit donc mille sermens qu'il n'avoit pensé en aucune façon à lui déguiser la vérité , & la persuada enfin à demi de ce qu'il lui disoit.

Cependant le Comte demeuroid tout interdit ; & soit que la joie qu'il eut de revoir la Princesse , oc-

eupât toute son ame , ou qu'il s'abandonnât entièrement au déplaîsir qu'il avoit de la trouver dans une étroite prison , il étoit aisé de reconnoître en lui une préoccupation toute extraordinaire. La Princesse lui parla ; & ce fut dans ses réponses qu'elle crut voir quelque différence entrè Blainville & lui : elle ne lui trouva pas en effet tant d'esprit ; mais comment le Comte en eût-il eu en cette occasion ? ne faut-il pas avoir l'ame libre pour dire des choses agréablement ? & est-ce devant un Rival & devant une Maitresse que l'on a trompée , qu'on sçait se tirer galamment d'affaire ? Il parut donc tout stupide devant Alix ; mais comme l'amour est aveugle , & que la Princesse commençoit à se sentir pour lui des sentimens tout extraordinaires , elle ne laissa pas de le trouver aimable , & de croire qu'il pouvoit renfermer beaucoup de bonnes qualités qui ne se connoissoient pas tout en un jour.

C'est ainsi que la Princesse expliquoit les choses à l'avantage du faux Quincy ; le destin aussi avoit agi déjà si puissamment sur son ame , qu'elle ne le vit point s'éloigner sans se sentir plus mélancolique qu'à l'ordinaire. Elle ne soupçonna rien néanmoins de ce qui se passoit dans son cœur ; elle en attribua au contraire tous les mouvemens à la tendresse qu'elle en avoit trouvée dans le faux Quincy. Mais le Comte étoit bien mieux instruit de ce qui se passoit dans le sien ; il sçavoit bien que l'amour de la Princesse étoit

tout ce qui le tourmentoit ; il n'avoit donc garde de rejeter sur autre chose le sujet de ses peines ; & il aimoit d'ailleurs avec trop de passion ce qui les caufoit , pour souhaiter d'être déchargé des chaînes que cet amour inquiet lui faisoit porter.

Après que le Prince fut sorti du château , il se trouva embarrassé du chemin qu'il devoit suivre ; mais comme il avoit résolu de déterrer à quelque prix que ce fût , sa Maîtresse imaginaire , il envoya ses gens à droite & à gauche pour battre plus de pays en même temps. Le Comte prit ce prétexte pour s'éloigner de lui ; il s'offrit au Prince de prendre une autre route que la sienne , lui disant que comme il agiroit avec plus d'affection , il lui seroit peut-être plus aisé de réussir. Richard s'y opposa d'abord ; mais le Comte insista si bien , qu'il ne put lui refuser ce qu'il demandoit : ce ne fut pourtant qu'à condition qu'il se rendroit à Douvres dans huit jours au plus tard ; car il sembloit que Richard craignît que le faux Quincy ne trouvât plutôt que lui sa Maîtresse.

Chacun suivit après cela le chemin qu'il devoit tenir ; mais le Comte ne marcha pas long-temps sans s'arrêter ; & aimant autant mourir que de demeurer toujours dans l'état où il étoit , il résolut d'apprendre à Alix ce qu'il étoit véritablement. Il lui étoit assez aisé de lui pouvoir parler ; car il avoit entendu que l'Officier de la garde s'étoit offert de laisser entrer tout ce qui viendrait de la part du Prince Richard. Il

s'en retourna donc sur ses pas ; mais avant que de vouloir rentrer dans le château , il s'arrêta quelques momens pour faire réflexion sur ce qu'il auroit à dire. Après qu'il eut raisonné bien ou mal ; car l'un arrive aussi-tôt que l'autre à un Amant , & principalement en l'état où il étoit , il alla se présenter à la porte du château que l'Officier lui fit ouvrir , dès qu'il sçut qu'il avoit quelque chose à dire à la Princesse de la part du Prince Richard ; & comme il s'étoit déjà écoulé deux jours depuis que ce Prince l'avoit vue , le Comte crut qu'il falloit l'aborder avec un compliment qui vînt de lui. Il monta incontinent à la chambre de cette Princesse , & il la trouva seule qui lisoit. Mais qu'il y a de différence entre ce qu'un Amant se propose , & ce qu'il exécute ! Le Comte croyoit qu'il lui seroit aisé de pouvoir dire à la Princesse le fâcheux état où il se trouvoit ; il demeura néanmoins interdit en sa présence , & n'eut jamais la force de lui parler : il pâlit , il rougit ; & son désordre embarrassant la Princesse , il sembla que la sympathie qui leur donnoit tant de complaisance l'un pour l'autre , les rendit encore assez semblables en cette occasion. La Princesse en effet n'étoit plus comme elle avoit coutume d'être ; & son esprit au contraire étoit tellement préoccupé qu'elle ne se connoissoit pas elle-même : cependant elle fut la première à se remettre. « Qu'y a-t-il , Quincy (lui dit-elle) & qu'avez-vous » à m'apprendre qui vous mette en l'état où je vous

» vois ? seroit-il arrivé quelque chose au Prince , de-
 » puis la visite qu'il m'a rendue , & craignez-vous
 » de m'affliger en me le disant ? « Non , Madame ,
 » il ne lui est rien arrivé (lui répondit le Comte en
 » tremblant) & il se porte bien ». Il en demeura-là
 après ces paroles ; & ce silence qui étoit si fort à con-
 tre-temps , étonnant encore plus la Princesse : « C'est
 » à vous (lui dit-elle) qu'il est survenu quelque cho-
 » se. « Non , Madame (lui repliqua-t-il encore) je
 » n'ai rien ; ou du moins ce que j'ai , n'est pas nou-
 » veau. « Qu'avez-vous donc à me dire (reprit la
 » Princesse) & d'où vient tout cet embarras ? « Je
 » n'ai rien , Madame (répondit-il froidement.)
 » Mais vous n'êtes pas venu ici sans dessein (lui re-
 » pliqua-t-elle aussi-tôt plus étonnée que jamais de
 » ses réponses) & il faut bien que quelqu'un vous y
 » ait envoyé » ? Peu s'en fallut qu'il ne dit encore
 qu'il n'y avoit aucune affaire , tant il étoit déconcer-
 té ; mais s'il ne le dit pas tout-à-fait , il fit presque
 une réponse toute semblable , & qui ne signifioit pas
 davantage.

Il étoit assez aisé , ce me semble , à la Princesse de
 se douter de ce qui lui ôtoit ainsi la raison ; elle n'en
 soupçonna rien néanmoins , & donna toute la peine
 au Comte de s'expliquer. Il prit de grands détours
 avant que de le pouvoir faire ; & il ne tint pas à lui
 qu'il ne gardât encore le silence. Mais Alix se sentant
 d'autant plus d'empressement de sçavoir son secret

qu'il prenoit soin de lui cacher : « Ecoutez , Quincy » (lui dit-elle) ce que je vois , n'est point naturel , » je veux sçavoir ce qui en est cause ; & il faut vous » résoudre à parler plus clairement , ou à ne point » parler du tout ». Il n'y avoit point de milieu après ces paroles ; & ce fut au Comte à se déclarer. Mais qu'il souffrit encore avant que de se mettre au-dessus de ses faiblesses ! Il ouvrit la bouche plusieurs fois , & la referma sans pouvoir rien dire ; & après des peines inconcevables , il ne put prononcer que le nom de Madame , sans avoir la force de rien dire davantage.

La Princesse qui ne songeoit pas du tout à ce qui se passoit , ne sçavoit encore que soupçonner d'un si grand desordre ; mais il falloit assurément que ce qui faisoit l'embarras du Comte , en fit un peu dans son ame : car quelle apparence y a-t-il qu'elle eût pu demeurer si long-temps dans l'aveuglement, si elle n'eût été préoccupée elle-même ? Le Comte remarquoit bien sa rêverie ; & l'expliquant à son avantage , il reprit à la fin des forces qui le mirent en état de lui pouvoir déclarer sa passion. « Enfin , Madame (lui » dit-il) il faut donc vous ouvrir mon cœur , quoi » qu'il m'en doive coûter ; mais songez que c'est » vous qui me tirez malgré moi du silence , & qui » m'obligez de vous dire ce que j'avois résolu de tenir caché toute ma vie. Oui , Madame , j'avois dessein de passer toujours auprès de vous pour Blain- »

» ville ou pour le faux Quincy ; mais enfin je ne suis
 » ni l'un ni l'autre ; & c'est un malheureux Prince
 » qui vous parle , & qui s'est vu réduit à vous trom-
 » per & à faire une fausse histoire au Prince Richard ,
 » pour vous cacher à tous deux l'amour que je me
 » sens pour vous. Je vous aimai dès le moment que
 » je vous vis , & vous donnai si-bien mon cœur , que
 » quand j'aurois eu dessein ensuite de le retirer , il
 » m'auroit été impossible. Je vois bien , Madame ,
 » (continua-t-il) que ce que je viens de vous dire ,
 » demande que vous tiriez vengeance de ma témérité.
 » Ordonnez donc la punition que vous voulez prendre
 » de mon crime ; je suis prêt de la souffrir telle que
 » vous l'aurez résolue ; elle ne me sera peut-être pas
 » si dure que l'on diroit bien ; & quand on est aussi
 » malheureux que je le suis , on ne doit pas avoir
 » beaucoup de regret à la vie ».

La Princesse n'avoit point entendu ces dernières
 paroles ; & le commencement du discours du Comte
 l'avoit tellement surprise , qu'elle n'avoit eu garde
 d'en écouter la suite : cette aventure lui paroissoit
 aussi si extraordinaire , qu'elle ne sçavoit si on pou-
 voit y ajouter foi. Elle regarda fixement le Comte ; &
 tâchant de connoître dans ses yeux si ce qu'il lui di-
 soit , étoit véritable : « Quoi (lui dit-elle) vous
 » n'êtes donc ni Blainville ni Quincy , & vous êtes
 » un Prince » ? Elle ne put dire que ce peu de paro-
 les ; & son cœur commençoit déjà à être si prévenu

en sa faveur , qu'elle n'attendoit que la confirmation de ce qu'il lui avoit dit , pour se déclarer. Il lui étoit impossible d'avoir de si bons sentimens dans le cœur , sans en faire connoître quelque chose. Le Comte de Ponthieu s'en apperçut ; & se hâtant de lui dire son nom , pour voir ce qu'il avoit à en espérer : « Oui , » Madame (lui répondit-il) je suis Prince , & c'est » le malheureux Comte de Ponthieu que vous voyez » devant vous , & qui souffre tout ce qu'un amour » violent , & qu'il voit sans espérance , peut faire » endurer de cruel ». Le nom du Comte de Ponthieu ne fit point un mauvais effet dans l'esprit de la Princesse ; & elle connoissoit assez la grandeur de sa Maison & le rang qu'il tenoit dans le monde , pour ne pas le regarder de bon œil. Elle n'eut pas aussi d'autre inquiétude parmi la joie qu'elle avoit d'une si agréable aventure , que de sçavoir s'il ne déguisoit point encore sa véritable naissance : ce soupçon la fit encore balancer à se déclarer. « Je ne sçais (lui » répondit-elle) ce que je dois croire de ce que vous » me dites , & c'est cette incertitude qui suspend » peut-être ma colere. Vous étiez Quincy il n'y a » que deux jours , & vous voilà Prince aujourd'hui ? » J'ai bien de la peine à ajouter foi à vos paroles ; » un Prince se résout facilement à tromper , c'est » cependant pour la seconde fois que vous m'avez sur- » prise ; & qui me répondra que vous êtes plus sincere en cette occasion , que vous n'avez été dans

*

S

» celles qui l'ont précédée ? « Quelle utilité tire-
 » rois-je de cette feinte , Madame (lui repliqua-t-il)
 » que je fois le Comte de Ponthieu ou que je ne le
 » fois pas , ma fortune en doit-elle être meilleure ,
 » & mon rang peut-il rien ôter de la grandeur de
 » mon crime ? « Non , Comte (lui repliqua la Prin-
 » cesse) & je le sçais tout aussi-bien que vous. Je
 » cherche aussi (ajouta-t-elle) une réponse à vous
 » faire qui soit digne d'une Princesse , & de ce que
 » je me dois à moi-même. Mais enfin il faut que je
 » vous avoue à ma confusion que mon cœur s'oppo-
 » se à ce que je veux comprendre ; ma raison mê-
 » me se revolté contre moi ; & je sens bien que je
 » confonds le crime du Comte avec la tendresse que
 » j'ai encore pour Blainville. Ah qui que vous soyez
 » (continua-t-elle) que n'êtes-vous Prince , ou que
 » n'ai-je plutôt l'ame d'une Princesse » ?

Elle ne put achever ces paroles sans se sentir quel-
 que confusion ; & comme s'il eût fait un crime que
 d'avoir le cœur tendre , elle voulut se retirer de de-
 vant celui qu'elle sçavoit bien être cause de sa foi-
 blesse : mais elle ne songeoit point qu'elle étoit pri-
 sonnière , & qu'elle ne pouvoit pas aller bien loin ;
 elle fut donc obligée de se retourner du côté du Com-
 te qui la suivoit. Une honnête pudeur la fit rougir
 dans ce moment ; mais elle n'empêcha pas qu'elle ne
 le regardât avec des yeux qui acheverent de lui ap-
 prendre quel étoit son bonheur. Il voulut lui dire tout

ALIX DE FRANCE. 271

ee qu'il se sentoit là-dessus ; mais est-on en état de le faire , quand on est ainsi dans une extrême joie ; & n'est-ce pas l'ordinaire d'être muet dans un extrême plaisir ? Il ne put donc lui expliquer son contentement que par des regards tendres & languissans ; & la belle Alix faisant réflexion sur un mérite qu'elle avoit reconnu avant qu'il éclatât sous la figure d'un Prince , se laissa aller doucement à la pente que son cœur lui montrait , & qu'il lui étoit impossible d'éviter : mais les grandes ames ont extrêmement à souffrir dans leurs passions ; car quoiqu'elles ne soient pas faites d'une autre matière que celles des autres , elles ont cependant des sentimens bien plus relevés ; elles se font souvent une horreur de la moindre faiblesse , & on les voit toujours s'opposer avec rigueur à ce que les autres suivent ordinairement avec beaucoup de plaisir. La Princesse se trouva de ce nombre ; elle se fit mille reproches de la douceur qu'elle avoit pour le Comte ; & voulant du moins lui dire quelque chose qui lui pût faire voir qu'elle se souvenoit encore de la tromperie qu'il lui avoit faite : » Quoi , » (dit-elle) c'est donc le Comte de Ponthieu qui m'aime , & qui s'est pu résoudre à me tromper ? » Ah , Prince (continua-t-elle) puisque vous le voulez être , que ne devez-vous point craindre de mon juste ressentiment ? Cependant si vous l'étiez comme vous le dites , ou plutôt si vous vous sentiez pour moi tout ce que vous voudriez bien me faire

» accroire , ne seriez-vous pas le premier à me faire
 » prendre des sentimens dignes de ma naissance , &
 » ne vous opposeriez-vous pas en un mot à une foi-
 » blessé qui ne me parle déjà que trop en votre fa-
 » veur » ?

Elle avoit bien résolu de lui dire quelque chose de plus fâcheux ; mais elle ne put exécuter ce qu'une belle fierté lui vouloit inspirer. Le Comte en fut d'autant plus ravi , qu'il s'attendoit moins à cette bonté ; il se jeta à ses pieds , & lui fit voir des marques si tendres de son amour , qu'Alix le trouva encore plus aimable sous la figure d'un Prince que sous celle qu'il lui avoit paru auparavant. Après mille discours qu'ils eurent ensemble , & qui les devoient persuader l'un l'autre qu'ils s'aimoient tendrement , un souvenir fâcheux vint troubler la joie qu'ils avoient de se le dire. Le Comte songea que la Princesse étoit entre les mains d'un puissant Roi qu'il avoit pour Rival ; & Alix de son côté fit réflexion que les sentimens qu'elle avoit pour le Comte , seroient peut-être moins approuvés du Roi son frere , qu'ils ne l'étoient de son cœur. Elle eut peur qu'on ne l'obligeât de se sacrifier aux intérêts de son pays , & que le Traité de Tours ne vînt un jour à s'exécuter : elle témoigna ces craintes obligantes au Comte de Ponthieu ; & quoiqu'il dût être sensible à tout ce qui pouvoit donner de la peine à sa Princesse , il reçut néanmoins une secrète joie en cette occasion , & fut bien-aise d'apprendre qu'il

lui étoit déjà devenu cher pour lui donner quelque alarme.

Après qu'il eut témoigné sa reconnoissance , il lui promit de travailler à la faire sortir de prison , & prit ensuite congé d'elle. Il tint la route de Douvres , comme il avoit promis à Richard : aussi ce Prince lui étoit trop nécessaire pour ne le pas aller trouver. Il en fut reçu avec de grands témoignages d'amitié ; & après une conversation qu'ils eurent ensemble , & qui roula entierement sur Blainville ; le Comte fit entendre à Richard qu'il passeroit en France, s'il vouloit le croire , & que c'étoit-là où il devoit espérer d'avoir des nouvelles de sa Maitresse. Cette proposition embarrassa le Prince d'Angleterre ; il remontra au Comte qu'il ne pouvoit entrer dans ce Royaume sans prétexte , & que Philippe Auguste voudroit sçavoir aussi-tôt ce qu'il y viendrait faire. C'étoit-là où le Comte l'attendoit : « Seigneur, (lui dit-il) vous » vous faites-là une difficulté qui ne doit point vous » faire de peine ; & bien loin de vouloir cacher au » Roi de France votre entrée dans son Royaume, je » voudrois, si j'étois en votre place , l'en envoyer » avertir , après quoi j'irois d'abord à sa Cour. Vous » y pourrez avoir des nouvelles de ce que vous cherchez ; & pour ce que vous avez à dire à Philippe » Auguste , vous faut-il prendre un autre sujet de » votre voyage que celui que vous pourriez avoir » naturellement ? Le Roi votre pere ne vous retient

» il pas votre Accordée qu'il a fait enfermer dans
 » une étroite prison ? N'est-ce pas-là une raison as-
 » sez forte pour aller demander du secours à Phi-
 » lippe Auguste contre votre pere ? & n'est-ce pas
 » de lui que vous devriez l'attendre , si vous aviez
 » dessein de vous employer pour cette Princesse in-
 » fortunée » ?

Ces raisons plurent extrêmement au Prince Richard ; & il ne balança plus après cela à passer en France : il fut reçu du Roi Philippe avec beaucoup de marques d'estime ; & Richard ne lui eut pas plutôt exposé le prétexte qu'il prenoit pour cacher le sujet de son voyage , que ce grand Prince qui jugeoit de ses intentions par ses paroles , lui promit tout le secours qu'il voulut lui demander. Cela eût du contenter sans doute le Prince d'Angleterre , s'il n'eût eu que les sentimens qu'il étoit obligé d'avoir ; mais il ne pouvoit être satisfait sans apprendre des nouvelles d'une Maitresse imaginaire ; & comme c'étoit une chose absolument impossible , il n'avoit garde de ne pas se croire toujours extrêmement malheureux.

Le Comte ne l'avoit point suivi en France , & s'en étoit excusé sur l'affaire qu'il avoit dit avoir eue avec le Marquis de Granville. Le Prince Richard ne l'avoit que trop pressé là-dessus , & s'étoit contenté de lui dire de le venir retrouver , dès qu'il sçauroit qu'il seroit repassé en Angleterre. Le Comte prit le temps de cette absence , pour aller revoir la Princesse ; mais

bien loin de pouvoir lui parler, il se fit arrêter lui-même : car sans considérer qu'il pouvoit être arrivé quelque chose de nouveau, depuis que le Prince Richard étoit passé en France, il se présenta à la porte du château, dont le vieil Henri avoit redoublé la garde, dès qu'il avoit sçu les desseins de son fils. Le Comte y trouva un autre Commandant que celui qu'il y avoit vu, & celui-ci ne fut pas si obligeant que l'autre ; car il n'eut pas plutôt vu avec combien de bonne foi il lui demandoit permission d'entrer, que le soupçonnant de quelque intelligence, il le fit arrêter, & conduire en lieu de sûreté. Il l'y retint jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles du Roi, & qu'il lui eût cependant ordonné ce qu'il avoit à faire là-dessus. Il interrogea le Comte sur ce qu'il venoit faire dans le château ; & après avoir entendu sa réponse, il donna avis au Roi de tout ce qui se passoit.

Le Comte avoit été bien surpris de cette accident ; mais il avoit fait de nécessité vertu ; & se voyant obligé de décliner son nom, il avoit eu l'esprit assez présent pour cacher ce qu'il étoit, & pour faire accroire à cet Officier qu'il étoit la même Blainville qu'il avoit pu voir auprès de la Princesse. Cet Officier n'étoit pas le meilleur Courtisan du monde ; mais la curiosité l'avoit porté à aller deux ou trois fois chez Madame de France, pendant qu'elle étoit à la Cour d'Angleterre : il se souvint donc bien d'y avoir vu Blainville ; & s'en faisant une idée prése-

te, il ne douta point que celui qu'il avoit arrêté, ne fût la favorite de la Princesse. Cette nouvelle se répandit en peu de temps par toute l'Angleterre, & on la manda bientôt au Prince Richard. Le vieil Henri n'en avoit pas fait grand cas, quand il avoit sçu que c'étoit Blainville qu'on avoit arrêtée; mais son fils y parut bien moins indifférent. Il pressa le secours que le Roi Philippe Auguste lui avoit promis, dans le dessein plutôt d'aller délivrer sa Maîtresse que la Princesse Alix, en faveur de qui on le lui accordoit.

Les troupes que le Roi de France donnoit à Richard, ne furent pas plutôt en état de marcher, que ce Prince se mit à leur tête; il entra en Angleterre, & marcha droit vers le château où la fausse Blainville étoit enfermée; mais comme c'étoit le même où on retenoit la Princesse, chacun crut aisément que c'étoit Alix qui le faisoit agir: il n'y eut personne qui ne lui souhaitât un heureux succès, tant on désapprouvoit le procédé du vieil Henri. Cependant ce malheureux Roi avoit bien rassemblé quelques troupes pour opposer à son fils; mais il y prenoit très-peu de confiance, & les Officiers les plus considérables le quittoient tous les jours pour se jeter dans le parti de Richard. Il ne jugea donc pas à propos d'attendre le sort d'une bataille; & prévoyant qu'il pourroit perdre sa Couronne & sa Maîtresse en même temps (car il croyoit son fils encore plus ambitieux qu'amoureux) il prit conseil de ses plus affectionnés

tionnés serviteurs , & envoya par leur avis faire des propositions de paix au Prince. Ce fils revolté accorda à tout ce que son pere voulut , à condition néanmoins qu'on lui remettroit la Princesse entre les mains.

Il ne voulut point parler du tout de Blainville ; car il vouloit encore garder quelques mesures dans son amour , & il étoit persuadé que cette fille auroit la même destinée que sa Maitresse. Mais quelle fut sa douleur ! quand au lieu de la retrouver , il vit le faux Quincy se jeter à ses pieds , qui après s'être fait connoître à lui sous ce nom , lui rendit graces de sa liberté.

Peu s'en fallut que ce Prince n'expirât de rage à cette vue ; & sans la contrainte qu'il se fit pour cacher ses affaires , il eût donné sans doute de sanglantes marques de son desespoir , & fait voir ce qu'une pareille surprise est capable de produire dans une ame tendre. Mais comme il n'avoit fait que suspendre sa douleur pour un moment , il ne fut pas plutôt seul , qu'il s'abandonna à ses cruelles pensées. Cependant après avoir long-temps soupiré inutilement , & s'être plaint de même, il voulut sçavoir ce qui avoit fait prendre Quincy pour Blainville. Il le fit donc venir devant lui ; mais il auroit bien mieux fait de lui faire cette demande d'abord : le Comte avoit eu le temps de songer à ce qu'il avoit à dire , & n'en fut point du tout embarrassé. Il lui dit , que s'étant in-

*

T

formé de Blainville sur le chemin , on lui avoit assuré qu'elle avoit passé par-là , & pris du côté du château ; qu'il s'en étoit retourné sur ses pas , & qu'il avoit été arrêté par un Officier qui l'avoit pris d'abord pour elle , & qui en avoit fait courir le bruit apparemment , puisqu'il étoit parvenu jusqu'à lui.

Ce discours parut vraisemblable au Prince d'Angleterre , & il n'y fit plus de réflexion. Cependant le vieil Henri ne put résister long-temps au déplaisir qu'il avoit d'avoir été obligé de céder sa Maîtresse à son fils ; & étant tombé malade d'une fièvre , il en mourut en peu de jours. La mort du jeune Henri son fils aîné qui avoit épousé Madame Marguerite sœur d'Alix , avoit précédé de quelque temps celle de son pere , tellement que la Couronne venoit au Prince Richard. Il ne tenoit donc plus qu'à lui d'épouser la Princesse ; mais son amour pour Blainville le rendant sans empressement pour toute autre que pour elle , il ne songea à rien au monde qu'à la retrouver.

Cependant le Comte de Ponthieu étoit toujours auprès de lui , & ne manquoit jamais de l'accompagner , quand il alloit chez la Princesse ; il ne pouvoit la voir autrement, encore falloit-il qu'il prît de grandes mesures pour lui parler , de peur d'être découvert. Alix ne vouloit pas même quelquefois l'écouter ; & faisant céder son amour à son devoir , elle se faisoit des scrupules qui caufoient bien de la peine à son tendre Amant. Un jour qu'il étoit venu la voir , &

qu'il vouloit lui parler à son ordinaire de sa passion :
 « Cessez , Prince (lui dit-elle) de pareils discours qui
 » font tort à ma gloire , & écoutez ce que j'ai à vous
 » dire : Je vous aime, je vous l'avoue, aussi-bien vous
 » n'en doutez pas; & puisque je vous l'ai déjà bien dit
 » des fois , il me seroit inutile maintenant de. le ca-
 » cher ; mais j'aime aussi la gloire , & je suis bien-
 » aise que vous le sçachiez. Elle me dit tous les jours
 » que c'est au Roi d'Angleterre que je suis promise ,
 » & non pas au Comte de Ponthieu : un peu d'am-
 » bition vient encore se mêler parmi ces reproches ,
 » & je me dis même quelquefois que je devois pré-
 » férer une couronne à votre cœur : il est vrai que
 » je suis peu tentée de ce côté-là , & que ces sortes
 » de pensées meurent d'ordinaire en même temps
 » qu'elles naissent ; mais enfin il n'en est pas de mê-
 » me de ce qui regarde ma gloire ; je m'y rens mê-
 » me entierement ; & il faut , Prince , en un mot ou
 » que vous fassiez consentir le Roi mon frere à vos
 » desirs , ou que vous ne m'en parliez jamais ».

Le Comte de Ponthieu fut bien surpris à ces pa-
 roles , & vit bien aussi-tôt quelles suites elles pou-
 voient avoir ; il lui étoit impossible néanmoins d'y
 trouver à redire , à moins qu'il ne donnât à connoître
 qu'il s'aimoit beaucoup mieux que la Princesse. Il fal-
 lut donc se résoudre de faire tout ce qu'elle vouloit ;
 cependant il se trouvoit bien embarrassé de quelle
 maniere il s'y devoit prendre ; & il ne se trompoit

pas, quand il croyoit qu'il lui étoit bien plus difficile de faire agréer sa passion au Roi de France, que de retirer Alix des mains du Roi d'Angleterre. En effet celui-ci étoit déjà tout disposé à la renvoyer à Philippe Auguste ; & comme il ne se sentoît aucun penchant qui le portât à l'aimer, on n'auroit pas eu grande peine à lui faire céder les prétentions qu'il avoit sur elle ; mais cela ne pouvoit se faire sans le consentement du Roi de France ; & ce Prince ne l'eût pas donné volontiers ; il prétendoit au contraire que Richard exécutât au plutôt le traité de Tours ; & même il étoit prêt de le faire expliquer là-dessus.

Le Comte de Ponthieu représenta tout cela à la Princesse , & les difficultés qu'il trouvoit d'ailleurs à ce qu'elle lui avoit dit, de faire approuver leurs dessein au Roi son frere. Mais Alix étoit si résolue, qu'elle ne l'écouta que pour lui répondre qu'il devoit prendre le parti qu'elle lui offroit, ou celui de ne la voir jamais. Il lui fallut obéir après cela, desorte qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que de songer à passer en France : avant que de partir, il fit un adieu le plus tendre du monde à la Princesse ; & ces deux Amans ne se quitterent point sans répandre une infinité de larmes. Cependant il partit sans prendre congé du Roi d'Angleterre, de peur que ce Prince ne l'obligeât de demeurer encore quelque temps auprès de lui. Il s'arrêta cinq ou six jours dans son petit pays où il reçut les complimens de ses Sujets, qui lui té-

moignerent la joie qu'ils avoient de son retour après une si longue absence : il s'en fut ensuite à la Cour de Philippe Auguste , où il arriva dans un équipage digne de la grandeur de sa naissance & du rang qu'il tenoit dans le monde.

Il salua le Roi , & en fut reçu avec toutes les marques d'amitié qu'il pouvoit desirer. Cependant , comme il avoit ses desseins , il observa pendant quelque temps toutes les brigues qui se faisoient à la Cour , pour se mettre de la plus forte , & pour s'en faire un appui qui lui pût servir ; & comme il avoit des qualités qui le faisoient aimer aisément , il gagna bientôt l'estime de tous ceux qui avoient du crédit auprès du Roi. Mais bien loin de tirer avantage de leur amitié , elle ne lui servit qu'à lui donner plus de peine ; car il sçut d'eux , sans néanmoins leur avoir confié son secret , que le Roi s'irritoit extrêmement du retardement que le Roi d'Angleterre apportoit à épouser sa sœur , & qu'il étoit enfin résolu de l'y obliger par force , en cas qu'il ne se mît pas bientôt en état de le faire par amitié. La connoissance que le Comte avoit de la justice de ses desseins , ne les lui put faire désapprouver , quelque intérêt qu'il y prît : cependant il y fut extrêmement sensible ; & il n'y eut presque personne qui ne s'aperçût de son affliction. Mais la fortune qui lui réservoir la possession de la Princesse , trouva bientôt moyen de le soulager , & lui fit concevoir de grandes espérances.

Le Roi d'Angleterre après la mort de son pere ; avoit fait sortir sa mere de prison où le vieil Henri l'avoit confinée ; & pour la récompenser en quelque façon des souffrances qu'elle y avoit endurées pendant quatorze ans , il lui avoit donné beaucoup de part dans le maniment des affaires de son Royaume : il lui avoit même ouvert son cœur ; & après lui avoir parlé de l'indifférence qu'il s'étoit toujours sentie pour la Princesse , il lui avoit avoué de bonne foi la passion qu'il avoit pour Blainville. La Reine Eleonore devoit apparemment conseiller à son fils ce qui étoit de sa gloire , c'est-à-dire de préférer une grande Princesse à une inconnue , & qui ne méritoit pas l'attachement d'un si grand Prince. Mais se ressouvenant beaucoup mieux de sa prison , que de ce qui étoit digne d'une telle Princesse , elle crut se bien venger d'Alix qu'elle regardoit comme la cause de ses malheurs , si elle pouvoit l'empêcher de devenir Reine d'Angleterre. Elle confirma donc son fils dans les sentimens qu'il avoit pour elle ; & lui faisant voir qu'il n'y avoit plus d'espérance de retrouver Blainville , & que d'ailleurs elle étoit quelque chose de trop au-dessous de lui pour songer à l'épouser , elle le porta à demander la Princesse de Navarre en mariage , dont elle lui fit un portrait fort avantageux.

Cependant en faisant cela , il falloit que ce Prince songeât à éviter le ressentiment de Philippe Auguste , qui étoit prêt d'éclater ; & c'est ce qui embarrassoit

Eleonore. Mais cette Princesse, qui connoissoit à fond l'esprit du Roi de France, & qui sçavoit qu'il n'y avoit point de Prince plus généreux, s'avisa de faire entreprendre le voyage de la Terre sainte au Roi son fils, se doutant bien que le respect que le Roi de France auroit pour la Religion, l'empêcheroit de rien tenter sur ses Etats pendant son absence. Elle en parla à son fils qui approuva son dessein, & qui même y étoit déjà disposé par un vœu qu'il avoit fait avant qu'il fût monté sur le Trône. Le bruit de ce voyage se répandit aussi-tôt en Angleterre, & passa ensuite en France. Philippe Auguste ne manqua pas de se faire un scrupule de conscience à cette nouvelle, comme l'avoit bien jugé Eleonore, & ne put jamais se résoudre d'aller attaquer un Prince dans le cœur de ses Etats, pendant qu'il seroit occupé au loin à la défense des Autels : il forma même le dessein de l'imiter dans une si sainte entreprise ; & faisant céder son juste ressentiment à l'intérêt des Chrétiens, il se disposa à leur mener de belles troupes qu'il voulut commander lui-même en personne. Sa dévotion l'ayant ainsi emporté sur toutes les considérations qui pouvoient le détourner d'un si périlleux voyage, il se mit à la voile, & aborda heureusement en Sicile où il fut néanmoins obligé de s'arrêter à cause de l'hiver qui approchoit, & qui ne lui permettoit pas de continuer son voyage. Le Roi d'Angleterre y arriva aussi quelque temps après ; & la rigueur de la saison le fai-

fant résoudre malgré lui à la même chose , la Ville de Messine eut le bonheur de posséder les deux plus grands Rois de l'Europe. Cependant il sembloit que ces deux Princes dussent avoir étouffé en faveur des Chrétiens tout ce qu'ils avoient l'un contre l'autre ; mais il arriva une occasion qui pensa faire perdre à ceux-ci toute l'espérance qu'ils avoient mise dans le secours de deux Rois si puissans.

Il se fit un mariage considérable à la Cour du Roi de Sicile , pendant que Philippe Auguste & Richard y étoient. Ce dernier prit plaisir d'en voir les magnificences , & en exagéra les divertissemens à Philippe Auguste. Ce Prince, qui se ressouvenoit toujours du mépris qu'il faisoit de sa sœur , trouva que la conjoncture étoit favorable pour lui en parler. « Je suis surpris (lui » dit-il) que vous vous plaisiez tant à voir des no- » ces , & que vous ayez cependant négligé de faire » les vôtres ; outre que votre honneur vous y en- » gageoit, vous y étiez encore obligé par le traité » de Tours ; fait entre le feu Roi votre pere & le » mien ». Le Roi d'Angleterre n'eut pas plutôt entendu ces paroles , qu'il eût bien voulu retenir les fiennes qui lui avoient attiré un si fâcheux compliment ; mais voyant qu'il lui étoit impossible de rattraper cette parole qui lui étoit échappée , il se prépara le mieux qu'il put à lui répondre. « Je vous avoue » (lui dit-il) que le feu Roi mon pere m'avoit en- » gagé avec la Princesse votre sœur par le traité dont

» vous venez de parler ; mais il m'a , ce me semble,
» assez bien dégagé ; & ce qu'il a fait lui-même à
» l'égard d'Alix , marque assez qu'il n'approuvoit pas
» notre alliance : c'est ce qui m'a obligé d'entendre
» à la proposition qu'on m'a faite de me marier ail-
» leurs , & je crois que j'épouserai bientôt la fille du
» Roi de Navarre , & je suis bien-aise de vous en
» donner avis ». Ce discours ne pouvoit pas être fort
agréable à Philippe Auguste ; peu s'en fallut aussi qu'il
ne mît l'épée à la main pour se venger en même
temps d'un Prince , dont il se croyoit extrêmement
offensé : il se fit violence néanmoins dans ce moment ;
& la considération qu'il eut du misérable état où les
Chrétiens étoient réduits , en fut cause. Cependant il
voulut témoigner à Richard ce qu'il pensoit d'un af-
front si sensible. « Ma sœur (lui dit-il tout en colere)
» vaut bien la fille du Roi de Navarre ; vous en use-
» rez néanmoins comme il vous plaira ; je ne songe
» maintenant qu'à délivrer la Terre sainte des armes
» des infidèles ; mais un jour viendra que je serai
» sans affaires , & que je sçaurai vous faire voir qu'on
» n'offense point impunément un Roi de France ».

Ces deux Rois se séparèrent ainsi fort irrités l'un
contre l'autre , & ne furent pas long-temps sans s'en
donner des marques sous un prétexte assez léger.
Leurs principaux Officiers se disputèrent aussi , chacun
prenant le parti de son Prince ; & peu s'en fallut mê-
me que leurs armées n'en vinssent aux mains. Mais

un certain Abbé appelé Joachim , que le Pape avoit envoyé en qualité de Légat auprès de ces Princes , s'entremet de les accorder , & leur dit de si bonnes raisons à l'un à l'autre , qu'il les empêcha de pousser les choses à l'extrémité. Par ce moyen il rendit un grand service aux Chrétiens du Levant ; car comme leurs affaires étoient déjà en mauvais état , ç'eût été bien pire , si ces deux Princes ne l'eussent pas voulu croire. Après que cet Abbé les eut ainsi reconciliés , ou , pour parler plus juste , qu'il les eut obligés d'oublier pour un temps leur ressentiment , il les fit convenir ensemble qu'ils se remettroient à la voile dès que la saison le pourroit permettre. Le Roi de France qui étoit épris d'une juste vengeance , le lui promit ; mais il arriva en même temps une occasion qui pensa lui faire perdre patience , & qui fut presque cause de lui faire manquer à sa parole. La Reine Eleonore arriva en Sicile avec la Princesse de Navarre qu'elle amenoit à son fils. Richard avoit écouté d'abord la proposition qu'elle lui avoit faite de ce mariage , comme une chose qui pouvoit bien se faire un jour , mais qu'il croyoit encore fort éloignée ; il fut donc extrêmement surpris de voir que sa mere eût fait tant de diligence : il rémoigna à cette Princesse l'étonnement qu'il en avoit ; & il fut aisé à Eleonore de juger que son fils ne se marieroit jamais par inclination. Elle le pressa néanmoins d'y vouloir donner son consentement ; & comme elle souhaitoit en cela se

venger d'Alix , & qu'elle craignoit d'ailleurs que la passion que Richard lui avoit avoué se sentir pour Blainville, ne le portât peut-être à quelque chose d'indigne d'un Prince , elle sçut le presser si à propos , qu'il ne put lui refuser ce qu'elle lui demandoit. En effet il fut marié quelques jours après avec la Princesse au grand contentement d'Eleonore.

Il est impossible d'exprimer quelle fut la colere du Roi de France à cette vue ; car la chose se passa si près de l'endroit où il étoit , qu'on peut presque dire qu'il y étoit présent. Il pensa mille fois éclater ; & ce ne fut que par beaucoup de prieres qu'on retint son juste ressentiment : il jura néanmoins en soi-même de se venger cruellement ; & cette résolution qu'il forma dans son ame , ne perdit rien de sa force comme on peut lire dans l'Histoire , quoiqu'il en remit l'exécution après le retour de son voyage. Mais si Philippe Auguste conçut un furieux dépit de ce mariage , il n'affligea aucunement le Comte de Ponthieu. Ce Prince au contraire en sentit une secrette joie , & s'y trouva si sensible qu'il commença alors à bien espérer de son amour. Une maladie violente & qui avoit toutes les apparences dangereuses , lui étoit survenue quelques mois après qu'il avoit été à la Cour de France , desorte qu'elle l'avoit empêché de suivre Philippe Auguste dans son voyage. Il ne s'en vit pas plutôt délivré , qu'il se prépara à l'aller joindre ; & il en prit la résolution d'autant plus volontiers , qu'il

ſçavoit bien qu'il ne pouvoit jamais eſpérer une auffi grande Princeſſe que ſa ſœur , à moins que de lui rendre auparavant des ſervices conſidérables. Il arriva bientôt auprès de lui , & ce Prince le reçut comme une perſonne pour qui il avoit une eſtime toute particulière ; il lui témoigna encore qu'il étoit bien-aïſe de le voir guéri d'une maladie dont il avoit extrêmement appréhendé les ſuites qu'on lui avoit faites très-dangereuſes.

Quelques jours après que le Comte ſe fut ainſi rendu à la Cour , Philippe Auguſte ſe mit à la voile pour continuer ſon voyage ; & le premier exploit qu'il entreprit , fut le ſiège d'Acre. Le Roi d'Angleterre qui étoit jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir , voulut la partager avec lui ; il leva l'ancre auffi-tôt , & s'empara en chemin faiſant avec un bonheur incroyable , du Royaume de Chypre , & ſe rendit encore devant Acre avant que le Roi de France l'eût pu mettre au rang de ſes conquêtes. Mais il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici quel fut le ſuccès de cette glorieuſe entrepriſe ; il eſt aïſé de le lire dans l'Histoire , & combien les Chrétiens ſe ſignalerent en cette occaſion. Le Comte de Ponthieu entr'autres y donna des marques d'une ſi haute valeur , que le camp ne fut bientôt plein que de la grandeur de ſes actions : toute l'armée en parloit comme d'un Prince d'une bravoure extraordinaire ; & comme la vertu donne de l'admiration même aux ennemis , les

infidèles l'estimoient du moins autant qu'ils le craignoient.

Le Roi d'Angleterre en entendoit dire du bien comme les autres; mais le peu de commerce qu'il avoit avec le Roi de France , lui faisoit connoître bien mieux le nom du Comte que son visage; il souhaitoit cependant avec passion de le voir; & il en avoit tant d'empressement , que s'il n'eût point cru intéresser son honneur , il auroit recherché l'accommodement avec Philippe Auguste , pour avoir le plaisir d'embrasser un Prince dont il faisoit tant d'estime. Il étoit donc retenu par la seule considération de sa grandeur , quand il survint une occasion qui leva l'obstacle qui s'opposoit à ses desirs , & qui lui facilita le moyen de voir le Comte tout à son aise.

Les Chrétiens avoient pressé fort vigoureusement le siège d'Acre , & s'étoient logés au pied des murailles ; mais l'obstination des infidèles étoit si grande , qu'ils n'avoient pas songé à demander encore de composition. On voulut les y obliger par quelque effort considérable ; & n'y ayant rien qui pût les étonner davantage , que de donner un assaut général, les deux Rois s'y résolurent chacun en leur particulier. Il falloit qu'ils s'abouchassent ensemble avant que d'en venir-là ; & Philippe Auguste qui étoit déjà accoutumé à dissimuler son ressentiment , fit encore la même chose en cette occasion , de peur d'en perdre une qui étoit à l'avantage des Chrétiens. Il se résolut d'en-

voyer quelqu'un au Roi d'Angleterre pour lui demander une conférence ; & voulant faire honneur au Comte de Ponthieu , il le choisit pour la lui aller proposer de sa part. Le Comte reçut ces marques d'estime avec un profond respect ; & quoiqu'il se trouvât bien embarrassé de la surprise où il alloit mettre Richard par sa présence , il se prépara néanmoins à l'aller trouver. En effet il n'y avoit plus d'histoire à lui faire là-dessus qui pût lui donner le change une seconde fois ; & il devoit s'assurer que le Roi d'Angleterre ne le verroit pas plutôt qu'il voudroit sçavoir qu'étoient devenus Blainville & Quincy.

Tout autre que le Comte auroit été sans doute bien embarrassé ; mais quel remede eût-il pu trouver ; & se pouvoit-il dispenser d'obéir à un si grand Roi ? Le Comte n'eut donc garde de manquer à exécuter ponctuellement ses ordres : il se résolut cependant d'avouer la vérité au Roi d'Angleterre , & il monta à cheval dans ce dessein ; il marcha droit au quartier de ce Prince à qui il avoit envoyé un trompette auparavant , pour l'avertir qu'il venoit de la part du Roi de France. Richard fut bien-aïse de ce message , parce qu'il avoit aussi dessein , comme je viens de dire , de faire proposer la même chose à Auguste. Mais ce qui augmenta sa joie , fut d'apprendre que c'étoit le Comte de Ponthieu que Philippe Auguste lui envoyoit. L'empressement qu'il avoit de connoître un Prince dont on parloit si avantageusement , lui fit

oublier ce qu'il devoit à sa grandeur ; il sortit cinquante pas hors de sa tente , & s'avança même au-devant de lui pour l'embrasser. Mais quel fut son étonnement , quand il reconnut le même visage qu'il avoit le plus aimé ! il crut aussi-tôt que c'étoit le faux Quincy dont il avoit été en peine depuis qu'il étoit parti d'Angleterre sans lui en rien dire ; mais faisant réflexion en même temps que celui qu'il voyoit devant ses yeux , venoit de la part du Roi de France , & qu'il s'étoit fait nommer le Comte de Ponthieu , il ne sçut que juger de ce qu'il voyoit , & rentra dans sa tente pour attendre du Comte l'éclaircissement d'un mystère qu'il ne pouvoit développer sans lui.

Le Comte étoit assez en desordre lui-même , comme il est aisé de se l'imaginer ; mais enfin il n'étoit point si embarrassé que l'étoit le Roi d'Angleterre ; & comme il avoit pris son parti , & qu'il avoit eu le temps de se préparer à ce qu'il avoit à dire , il ne parut pas beaucoup déconcerté. Il salua le Roi d'Angleterre comme il devoit saluer un grand Roi ; & le regardant fixement : « Seigneur (lui dit-il) j'ai
» mille choses à vous dire qui ne demandent point
» tant de témoins ; & vous n'aurez pas plutôt fait
» retirer les gens que vous avez auprès de vous , que
» j'exposerai à votre Majesté le sujet pour lequel
» Philippe Anguste m'envoie ici. Je vous retirerai
» aussi bientôt de l'étonnement où vous jette la pré-

» sence d'un homme que vous avez cru connoître
 » autrefois , mais que vous ne connoissiez pas ». Le
 Roi d'Angleterre avoit trop d'impatience de sçavoir
 le dénouement de cette aventure , pour ne pas ac-
 corder au Comte ce qu'il lui demandoit : il ne retint
 aussi auprès de lui que le seul Capitaine de ses gar-
 des ; & il l'eût encore fait sortir , pour peu que le
 Comte de Ponthieu eût témoigné de le desirer. Mais
 Richard en avoit assez fait ; & le Comte n'en souhaitoit
 pas davantage ; il ne fit point aussi de façon après
 cela de parler , & il le fit en ces termes : « Seigneur
 » (lui dit-il) je prendrois mal mon temps , ce me
 » semble , si je voulois maintenant vous exposer ce
 » qui fait que Philippe Auguste m'envoie ici : cha-
 » que chose doit avoir son temps ; & je dois à mon
 » avis vous apprendre auparavant ce qui m'a pu fai-
 » re manquer à ce qu'un Prince se doit à soi-même,
 » & à ce qu'il devoit à un grand Roi comme vous
 » êtes. Je demande donc pardon à votre Majesté ,
 » de ce que je me suis servi auprès d'elle d'un nom
 » qui n'étoit pas à moi ; je la prie encore de croire
 » que je ne l'ai fait qu'à la dernière extrémité , &
 » pour conserver ma vie dont on me faisoit peur
 » dans ce moment. Oui , sans cela je lui aurois
 » avoué dès ce temps-là , que j'étois le malheureux
 » Comte de Ponthieu que l'amour d'Alix avoit obli-
 » gé de se déguiser sous les habits d'une fille pour
 » pouvoir lui parler de sa passion ».

Ces

Ces paroles étonnerent extrêmement le Roi d'Angleterre , il s'étoit bien attendu à quelque chose d'extraordinaire en voyant le Comte ; mais il n'auroit jamais cru ce qu'il venoit d'entendre. « Quoi (s'écria-t-il) Blainville , Quincy & le Comte de Ponthieu ne sont donc qu'une même chose ; & l'histoire surprenante que vous me fîtes , quand je vous surpris , lorsque vous y pensiez le moins , n'étoit donc qu'une pure invention de votre esprit ? » Je vous avoue , Seigneur (répondit le Comte) que Blainville & Quincy ne sont autres que le Comte de Ponthieu ; mais l'histoire dont vous me parlez , ne vient point de moi , elle me fut suggérée par un de mes gens , qui me conseilla de vous la faire , pour éviter le ressentiment qu'il craignoit que vous n'eussiez contre moi , si vous fussiez venu alors à découvrir que j'étois la même Blainville que vous aviez tant aimée. Mais je crois , Seigneur (continua-t-il) qu'il n'y a plus tant de danger aujourd'hui à vous avouer la vérité. Vous venez d'épouser une grande Princesse que l'on dit fort aimable ; & il n'y a point d'apparence qu'elle n'ait effacé toutes les idées avantageuses que vous vous étiez faites d'une personne qui en étoit si indigne de toutes façons » Cette raison n'étoit pas si certaine que le Comte y dût faire un grand fond. En effet les premiers mouvemens du Roi d'Angleterre le portèrent à se venger d'une per-

*

V

sonne de qui il croyoit avoir tant de lieu de se plaindre. Il ouvrit aussi-tôt la bouche pour lui faire connoître son ressentiment ; mais qu'eût-il pu lui dire de glorieux pour lui , & dont il n'eût pas été blâmé de toute la posterité ? Il y fit donc réflexion , lorsqu'il étoit prêt d'éclater ; & connoissant d'ailleurs qu'il ne pouvoit rien faire contre le Comte qui étoit Ambassadeur du Roi de France , sans violer le droit des gens , il calma sa colere à la considération de ce grand Roi , dont il respectoit le mérite , quoiqu'il fût son ennemi. Il regarda néanmoins le Comte d'un œil qui lui fit assez voir ce qui se passoit dans son ame ; & quand ce Prince ne s'en fût pas aperçu , il lui eût été facile de juger de ses sentimens par le discours qu'il lui tint. « Qui que tu sois (lui dit-il) ou
 » Comte de Ponthieu , ou Blainville , ou Quincy ,
 » je ne m'en informe pas ; & il me suffit de sçavoir
 » que tu es un fourbe , pour n'avoir pas beaucoup
 » d'estime pour toi ; je n'attendrois pas long-temps
 » aussi à te donner des marques de ma colere , &
 » sçaurois te punir à l'heure qu'il est , sans le cara-
 » ctère que tu as d'Ambassadeur d'un grand Roi.
 » C'est donc à lui que tu as l'obligation maintenant
 » de ta vie que je sçaurois sacrifier au juste senti-
 » ment qui m'aigris contre toi ; & sans ce grand
 » nom dont tu t'es fait un rempart en m'abordant ,
 » tu peux dire que tu étois perdu. Tu n'as mainte-
 » nant (continua-t-il) qu'à m'exposer en assurance

» ce que Philippe Auguste t'a chargé de me dire ; je
» sçaurai faire autant de cas de tout ce qui viendra
» de lui , que j'en sçaurai faire peu de ce qui viendra
» de toi ».

Le respect que l'on doit aux têtes couronnées, empêcha le Comte de répondre au Roi d'Angleterre tout ce qu'il eût pu répondre à un autre pour qui il n'eût pas été obligé de garder tant de mesures. Il ne put néanmoins se contraindre assez pour ne lui point témoigner un mot en passant de ce qu'il pensoit.

« Seigneur (lui dit-il) vous connoissez votre pouvoir , & vous vous en servez : il est aisé de menacer , quand on a cinquante mille hommes autour de soi ; mais vous devez cependant faire réflexion , ce me semble , que c'est à un Prince à qui vous parlez , & à qui il ne manque qu'une Couronne , pour être égal à tous les Rois de la terre. « Ce n'est point cela qui m'arrête (répondit fierement le Roi d'Angleterre) c'est le seul caractère dont je t'ai parlé. Mais c'est assez discourir là-dessus , (ajouta-t-il) & puisqu'il n'est pas temps maintenant de me satisfaire , voyons seulement ce que tu as à me dire de la part de Philippe Auguste ; acquitte-toi en un mot de la commission qu'il t'a donnée ; & je sçaurai m'acquitter à mon tour de ce que tu dois attendre de ma colère ».

Ces sortes de menaces chagrinerent extrêmement le Comte de Ponthieu ; mais il en fallut passer par-

là malgré lui ; & comme il n'avoit qu'à se proposer l'exemple de Philippe Auguste , pour apprendre à dissimuler , il ne fit presque pas semblant d'entendre ce qu'il venoit de lui dire. Il lui exposa donc succinctement le sujet pour lequel Philippe Auguste l'avoit envoyé vers lui. Richard l'écouta paisiblement ; mais quoiqu'il approuvât tout ce que le Comte lui disoit , il le renvoya néanmoins sans réponse , & se contenta de lui dire qu'il la feroit sçavoir au Roi de France. Le Comte de Ponthieu se retira après cela , & fut rendre compte à Philippe Auguste de sa commission ; il l'entretenoit encore , quand on vint dire au Roi de France qu'il y avoit un Gentilhomme qui demandoit à lui parler de la part de Richard. Le Roi le fit entrer ; & après que ce Gentilhomme eut fait les complimens dont son Maître l'avoit chargé , il lui dit que le Roi d'Angleterre acceptoit volontiers la conférence qu'il lui avoit fait proposer par le Comte de Ponthieu ; mais qu'il le prioit de ne se plus servir de lui , quand il auroit quelque chose à lui faire sçavoir. Ce Gentilhomme ne fut pas plutôt parti , que Philippe Auguste voulut que le Comte lui dît la raison pour laquelle il étoit si désagréable au Roi d'Angleterre. Ce Prince se trouva bien embarrassé sur ce qu'il avoit à répondre : il eût bien souhaité néanmoins qu'il eût déjà sçu son secret ; mais comme il n'étoit pas si fort persuadé de son mérite , qu'il se laissât aller à la pensée qu'il dût approuver son amour,

il ne sçavoit par où commencer , & eût bien voulu être hors de cet embarras, Cependant venant à considérer qu'il n'avanceroit jamais rien , tant qu'il cacheroit ses affaires à Philippe Auguste , qui pouvoit seul leur donner un bon succès , il se résolut de les lui découvrir ; & il le fit de cette maniere : « Seigneur (lui dit-il) je vais perdre sans doute l'honneur de vos bonnes grâces , vous faisant part ici d'un secret que je renfermois dans moi-même ; j'avois dessein aussi de ne m'en jamais ouvrir à personne , & de souffrir plutôt toutes les peines qu'on souffre , quand l'on sent quelque chose qui pèse sur le cœur ; mais enfin votre Majesté m'oblige à lui faire part de mes plus secrètes affaires. Je n'ai rien à lui repliquer après son commandement ; & c'est à moi d'obéir , quoi qu'il m'en doive coûter. J'ai vu (continua le Comte , la Princesse Alix en Angleterre au retour de mes voyages. Je crois , Seigneur , que c'est assez vous dire , sans qu'il soit besoin de vous expliquer les suites de cette vue. Elle est jeune , elle est belle , elle a de l'esprit , du mérite ; & vous sçauriez enfin vous-même combien elle est aimable , si la nature pouvoit vous permettre de la regarder avec d'autres yeux que ceux d'un frere ».

Le Roi de France entendit bien ce que cela vouloit dire ; & il n'étoit pas besoin d'autres paroles pour lui apprendre quels étoient ses sentimens ; mais

ne pouvant comprendre ce qu'ils avoient de commun avec la colere du Roi d'Angleterre : « J'entens bien » (lui dit-il) par votre discours que vous aimez ma » sœur ; mais je ne suis pas assez habile pour péné- » trer sans votre secours ce qui peut vous avoir atti- » ré la haine de Richard. Il me semble que l'amour » que vous avez pour Alix , n'en peut être cause ; ce » Prince l'a toujours méprisée , & on ne devient ja- » mais jaloux de ce qu'on n'estime pas. « Je sçais » (repliqua aussi-tôt le Comte) que ce que j'ai dit à » votre Majesté , ne l'instruit pas encore assez pour » lui faire deviner tout ce que j'ai à lui apprendre : » il est nécessaire aussi que je lui en fasse moi-même » le récit ; mais comme il faut avoir l'esprit libre » pour faire un conte aussi agréable qu'est celui que » j'ai à faire à votre Majesté , & que je ne puis jouir » de cette tranquillité , dans la crainte que j'ai que » mon amour ne lui déplaise , je prendrai la liberté » de lui assurer que si elle avoit assez de bonté pour » vouloir me pardonner la témérité que j'ai eue de » lever les yeux jusques sur la sœur de mon Souve- » rain , je lui ferois peut-être un récit qui ne lui dé- » plairait pas ». La passion que le Comte avoit pour la Princesse Alix , n'étoit point si desagréable à Philippe Auguste que le Comte se l'imaginait ; & comme ce grand Roi sçavoit parfaitement bien estimer ce qui méritoit de l'être , il trouvoit dans la personne du Comte de quoi réparer les grandeurs qui lui man-

quoient ; il le lui témoigna sur l'heure , & lui parla même si obligeamment , qu'il eut lieu d'être satisfait.

Après qu'il lui eut donné ces marques d'amitié où le Comte fut tout aussi sensible que le peut être un homme extrêmement amoureux , le Roi lui commanda de lui expliquer tout au long ce qu'il avoit à lui dire. Le Comte y obéit aussi-tôt , & fit le récit à Philippe Auguste de tout ce qui lui étoit arrivé à la Cour du Roi d'Angletrre. Le Roi jugea par son discours de l'amour qu'il avoit pour la Princesse , & lui promit de lui être favorable. Il rit bien des fois en lui-même du sujet que le Roi d'Angleterre avoit d'être en colère contre lui ; & il admira les effets de l'amour qui fait perdre souvent la raison aux esprits qu'on croit le moins capables de foiblesse. Le Comte de son côté fit de grandes réflexions sur l'entretien qu'il avoit eu avec Philippe Auguste , & elles lui furent toutes agréables. Il contra pour rien toutes les peines qu'il avoit souffertes pour Alix ; & il se fût tenu le plus heureux de tous les hommes , s'il eût pu lui faire part de ce qu'il venoit d'avancer auprès du Roi son frere.

Le Roi de France demeura encore quelque temps en Sirie ; & le Comte qui vouloit se rendre digne par ses grandes actions de devenir le beau-frere de son Roi , y fit toujours merveilles , & soutint admirablement bien la bonne opinion que l'on avoit conçue de lui par ses premiers exploits.

Philippe Auguste repassa ensuite en France , & le Comte l'y suivit. La Princesse y étoit revenue d'Angleterre plus belle que jamais , & aussi tendre pour le Comte de Ponthieu qu'elle l'avoit jamais été. Elle avoit appris par les lettres de ce Prince , que le Roi son frere ne desapprouvoit point les sentimens qu'il avoit pour elle ; ainsi elle le reçut avec tous les témoignages d'amitié qu'il pouvoit desirer ; elle ne laissa pas même échaper d'occasion de lui marquer l'estime qu'elle avoit pour lui. Un procédé si tendre fit passer agréablement quelques mois à cet Amant ; & il étoit sans doute aussi heureux qu'on le peut être , quand la fortune lui fit voir qu'on ne doit jamais s'assurer sur ses faveurs.

Philippe Auguste n'avoit fait que dissimuler , comme j'ai déjà dit plusieurs fois , le ressentiment qu'il avoit contre le Roi d'Angleterre ; il lui vouloit toujours beaucoup de mal. Il ne fut donc pas plutôt revenu dans ses Etats , qu'il appliqua tous ses soins à se venger du mépris qu'il avoit fait de sa sœur : il rêva long-temps à ce qui pouvoit le servir plus utilement dans ce dessein ; mais après plusieurs réflexions , il jugea qu'il ne pouvoit rien faire qui portât un plus rude coup à la fortune de ce Prince , que de faire déclarer son propre frere contre lui. Le Roi d'Angleterre en avoit un qui s'appelloit Jean , & qui regna depuis sous le nom de Jean I. ou de Jean sans terre , comme nos Historiens l'appellent communément , à cause

cause qu'il se vit dépouillé de tous ses Etats par le Roi Philippe Auguste dont le fils fut mis sur le Trône à sa place. Ce Prince parut donc propre au Roi de France pour le servir utilement dans sa vengeance : il l'envoya solliciter de prendre les armes contre son frere ; & lui offrit la Princesse Alix en mariage , & sa protection , s'il vouloit s'aider seulement pour monter sur le Trône. Jean étoit né cruel , ambitieux , & sans foi ; sur ce pied-là il n'eut garde de refuser les propositions qui lui étoient faites de la part du Roi de France ; & ces deux Princes eurent bientôt conclu ensemble un traité , dont l'exécution eût accablé entièrement le Roi d'Angleterre , si le Prince Jean eût eu autant de bonne foi à le garder , que Philippe Auguste en apporta à lui tenir les choses qu'il lui avoit promises.

Ce qui se tramoit à la Cour , étoit trop de conséquence pour être ignoré de tous les Grands ; & le Comte de Ponthieu en fut bientôt averti. Il vouloit assez de mal au Roi d'Angleterre par les raisons que j'ai dites , pour souhaiter que Philippe Auguste portât la guerre jusques dans le cœur de ses Etats ; mais il lui en devoit trop coûter par les biais que le Roi de France prenoit , pour desirer qu'il réussît dans son entreprise. Il fit donc des vœux tout contraires à ceux que Philippe Auguste eût demandé qu'on eût fait pour lui ; & c'étoit , ce me semble ,

tout ce que le Comte de Ponthieu pouvoit faire en cette occasion ; car eût-il pu vraisemblablement espérer de détourner le Roi d'un projet qu'il avoit formé depuis long-temps , & à l'exécution duquel il étoit encore animé par une nouvelle injure ? En effet le Roi d'Angleterre publioit mille choses au désavantage d'Alix , & entr'autres que son pere avoit été bien avec elle autant de gré que de force. Cela désespéroit le Comte de Ponthieu qui ne pouvoit souffrir qu'on médît de la Princesse ; & comme il n'en croyoit rien , il souhaitoit que la négociation qui se faisoit entre Philippe Auguste & le Prince Jean , ne réussit pas. Mais il ne fut pas encore long-temps à se pouvoir flater de cette pensée ; car il sçut quelques jours après que ces deux Princes s'étoient accommodés ensemble , & qu'ils devoient déclarer tous deux la guerre au Roi d'Angleterre. En effet Philippe Auguste ne tarda gueres à lever de belles troupes ; & pour satisfaire au traité qu'il avoit fait avec le Prince Jean , il lui remit entre les mains la Ville d'Evreux.

Le Comte de Ponthieu ne put voir les appareils qu'on faisoit pour la guerre , sans éprouver tout ce qu'on peut endurer de plus cruel dans la vie. La Princesse n'étoit pas plus en repos de son côté ; & elle ne sçut pas plutôt qu'on parloit de la marier avec le Prince Jean , qu'elle en ressentit une affliction inconcevable. La douleur du Comte & celle de la Princesse n'ayant qu'une même cause , il y avoit apparence qu'elle ne

leur inspireroit que les mêmes sentimens : il s'en fallut beaucoup néanmoins ; le Comte ne put renoncer à ses espérances , sans vouloir persuader à la Princesse qu'elle devoit s'opposer aux cruelles intentions du Roi son pere ; mais la Princesse ne put l'écouter sans croire qu'il offensoit sa gloire. « Songez-vous » bien (lui dit-elle aussi-tôt) à ce que vous me proposez ? vous m'allez faire perdre en peu de temps » la bonne opinion que j'ai de vous ; & c'en est fait » en un mot , si vous continuez plus long-temps à » me témoigner de la foiblesse. Bien loin de me tenir le discours que vous me tenez , ce seroit à vous » à me faite rentrer dans mon devoir , si vous vous » apperceviez que je m'en éloignasse , & que j'eusse » des sentimens indignes de ma naissance ». Ces paroles acheverent de confondre le malheureux Comte de Ponthieu : il avoit mis le reste de ses espérances dans la réponse qu'il attendoit de la Princesse ; il ne ne put voir qu'elle lui étoit si contraire , sans s'abandonner à un furieux desespoir : « Quoi, Madame » (lui dit-il) vous avez donc résolu de me perdre » avec tant de facilité , & il faut que vous soyez insensible , pendant que je ne puis songer à ce qui » se prépare contre moi , sans me sentir déchirer » cruellement ? Je m'étois bien abusé (continuait-il) quand je m'étois imaginé que vous aviez » quelque bonté pour moi : non vous n'en eûtes jamais ; & ce qui me le marque absolument , c'est

» que vous ne me quitteriez point avec tant d'in-
 » différence , si vous m'aviez jamais regardé ten-
 » drement ».

La Princesse ne put entendre ces reproches sans se laisser attendrir ; les larmes lui vinrent aux yeux ; & peu s'en fallut qu'elle ne fit voir de la foiblesse ; mais enfin elle se ressouvint de son devoir & de sa naissance ; & tâchant de cacher ses pleurs avant que le Comte eût le temps de s'en appercevoir : « Vos
 » discours (lui dit-elle) me font voir ce que c'est
 » que l'amour des hommes ; ils se regardent entie-
 » rement dans leur passion , & n'envisagent jamais
 » que ce qui est de leur intérêt. Cela n'est-il pas bien
 » vrai (continua-t-elle) & pourrois-je me fier à vous
 » dorénavant du soin de ma gloire , après ce que vous
 » venez de me dire ? Il ne m'en faudroit point cher-
 » cher d'autre cependant à mon avis pour la défen-
 » dre , si vous m'aimiez autant que vous avez voulu
 » quelquefois me le persuader ; mais ce sont de ces
 » contes que font tous les hommes ; & il n'y a pas
 » plus de fond à faire sur les uns que sur les autres ».
 Le Comte de Ponthieu ne répondit rien à ces paroles ; & soit qu'elles lui semblassent pleines de raison , ou qu'il fût entierement préoccupé de son desespoir , il se contenta de regarder fixément la Princesse qui fut bien-aïse de le voir sans réplique. Elle crut qu'il se rendoit à la raison ; & elle étoit bien-aïse de le convaincre tellement qu'il fût obligé de lui demander

pardon des reproches qu'il lui avoit faits. « Ne de-
 » vriez-vous pas (lui dit-elle) sentir de la confu-
 » sion de ce que vous venez de me dire ? & ne vous
 » ai-je pas toujours fait voir assez de bonne foi pour
 » croire que je n'en manquerai jamais avec vous ?
 » je vous ai déclaré franchement mes sentimens ,
 » quand je vous ai parlé en Angleterre ; croyez-
 » vous que je doive être plus réservée en France ?
 » Non , Prince (continua-t-elle) mon cœur est ici
 » sur mes levres , comme il étoit au-delà de la mer ;
 » & je ne feindrai point de vous dire que s'il ne te-
 » noit qu'à moi , je vous préférerois aussi-bien au
 » Prince Jean que mon malheur me destine pour
 » mari , que je vous ai préféré au vieil Henri & à
 » son fils. Jean ne me paroît pas plus aimable qu'ils
 » étoient tous deux ; & si l'on me permettoit de
 » faire un choix selon mon cœur , vous n'auriez ja-
 » mais sujet de vous plaindre. Je vous dirai encore
 » quelque chose de plus ; l'affaire me tient au cœur
 » autant qu'à vous ; & je ne feindrai point de vous
 » dire que je me rendrois heureuse en faisant votre
 » bonheur ».

Ces paroles étoient assez obligeantes pour satisfaire
 une personne qui n'eût pas été aussi prévenue de la
 douleur que l'étoit le Comte de Ponthieu ; mais on
 n'est guères capable de raison , quand on est forte-
 ment amoureux. Ce Prince ne se contenta donc point
 de la bonne volonté de la Princesse : il lui fit con-

noître qu'il ne pouvoit être heureux avec de simples paroles ; il parut même extrêmement jaloux, & ne lui cacha rien de ce qui se passoit dans son cœur. Alix ne pouvant pas faire davantage pour lui que ce qu'elle avoit fait, le laissa tout seul, quand elle vit qu'il n'étoit pas raisonnable. Ce Prince demeura encore quelque temps dans l'endroit où il étoit sans en sortir, & fit-là quantité de choses qui sentoient fort le desespéré : après mille emportemens qui lui furent bien inutiles, il résolut de chercher la fin de ses peines dans celle de sa vie ; il fut joindre l'armée de Philippe Auguste, où il ne se présenta point d'occasion de se signaler, qu'il n'y fit des choses extraordinaires : mais le destin qui lui réservait la possession de la Princesse, n'avoit pas résolu sa mort ; & il la chercha bien des fois sans pouvoir la rencontrer.

Toute l'armée admiroit cependant la vigueur avec laquelle il venoit à bout de ses entreprises qui paroissent le plus souvent impossibles aux autres ; mais comme on connoissoit sa bravoure, chacun demeurait d'accord que c'étoit ce qui lui donnoit un succès si favorable. Il n'y avoit que le seul Philippe Auguste qui pénétrât la vérité : aussi ce grand Prince le plaignoit souvent en secret ; mais comme ordinairement on sacrifie tout à ses intérêts, cette pitié ne faisoit pas sur lui tout l'effet qu'il eût été à souhaiter pour la satisfaction du Comte ; il n'écoutoit que ce qui pouvoit faciliter ses desseins, & la vengeance

qu'il avoit résolu depuis si long-temps : il ne voulut pas néanmoins être cause de la perte d'un si brave homme , & ne se contenta pas seulement de lui défendre de s'exposer sans sa permission , mais il voulut encore lui donner quelque espérance , pour le porter plus facilement à se conserver. Un jour que le Comte étoit venu le prier de lui permettre de tenter une entreprise , le Roi crut voir sur son visage toutes les marques d'un véritable desespoir. « Je ne vous de-
 » mande pas , Comte (lui dit-il aussi-tôt) ce que
 » vous avez : car je crois le sçavoir aussi-bien que
 » vous ; mais je vous dirai que je ne vous fais du
 » mal que malgré moi , & que sans l'intérêt de ma
 » Couronne , qui m'oblige de me lier avec le Prince
 » Jean , je n'aurois jamais consenti à vous rendre
 » malheureux. La politique , comme je viens de dire ,
 » m'a porté à faire un traité contraire aux sentimens
 » de votre cœur ; mais l'amitié que j'ai pour vous ,
 » me fait vous ouvrir le mien , & vous dire une
 » chose qui se passe , qui pourroit bien vous rendre
 » le repos que je vous ai ôté malgré moi. Le Prince
 » Jean (continua Philippe Auguste) n'en use pas ,
 » ce me semble , avec moi d'aussi bonne foi qu'il en
 » devroit user ; je sçais de bonne part que ses in-
 » tentions ne sont pas droites ; mais quoiqu'il les
 » dissimule , je les connois néanmoins au-travers de
 » ses déguisemens , & je n'attens de sa part que des
 » marques un peu plus certaines de ses desseins ,

» pour me séparer de lui ; ce sera alors que je retire-
 » rai avec joie la parole que je lui ai donnée ; & si
 » cela se peut faire , je ne prétens pas différer votre
 » bonheur d'un moment ».

Le Comte se trouva sensible à cette grande nouvelle, & remercia Philippe Auguste des témoignages d'amitié qu'il lui donnoit. Comme il connoissoit la sincérité de ce grand Roi, il ne douta nullement de sa parole ; & s'y assurant extrêmement, il commença à mieux espérer de son amour : mais la fortune qui n'est constante que dans son inconstance, lui fit bientôt de ses tours ordinaires, & lui fit voir en un mot qu'elle n'étoit pas encore lassée de le persécuter. Le Roi d'Angleterre étoit toujours occupé au secours des Chrétiens de la Terre-sainte ; mais quoiqu'il eût beaucoup de zèle, il ne put apprendre la rebellion de son frere, & ce qui se passoit dans ses Etats, sans sentir extrêmement refroidir sa dévotion. Il crut enfin que ses propres affaires devoient plus le toucher que celles d'autrui, & il se prépara dans cette vue à repasser dans son Royaume : il fit embarquer ce qui lui restoit de troupes ; & dès que le vent fut favorable, il commanda qu'on levât l'ancre, & qu'on prit le chemin d'Angleterre. Mais il en est des vents comme de la fortune ; & il y a si peu de solidité dans l'un & dans l'autre, que l'on ne doit jamais s'y assurer : les vaisseaux du Roi d'Angleterre furent maltraités de la tempête ; & celui qui le portoit, fut échouer sur les côtes d'Istrie, où ce Prince fut en-

core trop heureux de pouvoir se sauver. Il défendit à tous ceux qui étoient avec lui , de dire qui il étoit ; il prit cette précaution , parce qu'il ne se fioit pas assez sur l'amitié de l'Empereur pour traverser ses Etats en se faisant connoître. Il marcha quelques jours sans qu'on s'apperçût de sa condition ; mais le caractère d'un Prince est trop différent de celui d'un particulier , pour pouvoir le cacher long-temps. Ce Prince fut enfin reconnu , lorsqu'il passoit à Vienne ; il y fut arrêté & conduit vers l'Empereur Henri IV. qui le fit enfermer dans une étroite prison où il demeura vingt-deux mois, & dont il ne sortit qu'en payant une rançon prodigieuse.

L'ambition qu'avoit le Prince Jean , lui avoit fait écouter d'abord , comme nous avons dit , les propositions qui lui avoient été faites de la part de Philippe Auguste ; & le desir de regner avoit été plus fort en lui que tous les intérêts du sang , qui eussent dû l'empêcher de se déclarer contre son frere. Il s'étoit donc jeté de tout son cœur dans le parti du Roi de France contre lui : mais la politique l'en retiroit peu à peu ; & comme le Roi d'Angleterre avoit traité du Royaume de Jerusalem avec Guy de Lusignan , qui en avoit été reconnu Roi , le Prince Jean s'imaginait que ces nouveaux droits lui donneroient beaucoup d'affaires en Asie , & qu'il ne pourroit jamais revenir dans son Royaume : cela lui faisoit regarder les Etats que son frere possédoit dans l'Europe, com-

me s'ils eussent été déjà à lui ; & n'étant pas bien-aise de les partager avec personne , il faisoit tout ce qu'il pouvoit sous main pour rompre les desseins de Philippe Auguste. Ainsi il ne se soucioit pas le plus souvent de manquer aux engagements qu'il avoit pris avec ce grand Prince : c'étoit-là le sujet de plainte que le Roi de France avoit contre lui , & dont il voulut bien faire confidence au Comte de Ponthieu. Ce grand Roi ne pouvoit plus souffrir un procédé si peu sincere ; & il étoit prêt d'éclater , quand le Prince Jean apprit que le Roi son frere avoit quitté l'Asie pour venir au secours de ses Etats , & pour le punir de sa rebellion : il oublia dans ce moment toutes les fausses regles de sa politique , qui le portoit à se brouiller avec Philippe Auguste , & ne songea au contraire qu'à s'en faire un protecteur pour se mettre à couvert de l'orage qu'il prévoyoit. Il commença donc à en user avec lui d'une toute autre maniere qu'il n'avoit fait auparavant. Philippe Auguste reconnut aussi-tôt le changement qu'il y avoit dans son procédé , & en fut bien-aise pour pouvoir exécuter plus facilement ce qu'il avoit projeté : mais comme ce qui réjouit les uns , a coutume d'affliger les autres, le Comte de Ponthieu fut au desespoir de ce qui étoit cause de la joie de Philippe Auguste. Ce Prince avoit repris de nouvelles espérances , voyant la brouillerie qui étoit entre le Roi de France & le Prince Jean : il ne put voir leur réunion , sans en recevoir un ex-

trême chagrin ; il maudit mille fois leur politique , qui étoit tout ce qui les faisoit agir ; peu s'en fallut même que la rage où il étoit ne le portât à entreprendre quelque chose contre soi-même ; & s'il n'eût cru qu'il pouvoit rencontrer facilement la mort dans les occasions où il s'exposoit tous les jours , il est sûr qu'il n'eût jamais résisté à son desespoir. La résolution où il étoit de périr , lui fit rechercher tous les endroits où il devoit vraisemblablement trouver la fin de sa vie ; mais il en sortit toujours plein de gloire, & sans y recevoir de grandes blessures. Il fut peu sensible à tout cela ; car quand on est aussi malheureux qu'il l'étoit , il est aisé de concevoir qu'il n'y a rien d'agréable , & que le plus grand bien qui puisse arriver , est de rencontrer la mort : mais on ne meurt pas quand on veut ; & il lui fallut encore essuyer tout ce que le destin avoit résolu de lui faire souffrir avant que de le rendre heureux. Mais si c'est une nécessité à la fortune que de changer toujours , le Comte avoit lieu d'espérer d'être bientôt content ; il en avoit été déjà assez maltraité pour attendre quelque relâche dans ses malheurs ; & d'ailleurs , puisque tous les mouvemens du cœur du Prince Jean devoient se régler sur la politique , le Comte n'avoit-il pas lieu d'espérer beaucoup de changement dans la conduite de ce Prince , dès qu'il apprendroit la nouvelle de la prison du Roi son frere ?

En effet ce Prince ne la sçut pas plutôt , qu'il crut

avoir meilleure part dans ses Etats qu'il n'avoit jamais eu : il regarda le Roi de France comme un Prince ennemi de sa Maison, & qui n'avoit songé qu'à ses propres intérêts en faisant un traité avec lui. Cette vue lui donna quelque pensée de le rompre ; mais il appréhenda d'un autre côté que son frere ne vînt à sortir de prison, & que le trouvant sans appui, il ne se vengeât de son infidélité : ces différentes réflexions ne lui permirent pas de se bien déterminer pendant quelque temps ; & il lui arriva ce qui arrive ordinairement à une personne qui en veut menager deux à la fois ; c'est-à-dire que Philippe Auguste pénétrant ses intentions, se défia de lui, & que le Roi son frere, apprenant tout ce qui le faisoit agir, ne lui pardonna jamais. Ce Prince qui étoit donc instruit dans sa prison de tout ce qui se passoit en Angleterre, y chercha aussi-tôt le remede qui y étoit nécessaire : il fit parler à l'Empereur de le remettre en liberté ; & l'obtint enfin sous des conditions un peu rigoureuses, & qui pour l'être trop, eurent les suites qu'on peut lire dans l'Histoire.

Ce Prince ne fut pas plutôt en liberté, qu'il prit le chemin d'Angleterre. La nouvelle en vint aussi-tôt au Roi de France & au Prince Jean : il sembloit que la politique voulût que celui-ci se réunît d'autant plus étroitement à l'autre, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il se pût mettre autrement à couvert de l'orage qui le menaçoit : il en fit bien à la vérité toutes

les mines ; mais son cœur n'étoit pas d'accord avec les apparences. Ce Prince ne songeoit plus qu'à rentrer en grace auprès du Roi son frere ; & ne se souciant pas de perdre son honneur , moyennant qu'il y pût parvenir , il n'épioit que les occasions de trahir son protecteur : il ne lui étoit pas difficile d'en venir à bout ; & l'on sçait qu'il est plus difficile de se défendre des traîtres , qu'il n'est aisé aux traîtres de surprendre. En effet ce Prince affectant toujours d'avoir les mêmes intérêts qu'avoit Philippe Auguste , convia un jour à un festin qu'il faisoit dans la Ville d'Evreux le Gouverneur du château , qui y commandoit pour le Roi de France. Ce Gouverneur imprudent s'y rendit aussi-tôt avec les principaux Officiers de sa garnison que le Prince Jean y avoit aussi invités ; mais ils ne furent pas plutôt à table , que ce Prince violant les droits de l'hospitalité , les fit tous inhumainement massacrer. Après cette cruelle action , & qui apprend à un Gouverneur à ne jamais sortir de sa place , le Prince Jean attaqua le château qu'il emporta sans beaucoup de résistance ; il le mit en même temps entre les mains du Roi son frere pour lui témoigner davantage qu'il ne vouloit plus conserver d'intelligence avec l'ennemi de sa Couronne. Le Roi d'Angleterre lui accorda par ce moyen le pardon qu'il demandoit ; mais Philippe Auguste entra dans une furieuse colere contre lui , qui éclata en temps & lieu ; ce que l'histoire nous apprend avoir été la

source des malheurs qui arriverent ensuite au Prince Jean.

Après cette indigne trahison , le Roi de France ne se prépara pas seulement à soutenir tout seul le faix de la guerre ; mais il voulut encore se venger d'un Prince qui lui avoit donné tant de marques de son infidélité. Il fut mettre le siège devant Evreux qu'il emporta d'assaut ; & après y avoir fait passer tous les habitans au fil de l'épée, pour les punir du meurtre de ses troupes , à quoi ils ne s'étoient pas épargnés , il fit mettre le feu aux quatre coins & au milieu de la Ville , pour montrer à toutes les Provinces ce qu'elles devoient attendre d'une pareille action , en cas qu'elles se portassent à en faire d'aussi méchantes. Cette juste vengeance ne remplit pas néanmoins l'ame de ce grand Roi ; il eût bien encore voulu que le Prince Jean eût été renfermé dans la Ville , pour avoir sa part d'une punition qu'il avoit si bien méritée ; mais ce Prince avoit prévu de bonne heure à sa sûreté , & s'étoit retiré dans le camp du Roi son frere. Philippe Auguste l'y suivit , à dessein de l'y assiéger ou d'obliger le Roi d'Angleterre d'en venir à une bataille : la chose lui réussit assez comme il le souhaitoit ; car Richard n'eut pas plutôt avis de sa marche , qu'il leva le siège d'Arques où il étoit occupé , & s'en vint au-devant de lui. La bataille se donna entre ces deux grands Princes, où la fortune seconda le courage de Philippe Au-

guste, & lui fit remporter une grande victoire : mais il n'y a point de nécessité qu'une guerre soit éternelle, quelque juste raison qu'on ait eue de la commencer. Le Roi de France considérant l'intérêt de ses peuples, & préférant leur tranquillité à son ressentiment, fit enfin la paix, après laquelle les deux Rois se retirèrent chacun dans leurs Etats.

Le Comte de Ponthieu qui avoit suivi Philippe Auguste à la guerre, le suivit encore quand il s'en alla à Paris. Ce qu'avoit fait le Prince Jean, lui avoit bien redonné quelques espérances ; mais il connoissoit trop l'inconstance de la fortune pour oser s'y assurer. Etant donc allé voir la Princesse, il l'aborda avec une contenance qui n'étoit point d'un homme qui se croit heureux. Le plaisir qu'il avoit de la revoir, étoit traversé par la crainte de voir passer tant de charmes en d'autres mains que les siennes : il lui expliqua ses appréhensions ; & la Princesse l'estimoit assez pour entrer dans ses sentimens. Elle fit néanmoins ce qu'elle put pour le rassurer ; elle lui parla des grands services qu'il avoit rendus au Roi son frere, dans la dernière guerre, sur lesquels il ne manqueroit jamais de faire réflexion. Il sembloit que la Princesse pénétrât le secret de Philippe Auguste ; car ce grand Roi ne fut pas plutôt de retour dans la Capitale de son Royaume, qu'après s'être appliqué à détruire bien des choses que la licence de la guerre avoit introduites contre les bonnes mœurs, il songea

à récompenser ceux qui lui avoient donné le plus de marques de leur courage. Le Comte de Ponthieu avoit lieu sans doute de concevoir de grandes espérances , puisque chacun devoit être récompensé selon sa vertu & la grandeur de ses actions. Le Roi lui prépara aussi la plus digne récompense que le Comte eût sçu desirer ; & il se résolut en un mot de lui faire épouser sa sœur. Il est difficile d'exprimer la joie que ressentit cet heureux Amant à cette bonne nouvelle ; il en rendit des actions de grâces à Philippe Auguste , telles que ce grand Roi les devoit attendre. En effet le Comte connoissoit trop le mérite de la Princesse , pour ne lui pas témoigner combien il lui étoit redevable : il s'en fut ensuite chez elle , & il lui fit part de ce que Philippe Auguste venoit de lui dire. La joie d'Alix ne fut pas moindre que la sienne ; & ces deux illustres personnes ne manquèrent pas de se témoigner l'un à l'autre tout ce qu'ils croyoient sentir en cette occasion : ils pensoient tous deux que rien ne pouvoit augmenter leur bonheur, & qu'il étoit au plus haut point qu'il pût jamais être : mais enfin ils jugèrent bien le contraire quelques jours après ; car ils ne furent pas plutôt mariés, qu'ils trouverent dans la possession l'un de l'autre des plaisirs que leur imagination ne leur avoit jamais figurés si grands qu'ils les rencontrèrent en effet.

F I N.



es
i-
la
is
-
s
e
n
-
x
e
t
-
l
-
n
-
a
-
e
-
e